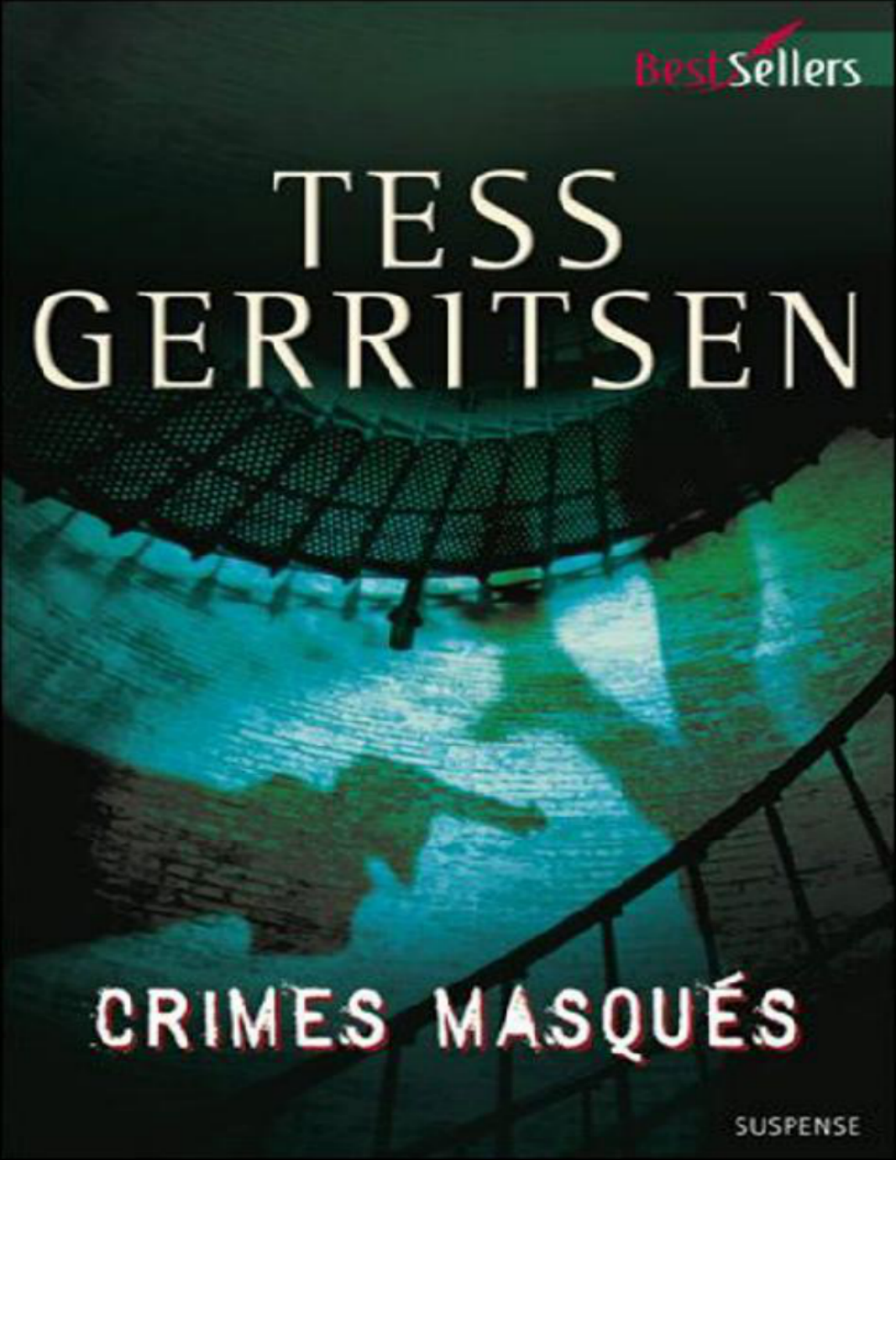


Crimes masqués

Gerritsen, Tess

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a dark, atmospheric photograph of a crime scene. A body of water is visible, with a bright light reflecting off its surface. A dark, curved structure, possibly a bridge or a walkway, is in the foreground. The overall tone is mysterious and suspenseful.

Best Sellers

TESS
GERRITSEN

CRIMES MASQUÉS

SUSPENSE

Tess Gerritsen

Crimes masqués

BestSellers

Prologue

Pourquoi le passé revient-il toujours nous hanter ?

Debout derrière la fenêtre de son bureau, le Dr Tanaka contemplait d'un œil morne l'averse qui s'abattait sur le parking. Par quel mauvais coup du sort la mort d'une pauvre âme revenait-elle briser sa vie après toutes ces années ?

Dehors, une infirmière courait vers sa voiture, son uniforme trempé de pluie. Encore une qui avait négligé de se munir d'un parapluie. Comme chaque matin à Honolulu, la journée avait commencé sous un soleil radieux. Mais vers 15 heures les nuages s'étaient amoncelés au-dessus des monts Koolau, et, tandis que les derniers membres du personnel de la clinique regagnaient leurs foyers, une pluie diluvienne avait commencé à inonder la ville, transformant les rues en torrents d'eau sale.

Tanaka se retourna et baissa les yeux sur la lettre posée sur sa table de travail. Lorsque sa secrétaire l'avait portée à son attention ce matin, il s'était figé en apercevant au dos de l'enveloppe le nom de l'expéditeur : Joseph Kahanu, avocat, et l'avait ouverte sans plus attendre.

Se laissant tomber dans son fauteuil il la relut une fois encore.

« Cher docteur Tanaka,

» Au titre de représentant de mon client, M. Charles

Decker, je vous prie par la présente de bien vouloir nous fournir toutes les pièces du dossier de suivi obstétrique relatif à Mme Jennifer Brook, qui était votre patiente au moment de son décès... »

Jennifer Brook. Un nom qu'il avait espéré rayer pour toujours de sa mémoire...

Un sentiment d'abattement l'envahit : l'épuisement physique et moral d'un homme qui avait fini par comprendre que son passé ne le laisserait jamais en paix. Il tenta de rassembler son courage pour s'extraire de son fauteuil et rentrer enfin chez lui, en vain. Son regard ne pouvait se détacher des quatre murs de la pièce. Ce bureau était son sanctuaire. Il survola d'un œil las les diplômes encadrés, les certificats médicaux et les photographies qui y étaient accrochés. Ce n'étaient qu'instantanés de nouveau-nés au visage fripé, de mères et de pères rayonnant de joie. Combien d'enfants avait-il aidés à venir au monde ? Il en avait depuis longtemps perdu le compte...

Un bruit ténu provenant de la réception le tira finalement de sa torpeur. Le déclic d'une porte qui se referme. Il se leva et alla jeter un

coup d'œil dans la pièce attenante.

— Peggy ? Vous êtes encore là ?

La salle d'attente était déserte. Son regard glissa sur les chaises et le sofa tendus de velours fleuri, les magazines empilés avec soin sur la table basse, pour s'arrêter sur la porte donnant sur le hall. Le verrou était ouvert.

Tendant l'oreille dans le silence de la clinique, il perçut un faible cliquetis du côté des salles d'examen.

— Peggy ?

Tanaka sortit dans le hall, ouvrit la porte de la première salle et actionna l'interrupteur. La lumière blanche se refléta sur la surface froide de l'évier en Inox, la table d'examen gynécologique et l'armoire contenant le petit matériel. Il éteignit et referma la porte. La deuxième salle ne présentait rien non plus d'inhabituel. Il traversa alors le hall en direction de la troisième et dernière salle.

A l'instant précis où sa main se tendait vers l'interrupteur, son instinct l'avertit d'une présence hostile, tapie dans l'obscurité, qui l'attendait. Il s'immobilisa, puis s'éloigna de la porte à reculons, saisi d'une terreur glacée. Ce ne fut qu'au moment où il pivotait sur lui-même pour s'enfuir qu'il se rendit compte que l'intrus se tenait juste derrière lui.

La lame lui entailla le cou de part en part.

Titubant en arrière dans la salle d'examen, Tanaka heurta un lourd support en acier, perdit l'équilibre et trébucha sur le sol. Le linoléum était déjà poisseux de son sang. Malgré la conscience aiguë de la vie qui s'échappait inexorablement de sa gorge, une zone rationnelle de son cerveau le força à analyser sa blessure et à évaluer ses chances. Artère sectionnée. Exsanguination totale en quelques minutes. Stopper immédiatement l'hémorragie...

Chaque seconde était précieuse. Déjà, il sentait l'engourdissement monter dans ses jambes. Il rampa en direction de l'armoire vitrée où était rangée la gaze. Luttant contre l'évanouissement, il s'orienta aux reflets sur le verre, tel un naufragé cherchant son salut dans la lointaine lueur d'un phare.

Soudain, une ombre obscurcit la pièce. Il comprit alors que son agresseur s'était avancé dans l'encadrement de la porte pour mieux l'observer. Tanaka poursuivit néanmoins sa progression.

Rassemblant ce qui lui restait de force et de conscience, il parvint à se remettre debout et à ouvrir l'armoire d'une main maladroite. Des paquets stériles chutèrent des étagères et s'éparpillèrent sur le sol. Il déchira un emballage à l'aveuglette et en sortit un tampon de gaze, qu'il pressa aussitôt sur sa gorge.

La lame de son assaillant traça un dernier arc de cercle, mais il ne la vit pas.

Lorsqu'elle s'enfonça dans son dos, Tanaka ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un soupir s'échappa de ses poumons brûlants. Le dernier, avant qu'il ne s'affaisse sur le sol.

Charlie Decker était allongé, nu, sur son mauvais lit trop étroit. Et il avait peur.

Derrière sa fenêtre clignotaient les néons rouge sang de l'enseigne du Terminal Hôtel. L'Hôtel du Terminal, celui du bout du chemin, où tous les espoirs déçus, tous les rêves brisés trouvaient leur ultime destination : les noires profondeurs de l'oubli éternel.

Il ferma les yeux, mais la lumière des néons semblait vouloir forcer son chemin à travers ses paupières. Il se retourna et se couvrit la tête de l'oreiller. L'odeur de linge crasseux était suffocante. Jetant le coussin de côté, il se leva et marcha vers la fenêtre, d'où il observa la rue. Sur le bord du trottoir de l'immeuble, une blonde en minijupe marchandait ses charmes à la portière d'une Chevrolet. Quelque part dans la nuit des gens riaient, et d'un juke-box voisin lui parvenaient des bribes d'une chanson qui disait : « A quoi bon, à quoi bon... » L'odeur fétide, mélange de déchets putréfiés et de frangipane, qui remontait jusqu'à lui, lui soulevait l'estomac. Mais il faisait trop chaud pour fermer la fenêtre. Trop chaud pour dormir. Trop chaud même pour respirer.

Il s'approcha de la petite table carrée et tira sur le cordon du plafonnier. Le même journal affichait toujours le même bandeau à sa une :

UN MÉDECIN ÉGORGÉ À HONOLULU

Un filet de transpiration coula sur son torse. D'un geste agacé, il jeta le journal sur le sol, puis s'assit à la table et enfouit son visage entre ses mains.

La chanson du juke-box arrivait à sa fin. Une autre commença dans un fracas de guitares et de batterie.

Decker releva lentement la tête. Son regard se posa sur la photo de Jenny. Elle souriait. Comme toujours, elle souriait. Il toucha l'image du doigt dans l'espoir de retrouver la douce texture de sa peau, mais les années avaient obscurci sa mémoire.

Après quelques interminables secondes, il ouvrit son cahier à spirale sur une page blanche et commença à écrire :

Seul le temps

Panse les plaies et apporte l'oubli,

Voilà ce que les gens m'ont dit.

Existe-t-il rien de plus faux ?

*Pensent-ils que l'oubli soignera mes blessures ? Non, la guérison viendra
Du souvenir de toi.*

L'odeur delà mer sur ta peau,

*L'empreinte parfaite de tes pieds sur le sable... Rien ne meurt jamais dans
la mémoire des amants. Je te revois, là, sur la grève.*

*Tu ouvres les yeux, ta main se pose sur ma peau, Tes doigts diffusent en
moi Toute la chaleur du soleil.*

Tu me guéris,

Et tu me sauves.

Chapitre 1

D'un geste sûr, le Dr Kate Chesney injecta deux cents milligrammes de Penthotal de sodium dans la veine cubitale de sa patiente.

—Tu vas vite t'endormir, Ellen, murmura-t-elle en regardant le liquide jaune descendre lentement dans la seringue. Ferme les yeux. Laisse le produit agir...

— Je ne ressens rien encore, Kate.

—Un peu de patience, ma chérie. Cela devrait prendre une bonne minute.

Kate serra l'épaule d'Ellen d'une main rassurante. L'un de ces petits gestes qui confortent le moral des patients : un simple contact, une voix douce.

—Ne résiste pas, laisse-toi aller. Pense au ciel, aux nuages...

Ellen leva vers elle un regard calme mais déjà flou.

— C'est drôle, murmura-t-elle. Je n'ai pas peur...

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Je m'occupe de tout.

— Je sais. J'ai confiance en toi.

La porte s'ouvrit soudain sur le chirurgien. Le Dr Guy Santini était aussi massif qu'un ours, et le bonnet de papier bleu qui lui couvrait la tête lui donnait un air vaguement ridicule.

— Alors, où en est-on ici, Kate ?

— Le Penthotal commence à faire effet.

Guy s'approcha de la table et prit la main d'Ellen dans la sienne.

— Encore parmi nous, Ellen ?

—Pour le meilleur ou pour le pire, soupira-t-elle, un sourire résigné sur les lèvres. A vrai dire, je préférerais être à Philadelphie en ce moment.

—Vous y retournerez, répondit-il en riant. Sans votre vésicule biliaire, naturellement.

—Je ne sais pas... Je m'étais prise d'affection pour ce truc...

Ses paupières commençaient à s'affaïsser.

—Souvenez-vous, Guy, poursuivit-elle. Vous m'avez promis, n'est-ce pas ? Pas de cicatrice.

— Vraiment ? Je vous ai promis ça ?

— Oui.

Guy se tourna vers Kate, l'œil ironique.

—Si vous voulez mon avis, les infirmières font les pires des patientes. Ces petites bonnes femmes ont de ces exigences !

—Méfiez-vous, docteur, intervint l'une des assistantes. L'un de ces jours, vous pourriez bien vous retrouver à votre tour sur cette table !

— J'en frémis d'avance !

Kate observa Ellen. La mâchoire de celle-ci s'était totalement relâchée. Elle glissa un doigt sur ses paupières fermées.

— Ellen ?

Aucune réponse.

—Elle est prête, annonça-t-elle en levant les yeux vers Guy.

—Ah, Katie ma chérie ! Vous faites un excellent travail, pour une...

— Pour une fille. D'accord, d'accord. Je sais.

—Eh bien, il ne nous reste plus qu'à entrer en scène, dit-il, avant de se diriger vers la salle de lavage chirurgical. Que donnent les examens ?

— Contrôles sanguins parfaits.

— L'électrocardiogramme ?

— Je m'en suis occupée hier soir. Tout est normal. Guy se retourna depuis la porte et lui adressa un salut admiratif.

—Avec une femme comme vous à ses côtés, Kate, un homme n'a même plus besoin de penser. Oh ! Mesdemoiselles...

Il fit un signe aux infirmières occupées à préparer les instruments.

— Juste un dernier détail. Notre interne est gaucher. Une aide-soignante haussa les sourcils, l'œil brillant d'intérêt.

— Est-ce qu'il est beau garçon ?

Guy lui lança un clin d'œil entendu.

—Un vrai top model, Cindy ! Je ne manquerai pas de lui faire part de votre question.

Sur ces mots, il disparut dans le couloir en riant.

—Comment sa femme peut-elle supporter un tel individu ? soupira la jeune femme.

Pendant les dix minutes qui suivirent, tout se passa avec une précision d'horloge. Kate s'affaira à sa tâche avec l'efficacité qui la caractérisait. Elle procéda à l'intubation de la patiente, puis brancha le respirateur. Après avoir réglé le débit d'oxygène, elle y ajouta la juste proportion de forane et d'oxyde de nitrate. La vie d'Ellen reposait entre ses mains. Bien que mécanique, chaque étape de son intervention nécessitait une double, voire une triple vérification. S'agissant d'une personne qu'elle connaissait bien et qu'elle aimait,

elle y mettait en outre une conscience professionnelle toute particulière. Car, composé à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de routine, le travail de l'anesthésiste se comportait également un pour cent d'imprévu — un pour cent de pure angoisse, que Kate anticipait et auquel elle se préparait le mieux possible. Les complications éventuelles ne survenaient-elles pas toujours le temps d'un battement de cils ?

Ce jour-là, cependant, elle se sentait en totale confiance. L'opération devait se dérouler sur du velours : Ellen O'Brien n'avait que quarante et un ans et jouissait d'une parfaite santé, exception faite de l'état de sa vésicule.

Guy fit son retour dans la salle d'opération, les avant-bras encore humides, immédiatement suivi par l'interne. Les deux hommes enfilèrent leurs gants stériles dans des claquements secs de latex.

Tandis que l'équipe prenait place autour de la table, Kate observa derrière les masques chacun de ses membres. Mis à part l'interne, tous lui étaient familiers. Il y avait là l'infirmière, Ann Richter, dont la chevelure blond cendré était soigneusement maintenue sous le bonnet chirurgical. Ann était une professionnelle admirable de sang-froid, qui ne mélangeait jamais travail et divertissement.

Près d'elle se tenait Guy, affable et débonnaire, dont les yeux bruns apparaissaient déformés sous d'épais verres de lunettes. Qu'un homme aussi gauche fût chirurgien ne laissait pas d'étonner, mais le Dr Santini était capable de miracles dès lors qu'il avait un scalpel entre les mains.

Venait enfin Cindy, l'aide-soignante, une adorable nymphe aux yeux noirs et au rire spontané. Elle avait opté ce jour-là pour un fard à paupières métallisé « Malachite de Birmanie », qui lui donnait un regard aussi coloré qu'un poisson tropical.

Guy tendit la main de son côté, attendant un scalpel.

— Joli maquillage, Cindy, observa-t-il.

—Merci, docteur Santini, répondit-elle en plaquant sèchement l'instrument sur sa paume.

—Je préfère de beaucoup cette nuance. Comment s'appelait l'autre, déjà ? « Boue d'Espagne » ?

— « Mousse d'Espagne ».

—Tout à fait étonnant, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'intention de l'interne.

Le jeune homme eut la sagesse de ne pas répondre.

Guy entama la première incision. A mesure que le filet écarlate perlait à la surface de la paroi abdominale, l'interne épongeait le sang d'un geste automatique. Leurs quatre mains travaillaient en parfaite

synchronisation, tel un duo de pianistes.

Postée derrière la tête de la patiente, Kate suivait avec attention le déroulement de l'intervention, l'oreille constamment tendue vers le rythme cardiaque d'Ellen.

C'était lorsque les choses se déroulaient ainsi, que chaque détail était sous contrôle, qu'elle appréciait le mieux son travail. Dans cet environnement aseptisé de carrelage et d'acier, elle se sentait chez elle. Le léger vrombissement du ventilateur, les bips du moniteur cardiaque baignaient le spectacle qui se déroulait sous ses yeux d'une musique de fond familière et rassurante.

Guy procéda à une incision plus profonde, révélant une couche de graisse blanche et luisante.

—Les muscles semblent un peu contractés, Kate, observa-t-il. Je crains que nous ayons quelque difficulté à les écarter.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Se tournant vers le chariot d'anesthésie, elle tira le minuscule tiroir portant l'étiquette « Succinylcholine ». Administrée en intraveineuse, la solution était censée détendre les muscles, et permettre ainsi à Guy d'accéder plus aisément à la cavité abdominale. Elle fronça les sourcils à la vue du contenu du tiroir.

—Ann ? Il ne me reste qu'une seule ampoule de Succinylcholine. Va vite m'en chercher d'autres, veux-tu ?

—C'est curieux, s'étonna Cindy. Je suis sûre d'avoir approvisionné ce chariot hier après-midi.

— Eh bien, il ne reste qu'une seule ampoule.

Kate préleva cinq centimètres cubes de la solution cristalline et l'injecta dans la veine d'Ellen. Le produit n'agissait qu'après quatre ou cinq minutes. Elle se rassit et attendit.

Le scalpel de Guy dégagea la couche de graisse, révélant progressivement l'enveloppe des muscles abdominaux.

—Ils sont encore très fermes, Kate, lui fit-il remarquer.

Elle leva les yeux vers l'horloge murale.

—Cela fait maintenant trois minutes. Vous devriez observer un début de relâchement.

— Pas le moindre.

— Très bien. J'augmente la dose.

Kate injecta cette fois trois centimètres cubes de la solution.

—Il me faudra rapidement une autre ampoule, Ann. Celle-ci est presque...

La tonalité continue du moniteur s'était arrêtée.

Kate leva vivement les yeux, et sursauta de frayeur à la vue de l'écran : le cœur d'Ellen O'Brien avait cessé de battre.

Dans la minute qui suivit, un vent de panique s'empara de l'équipe. Les ordres fusèrent, tandis que les plateaux d'instruments étaient poussés de côté. L'interne se jucha sur un escabeau et appuya à plusieurs reprises de tout son poids sur la cage thoracique d'Ellen.

Le un pour cent tant redouté venait de se produire.

Ce fut le pire moment de la vie de Kate.

Luttant pour garder son sang-froid, elle injecta ampoule après ampoule d'adrénaline, d'abord dans la veine cubitale d'Ellen, puis directement dans le cœur.

« Seigneur, songea-t-elle, je la perds. Je suis en train de la perdre. »

Le tracé de l'oscilloscope ne montrait plus qu'une brève pulsation de temps à autre, signe qu'il restait peut-être encore un ultime espoir.

—Le défibrillateur ! cria-t-elle en se tournant vers Ann, debout près de l'appareil. Deux cents joules !

Ann ne réagit pas. Elle semblait paralysée, le visage aussi pâle qu'un linge.

— Ann ! hurla Kate. Deux cents joules !

Ce fut Cindy qui, bondissant vers la machine, appuya sur le bouton de charge. L'aiguille atteignit rapidement la puissance demandée. Guy se saisit des poignées du défibrillateur, les plaqua sur la poitrine d'Ellen et envoya la décharge électrique.

Le corps d'Ellen tressauta comme celui d'un pantin désarticulé.

Les pulsations s'étaient à présent réduites à une très faible oscillation. Le cœur était en train de lâcher.

Kate injecta un nouveau produit, puis un autre encore, dans une tentative désespérée pour redonner à ce cœur devenu inerte un soupçon de vie. Mais ce fut peine perdue. Les yeux brouillés de larmes, elle ne put qu'observer, impuissante, la sinistre ligne continue que traçait à présent l'oscilloscope.

— C'est terminé, dit doucement Guy.

Il fit signe à l'interne de cesser son massage cardiaque. Celui-ci s'écarta de la table, le visage dégoulinant de transpiration.

—Non, ce n'est pas terminé ! s'insurgea Kate en prenant aussitôt sa place.

Elle poursuivit alors le massage avec toute l'énergie dont elle était capable, s'acharnant avec obstination sur la paroi récalcitrante des muscles et des côtes d'Ellen. Le cœur devait absolument être massé pour que le cerveau fût irrigué. Ellen « devait » rester en vie. Puisant

dans ses dernières ressources, les bras tremblants, elle s'activa sans relâche, refusant de capituler.

« Reviens, Ellen, supplia-t-elle en une prière muette. Je ne veux pas que tu meures. »

Guy lui toucha gentiment le bras.

— Kate...

— Nous n'allons pas laisser tomber. Pas encore...

Guy l'écarta avec douceur de la table d'opération.

—C'est inutile, Kate, murmura-t-il. Il n'y a plus rien à faire.

Quelqu'un coupa le son du moniteur cardiaque. Le miaulement de l'alarme laissa place à un silence terrible. Lentement, Kate se retourna et vit que chacun des membres de l'équipe l'observait. Elle leva alors une dernière fois les yeux vers l'oscilloscope. Une ligne absolument plane traversait l'écran.

Lorsqu'un vieil infirmier remonta la fermeture du linceul sur le corps sans vie d'Ellen O'Brien, Kate ne put réprimer un frisson. Qu'une femme qui, quelques heures plus tôt, resplendissait encore de santé fût ainsi emballée dans un sac de vinyle pour son dernier voyage représentait à ses yeux un ultime outrage. La dépouille fut ensuite chargée sur un chariot à destination de la morgue. Kate détourna les yeux.

Longtemps après que le bruit des roues se fut évanoui dans le hall, elle se tenait encore seule, immobile dans la salle d'opération. Retenant les larmes qui lui brûlaient les yeux, elle contempla les bandes de gaze ensanglantée et les ampoules brisées qui jonchaient le sol. C'était le même désordre triste qui suivait chaque décès dans un hôpital. La pièce serait bientôt nettoyée, les déchets incinérés, et il ne resterait plus aucune trace de la tragédie qui venait de se jouer. Rien qu'un cadavre dans le tiroir d'une morgue... Et de nombreuses questions. Celles des parents d'Ellen, et celles des autorités de l'hôpital, auxquelles elle était incapable de fournir la moindre réponse.

Kate ôta son bonnet d'un geste las. La masse de ses cheveux retomba sur ses épaules, lui procurant comme un vague soulagement. Elle avait à présent besoin de solitude. Pour réfléchir, et pour comprendre. Reprenant ses esprits, elle se retourna pour quitter à son tour la pièce.

Guy l'attendait devant la porte. A l'expression de son visage, elle comprit aussitôt qu'il y avait un autre problème.

Sans dire un mot, il lui tendit le dossier opératoire d'Ellen.

—L'électrocardiogramme, dit-il enfin. Vous m'aviez dit qu'il était normal.

— C'est exact.

—Vous feriez mieux d’y jeter de nouveau un coup d’œil.

Intriguée, elle ouvrit le dossier sur le relevé dont il était question. Ses propres initiales y figuraient, signe qu’elle avait elle-même visé la page. Mais à peine avait-elle commencé à examiner le tracé qu’un détail lui sauta aux yeux. Pendant une bonne minute elle contempla, ébahie, la série de douze hauts gribouillis noirs que formait la ligne. Le diagnostic était à la portée d’un étudiant de troisième année.

— Voilà pourquoi elle est morte, Kate.

—Mais... c’est... c’est impossible ! s’écria-t-elle. Comment aurais-je pu commettre une telle erreur ?

Guy ne répondit pas. Il détourna simplement la tête, geste qui exprimait ses sentiments mieux qu’aucune parole.

—Guy, vous me connaissez, protesta-t-elle. Vous savez bien que cela m’aurait immédiatement sauté aux yeux...

—C’est pourtant là noir sur blanc, nom de Dieu ! Vous avez vous-même apposé vos initiales !

Ils s’affrontèrent du regard plusieurs secondes, choqués tous deux par la rudesse de sa voix.

— Pardonnez-moi, s’excusa-t-il enfin.

Soudain nerveux, il secoua la tête et se passa une main dans les cheveux.

—Seigneur ! Elle nous a fait une attaque cardiaque. Une attaque cardiaque ! Et nous l’avons fait passer sur le billard.

Levant alors vers elle un visage grave, il ajouta :

— Nous l’avons tuée, Kate.

— Il s’agit là d’un cas manifeste d’erreur médicale. L’avocat David Ransom referma le dossier portant l’inscription : « O’Brien, Ellen », et observa ses deux clients, assis de l’autre côté de son vaste bureau de bois de teck. S’il lui avait fallu d’un mot définir Mary et Patrick O’Brien, l’adjectif « terne » eût parfaitement convenu. Cheveux ternes, visages ternes, vêtements ternes. Patrick O’Brien secouait inlassablement la tête.

—Elle était notre unique enfant, monsieur Ransom. Nous n’avions qu’elle. Elle était toujours si gentille, vous savez ? Jamais elle ne se plaignait. Même lorsqu’elle était bébé, elle ne faisait que sourire et babiller dans son berceau. Un vrai petit ange. C’est le ciel qui nous l’avait env...

Il s’arrêta brusquement, au bord des larmes.

—Monsieur O’Brien, dit doucement David, je sais que cela n’atténuera pas votre chagrin, mais je vous promets ceci : je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous obteniez réparation.

—L'argent est secondaire, monsieur Ransom, quand bien même l'état de mon dos m'interdit de travailler. Ellie avait d'ailleurs souscrit une assurance vie, et...

— A combien se monte la prime ?

—Cinquante mille dollars, répondit son épouse. Notre fille était ainsi. Elle se préoccupait constamment de nous.

Assise très droite sur son siège, à contre-jour dans la lumière de la fenêtre, Mary O'Brien présentait un profil aussi acéré qu'une lame. Contrairement à son mari, elle avait épuisé toutes ses larmes. Seule la raideur de son corps trahissait toute la douleur qui l'accablait. La douleur, mais aussi la colère. Une colère glacée qui transparaissait dans la fièvre qui habitait son regard.

Patrick ne cessait de renifler. Calmement, David sortit une boîte de mouchoirs en papier d'un tiroir de son bureau, et la glissa devant lui.

—Peut-être serait-il préférable de parler de tout cela à un autre moment, suggéra-t-il. Quand vous vous sentirez prêts, tous les deux...

Mary O'Brien leva vivement le menton.

—Nous sommes prêts, monsieur Ransom. Vous pouvez poser vos questions.

David se tourna vers le mari. Celui-ci acquiesça d'un faible hochement de tête.

—Je risque de vous paraître quelque peu brutal, je dois vous en avertir.

— Allez-y, dit Mary.

— Avant toute chose, j'ai l'intention d'engager dès à présent une procédure judiciaire. J'ai toutefois besoin d'un complément d'informations pour être en mesure d'évaluer les dommages et intérêts. Vous me dites que votre fille était infirmière ?

— Sage-femme.

— Connaissez-vous son salaire ?

— Non, mais je peux consulter ses fiches de paie.

— Avait-elle des personnes à charge ?

— Non, aucune.

— Ne s'était-elle jamais mariée ?

Mary secoua la tête en soupirant.

—Ellie était la fille parfaite, monsieur Ransom. Et ce, dans presque tous les domaines. Elle était belle, intelligente. .. Brillante, même. Mais s'agissant des hommes, eh bien... elle a commis quelques erreurs.

David fronça les sourcils.

— Des erreurs ?

—Oh ! répondit-elle avec un haussement d'épaules, je suppose que c'est ainsi que les choses se passent de nos jours. Et lorsqu'une femme atteint un... certain âge, elle s'estime heureuse de pouvoir encore trouver un homme.

Elle s'interrompit, baissant les yeux sur ses mains nouées.

David comprit qu'ils venaient de s'aventurer sur un terrain glissant. Quoi qu'il en fût, la vie sentimentale d'Ellen O'Brien ne l'intéressait pas. Dans l'affaire qui les concernait, cet aspect de la personnalité d'Ellen venait hors de propos.

—Si nous parlions de la santé de votre fille, dit-il prudemment, tout en ouvrant le dossier médical qu'il avait sous les yeux. Ces rapports décrivent une jeune femme de quarante et un ans en excellente santé. A votre connaissance, avait-elle précédemment rencontré un quelconque problème cardiaque ?

— Non, jamais.

—S'était-elle jamais plainte de douleurs dans la poitrine, d'insuffisance respiratoire ?

—Ellie était nageuse de fond, monsieur Ransom. Elle était capable de nager des journées entières sans être le moins du monde essoufflée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je ne crois pas à la version de cette... prétendue crise cardiaque.

—L'électrocardiogramme est pourtant sans ambiguïté, madame O'Brien. Si nous avions pu procéder à une autopsie, nous en aurions eu la confirmation. Mais je crois qu'il est un peu tard pour cela.

—C'est Patrick, répondit-elle en se tournant vers son mari. Il ne pouvait simplement pas supporter l'idée...

—Ne l'ont-ils pas assez découpée en morceaux ? s'insurgea aussitôt ce dernier.

Un long silence suivit. Ce fut Mary qui, finalement, le rompit.

—Nous allons jeter ses cendres à la mer, dit-elle d'une voix douce. Depuis sa plus tendre enfance, Ellie adorait la mer.

Ils se retirèrent dans la plus grande dignité. Quelques mots de condoléances, avant qu'un pacte tacite ne fût scellé par un serrement de mains. Le couple O'Brien se retourna pour prendre congé, mais, arrivée devant la porte, Mary s'arrêta.

—Je tiens à insister sur le fait que ce n'est pas l'argent qui nous motive, déclara-t-elle. A la vérité, il me serait parfaitement égal de ne pas toucher le moindre cent. Mais ils ont ruiné nos vies, monsieur Ransom. Ils nous ont enlevé notre seule enfant. Je prie Dieu qu'ils ne l'oublient jamais.

David hochait lentement la tête.

—Je veillerai personnellement à ce qu'il en soit ainsi.

Dès que ses clients furent sortis, David Ransom s'avança devant la fenêtre du bureau. Il inspira à fond, puis relâcha lentement l'air de ses poumons, afin d'évacuer ses émotions. Un nœud subsista cependant dans son estomac. L'infinie tristesse et la colère dont il avait été témoin persistaient à lui obscurcir l'esprit.

Six jours auparavant, un médecin avait commis une terrible erreur, qui avait coûté la vie d'une femme d'à peine quarante et un ans.

« Elle n'avait que trois ans de plus que moi. »

Il regagna son siège et ouvrit le dossier O'Brien. Passant rapidement sur les rapports médicaux, il s'arrêta à la page où figuraient les curriculum vitæ des deux praticiens impliqués dans la malheureuse intervention.

Celui du Dr Santini était pour le moins édifiant. Après une solide spécialisation en chirurgie à Harvard, il était à quarante-huit ans au sommet de sa carrière. La liste de ses publications couvrait quatre pages, la plupart traitant de recherches en physiologie hépatique. Il n'avait comparu qu'une seule fois en justice, huit ans auparavant, et avait gagné le procès. Rien à redire. De toute manière, Santini n'était pas sa cible. Des deux médecins, c'était l'anesthésiste qui intéressait David.

Il tourna rapidement les pages, pour arriver enfin à celles où était résumé le parcours du Dr Katharine Chesney.

La formation qu'avait suivie celle-ci était impressionnante. Licence de chimie à l'université de Berkeley ; thèse de doctorat en médecine à la faculté John Hopkins ; internat en anesthésie et soins intensifs à l'université de San Francisco. A seulement trente ans, elle comptait déjà à son actif une liste plus que respectable d'articles publiés. Le Mid Pacific Hospital l'avait intégrée à son équipe d'anesthésistes moins d'un an auparavant.

Le dossier ne contenait pas de photographie, mais David n'eut aucun mal à se représenter le personnage : une femme médecin aussi dépourvue de grâce et de douceur qu'elle était brillante. Trop brillante même. Son parcours ne collait pas avec le profil d'un médecin incompetent. Comment cette femme avait-elle pu commettre une erreur aussi élémentaire ?

Il referma le dossier. Quelles que fussent ses excuses, cependant, les faits étaient indiscutables. Par sa négligence, le Dr Katharine Chesney avait condamné sa patiente à mourir sous le scalpel d'un chirurgien. A présent, elle allait devoir en affronter les conséquences.

Et il comptait bien s'assurer qu'elle le fit.

George Bettencourt méprisait les médecins. Cette opinion personnelle rendait son travail au Mid Pacific Hospital d'autant plus difficile qu'il n'avait d'autre choix que de les fréquenter au quotidien. Titulaire d'un magistère en Administration des entreprises et d'une maîtrise en Santé publique, il avait en dix ans de direction de l'hôpital réussi ce que le conseil d'administration - composé, il est vrai, de vieux médecins - avait été incapable de faire. D'une institution sclérosée, il avait transformé le « Mid Pac » en une entreprise moderne et florissante. Tout cela pour n'essuyer que des critiques de la part de ces petits mandarins en blouse blanche, qui voyaient avec un dégoût non dissimulé leur fonction de droit divin être régie par les tableaux des pertes et des profits. Après tout, sauver des vies n'était rien d'autre qu'une activité commerciale, au même titre que la vente d'aspirateurs, Bettencourt en était foncièrement convaincu. Mais pas les docteurs. Ce n'étaient que des imbéciles, et les imbéciles lui donnaient la migraine.

Quant aux deux spécimens assis en face de lui, celle qu'ils lui donnaient était la pire qu'il eût connue depuis des années.

Le Dr Clarence Avery, qui dirigeait l'équipe d'anesthésistes, n'était pas le problème. Le vieux médecin aux cheveux blancs était un homme trop timoré pour oser se risquer dans le moindre conflit. Non, c'était l'autre personne qui inquiétait véritablement Bettencourt. La femme. Elle était nouvelle dans l'équipe, et il la connaissait peu. A la seconde même où elle avait mis les pieds dans son bureau, il avait flairé les ennuis. Elle possédait ce je-ne-sais-quoi dans le regard, cette mâchoire volontaire de « Pasionaria »... Certes, elle était jolie malgré ses cheveux auburn en broussaille et son absence totale de maquillage. Et l'intensité qui émanait de son regard vert faisait oublier les petites imperfections de son visage, a fortiori aux yeux d'un homme. Le Dr Kate Chesney était indéniablement une jeune femme fort séduisante. Dommage qu'elle eût commis une telle faute...

Kate tressaillit au moment où Bettencourt laissa tomber le courrier sur son bureau, juste devant elle.

— Cette lettre est arrivée ce matin chez notre avocat, docteur Chesney. Remise en mains propres par un coursier. Je crois que vous feriez mieux de la lire.

Son estomac se noua lorsqu'elle en remarqua l'en-tête : « Uehara et Ransom, avocats. »

— L'un des meilleurs cabinets de la ville, précisa Bettencourt.

Devant son expression stupéfaite, il poursuivit d'un ton impatient :

— Une procédure judiciaire est engagée contre vous et contre cet hôpital, docteur Chesney. Pour erreur médicale ayant entraîné la mort.

Elle releva lentement les yeux, la gorge sèche.

— Mais comment... Comment peuvent-ils... ?

— Oh, il suffit d'avoir un avocat. Et un décès sur une table d'opération.

— Mais j'ai clairement expliqué ce qui s'était passé ! s'exclama-t-elle, avant de se tourner vers Avery. Souvenez-vous, docteur, la semaine dernière, je vous ai dit que...

— Clarence m'a déjà fait son rapport, coupa Bettencourt. Ce n'est pas le point qui nous intéresse ici.

— Quel est-il, dans ce cas ?

L'administrateur parut un peu décontenancé par la franchise de la question.

— Le problème est le suivant, répondit-il après un bref soupir : nous sommes confrontés à une affaire qui risque de nous coûter un bon million de dollars. En tant que votre employeur, c'est à nous d'en assumer la charge. Mais ce n'est pas uniquement l'aspect financier qui nous préoccupe... Notre réputation est également en jeu.

Le ton sur lequel il avait prononcé cette dernière phrase était lourd de sous-entendus. Kate savait ce qui allait venir, et les mots se bloquèrent dans sa gorge. Elle se contenta de rester immobile, les mains crispées sur les genoux et l'estomac serré, attendant le coup de grâce.

— Cette procédure aura une incidence fâcheuse sur le renom de l'hôpital, reprit Bettencourt. Si l'affaire est portée devant les tribunaux, il y aura de la publicité. Les journaux prendront le relais, et tout le monde sera effrayé, à commencer par les patients.

Il baissa les yeux sur le bureau.

— Je note que votre dossier professionnel est jusqu'à présent tout à fait acceptable...

— Acceptable ? s'indigna Kate.

Elle se tourna vers le Dr Avery. Celui-ci connaissait ses états de service : ils étaient en tout point exemplaires.

Le vieux médecin se tortilla sur sa chaise, ses yeux bleu pâle évitant son regard.

— Eh bien, bredouilla-t-il... En fait... Jusqu'à ce jour, du moins, le Dr Chesney a assumé ses fonctions d'une manière... euh... plus qu'acceptable. A vrai dire...

« Allez-y, docteur ! voulut-elle crier. Défendez-moi, pour l'amour du ciel ! »

— Nous n'avons jamais eu de plaintes, termina-t-il d'une voix éteinte.

—Certes, poursuivait Bettencourt. Mais vous nous mettez dans une position délicate, docteur Chesney. C'est pourquoi nous pensons qu'il serait préférable que votre nom ne soit plus associé à celui de cet hôpital.

Un long silence suivit, seulement perturbé par les toussotements nerveux du Dr Avery.

—Nous vous demandons votre démission, conclut Bettencourt.

Et voilà. Le coup de grâce venait d'être donné. Le choc la submergea telle une lame de fond, la laissant abasourdie et vidée de ses forces.

— Et si je refuse ?

—Croyez-moi, docteur. Une démission fera nettement meilleur effet sur vos états de service qu'un...

— Qu'un renvoi ?

— Je vois que nous nous comprenons.

Kate leva fièrement le menton. Quelque chose dans le regard et l'attitude supérieure de Bettencourt lui était insupportable.

—Non, dit-elle froidement. Je ne pense pas que vous me compreniez.

—Vous êtes une femme intelligente, docteur Chesney, c'est à vous de décider. Mais quel que soit votre choix, il est clair que nous ne pouvons vous reprendre au bloc opératoire.

— Ce n'est pas correct, objecta Avery.

Bettencourt fronça aussitôt les sourcils en direction du vieil homme.

— Je vous demande pardon ?

—Vous ne pouvez pas la renvoyer ainsi. Elle est médecin. Vous êtes tenu de suivre les procédures. Il existe des commissions...

—Je suis parfaitement au courant des procédures à suivre, Clarence ! J'espérais simplement que le Dr Chesney saisirait la gravité de la situation et agirait en conséquence.

Il se tourna vers celle-ci.

—Ce serait tellement plus simple, ne croyez-vous pas ? Aucune trace sur votre dossier, si ce n'est la mention d'une démission volontaire. Je peux vous fournir une lettre type d'ici à une heure. Il vous suffira juste de...

Sa voix s'éteignit devant l'expression de Kate.

Elle se mettait rarement en colère. D'une manière générale, elle parvenait à rester maîtresse de ses émotions en toutes circonstances. Et la vague de fureur qui s'emparait à présent d'elle ne l'en surprenait que davantage, l'effrayait presque.

—Epargnez-vous cette peine, monsieur Bettencourt, répliqua-t-elle d'une voix glaciale.

L'administrateur serra les mâchoires.

—Si telle est votre décision... Dites-moi, Clarence, quand doit se tenir la prochaine réunion de la commission Qualité et Assurance ?

— Mardi prochain, je crois, mais...

—Inscrivez donc le cas O'Brien sur l'ordre du jour, ordonna-t-il, avant de se tourner vers Kate. Mlle Chesney défendra en personne son dossier. Vous serez jugée par vos pairs, docteur. Cela me semble... correct, n'est-ce pas ?

Kate serra les dents, préférant garder sa réponse par-devers elle. Qu'elle ajoutât un seul mot, qu'elle exprimât le fond de ses sentiments à l'égard de George Bettencourt, et ses chances de retrouver un jour une place au sein du Mid Pac Hospital, ou de tout autre établissement, se réduiraient à néant.

Ils prirent congé civilement. Pour une femme qui venait de voir détruire sa vie professionnelle, elle était parvenue à offrir une remarquable prestation. Affichant une froide indifférence, elle serra mollement la main de Bettencourt et sortit du bureau, gardant toute sa contenance dans le long couloir, jusqu'au hall moqueté du palier. Mais au moment où les portes de l'ascenseur se refermèrent sur elle, quelque chose se brisa en son for intérieur. Et lorsque la cabine eut atteint le rez-de-chaussée, un violent tremblement lui secouait tout le corps.

Ce ne fut qu'en traversant le hall d'accueil, indifférente au bruit et à l'agitation qui y régnaient, que la réalité la frappa dans toute sa brutalité.

« Seigneur. Je suis poursuivie en justice. Après moins d'un an d'activité, je suis poursuivie... »

Soudain prise de nausée, elle tituba jusqu'aux cabines téléphoniques pour y trouver appui. Tandis qu'elle luttait pour calmer les spasmes de son estomac, son regard tomba sur l'annuaire local qui pendait au bout de sa chaîne.

« Si seulement ils savaient ce qui s'est réellement passé, songea-t-elle. Si je parvenais à leur expliquer.... »

Il ne lui fallut que quelques secondes pour trouver l'adresse. « Uehara et Ransom, avocats. » Le cabinet se trouvait sur Bishop Street.

Elle arracha la page, puis, animée d'un ultime mais fragile espoir, se précipita vers la sortie de l'hôpital.

Chapitre 2

— M. Ransom ne peut pas vous recevoir.

Avec ses épais cheveux gris et son regard de plomb, la réceptionniste semblait tout droit sortie d'un vieux film d'angoisse. Les bras croisés, droite comme un i, elle mettait silencieusement l'intruse au défi de faire la moindre tentative pour accéder au saint des saints.

— Il faut absolument que je le voie ! insista Kate. C'est au sujet de l'affaire...

— Je n'en doute pas, répondit la femme d'un ton sec.

— Je suis venue lui expliquer...

— Comme je viens de vous le dire, docteur, il est actuellement en conférence.

Kate était à bout de patience. Se penchant au-dessus du bureau, elle déclara d'une voix glaciale :

— Toutes les réunions ont une fin.

— Pas celle-ci, répondit la réceptionniste en souriant.

« Ah, elle voulait jouer au plus fin. Eh bien, elle n'allait pas être déçue ! » Kate lui rendit son sourire.

— Dans ce cas, j'attendrai, susurra-t-elle. Je suis dotée d'une patience infinie.

— Vous perdez votre temps, docteur. M. Ransom refuse toute rencontre avec les parties adverses. Maintenant, s'il vous faut une escorte pour vous raccompagner, je me ferai un plaisir de...

La sonnerie du téléphone retentit, coupant court à sa menace. La vieille dame avisa le combiné d'un œil las et décrocha.

— Uehara et Ransom, grogna-t-elle, tournant délibérément le dos à sa visiteuse. Oh ! Excusez-moi, monsieur Matheson... Les dossiers... ? Oui, monsieur Matheson, ils sont en face de moi.

Bouillant de frustration, Kate examina la pièce autour d'elle, remarquant au passage le lourd canapé en cuir, l'ikebana composé d'épilobes et de protées, ainsi que l'estampe de Hiroshige accrochée au mur. L'ensemble d'un goût exquis et, sans aucun doute, hors de prix. De toute évidence, les affaires du cabinet Uehara et Ransom étaient prospères. Cela, grâce aux pauvres médecins qui avaient eu la malchance d'affronter les deux avocats, songea-t-elle avec dégoût.

Soudain, des bruits de voix attirèrent son attention. Elle se retourna et aperçut, de l'autre côté du hall, une escouade de jeunes cadres des deux sexes émergeant de la salle de conférences. Lequel était Ransom

? Elle étudia leurs visages, mais aucun ne semblait assez marqué pour appartenir à l'un des deux fondateurs du cabinet. Reportant son regard vers la réceptionniste, elle constata que celle-ci avait toujours le dos tourné.

C'était le moment ou jamais.

Relevant le menton, elle se dirigea d'un pas décidé vers la salle de conférences.

Arrivée devant la porte ouverte, elle cligna des yeux, éblouie par la lumière. Une longue table de teck trônait au centre de la pièce, encadrée par une rangée de sièges capitonnés de cuir, alignés tels des soldats au garde-à-vous. Depuis les baies vitrées orientées au sud, un soleil aveuglant inondait la salle, baignant la tête et les épaules de l'homme assis seul à l'extrémité de la table, et donnant à ses cheveux blonds des reflets d'or. Absorbé dans la lecture des documents étalés devant lui, il ne remarqua pas sa présence. Seul le bruit des pages qu'il tournait perturbait le silence.

Kate déglutit, redressa les épaules, et s'avança.

— Monsieur Ransom ?

L'homme leva la tête et la regarda d'un œil neutre.

— Oui ? A qui ai-je l'honneur...

— Je suis...

— Je suis navrée, monsieur Ransom, coupa d'une voix outragée la réceptionniste, avant de saisir Kate par le bras et de grommeler : Je vous ai dit qu'il ne pouvait pas vous recevoir. A présent, si vous voulez bien m'accompagner. ..

— Je veux seulement lui parler !

— Préférez-vous que je fasse appel aux gardiens pour qu'ils vous mettent à la porte ?

— Ne vous gênez pas pour moi ! rétorqua Kate en libérant son bras.

— Ne me provoquez pas, espèce de petite...

— Pour l'amour du ciel, que se passe-t-il donc ici ? Le grondement de la voix de Ransom fit écho dans la vaste pièce, réduisant aussitôt les deux femmes au silence. Il adressa un long regard hautain à Kate.

— Qui êtes-vous, à la fin ?

— Kate...

Elle s'interrompit, confuse, puis s'efforça d'adopter un ton plus en accord avec la dignité de l'endroit.

— Dr Kate Chesney.

— Je vois, répondit l'avocat après une courte pause. Il baissa alors les yeux sur ses dossiers, avant d'ajouter :

—Montrez-lui le chemin de la sortie, madame Pierce.

—Je suis juste venue vous soumettre les faits, persista Kate.

Malgré sa résistance, elle se retrouva acculée vers la porte par la vieille réceptionniste.

—Mais peut-être préférez-vous ne pas savoir ce qui s'est réellement passé ! s'insurgea-t-elle. Est-ce ainsi que les avocats agissent ?

Ransom fit mine de l'ignorer.

—Je vois, poursuivit-elle. La vérité vous est bien égale, n'est-ce pas ? Apprendre ce qui est vraiment arrivé à Ellen O'Brien est le cadet de vos soucis.

Cette fois, la remarque lui fit lever les yeux ; il lui lança un regard noir et appuyé.

—Attendez, madame Pierce. Je viens juste de changer d'avis. Laissez donc le Dr Chesney.

La vieille dame écarquilla les yeux, incrédule.

— Mais... elle est peut-être violente !

L'avocat étudia longuement le visage rougissant de Kate.

—Je crois que je saurai faire face. Vous pouvez disposer, madame Pierce.

La réceptionniste quitta alors la pièce en maugréant. Après que la porte se fut refermée derrière elle, un silence tendu retomba sur la salle de conférences.

—Très bien, docteur Chesney, dit enfin Ransom. Maintenant que vous avez réussi le tour de force de passer outre Mme Pierce, avez-vous l'intention de rester plantée là ?

Il lui désigna un siège.

—Asseyez-vous. A moins que vous préfériez m'invectiver à travers la pièce.

La froide désinvolture dont il faisait preuve accentua encore le malaise de Kate, et il lui fallut tout son courage pour s'avancer vers lui, consciente du regard aigu qui suivait chacun de ses pas.

Pour un homme à la réputation bien établie, David Ransom était bien plus jeune qu'elle ne l'avait imaginé. Quarante ans maximum, estima-t-elle. Depuis la coupe sur mesure de son costume jusqu'à l'épingle de cravate estampillée « Université de Yale », tout en lui dénotait son appartenance à l'establishment. En revanche, ses mèches décolorées par le soleil, son bronzage et sa carrure impressionnante évoquaient plus un surfer qu'un avocat. Seuls le nez irrégulier et la ligne dure du menton le sauvaient de l'étiquette joli garçon. Mais ce furent ses yeux qui retinrent d'emblée l'attention de Kate : d'un bleu

froid et pénétrant, ils semblaient remarquer chaque détail.

— Je suis ici pour vous relater les faits, monsieur Ransom, annonça-t-elle.

— Les faits tels que vous les voyez ?

— Les faits tels qu'ils se sont déroulés.

— Epargnez-vous cette peine.

Saisissant son attaché-case, il en sortit le dossier O'Brien et le jeta sur la table d'un geste éloquent.

— Tous les faits sont consignés ici. Du moins, ceux dont j'ai besoin.

— Non, vous n'avez pas tout.

— Et vous prétendez, bien sûr, me fournir les détails manquants.

Kate perçut la menace latente contenue dans le sourire qu'il lui adressa. Un sourire de carnassier.

Elle se pencha vers lui, les mains plaquées sur la table.

— Ce que je m'apprête à vous fournir n'est rien d'autre que la stricte vérité.

— Naturellement.

Il se renversa en arrière dans son fauteuil et la considéra d'un œil profondément ennuyé.

— Dites-moi une chose : votre avocat sait-il que vous êtes venue me voir ?

— Mon avocat ? Je... Je n'ai encore vu aucun avocat.

— Alors vous feriez mieux de vous en trouver un, docteur. Et vite. Parce que vous allez sacrément en avoir besoin, si vous voulez mon avis.

— Pas nécessairement, monsieur Ransom. Cette affaire repose en réalité sur un énorme malentendu. Si vous consentiez à entendre ce que j'ai à vous dire, je suis persuadée que...

— Un instant.

Il plongeait la main dans son attaché-case et en sortit un petit magnétophone.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

Il enclencha l'appareil et le poussa dans sa direction.

— Je ne voudrais pas que des détails essentiels soient perdus. Vous pouvez commencer votre histoire, à présent. Je vous écoute.

Furieuse, Kate tendit la main et appuya sur la touche « off ».

— Il ne s'agit pas d'une déposition ! Rangez donc ce maudit engin !

Pendant quelques secondes, ils se toisèrent du regard dans un silence tendu. Kate ressentit un pincement de triomphe lorsqu'il fit disparaître

le magnétophone dans son attaché-case.

—Bien. Où en étions-nous ? s'enquit-il avec une politesse exagérée. Ah, oui. Vous étiez sur le point de me dire ce qui s'était « réellement » passé.

Il se cala contre son dossier et l'observa en silence, comme s'il s'attendait déjà à un spectacle réjouissant.

Kate hésita. Maintenant qu'elle était parvenue à éveiller son intérêt, elle ne savait plus très bien par où commencer.

—Je suis une personne très... prudente, monsieur Ransom, déclara-t-elle enfin. En toutes choses, je prends toujours mon temps. Sans doute ne suis-je pas le plus brillant des médecins, mais j'ai pour habitude de ne rien laisser au hasard. Et je ne commets pas d'erreurs stupides.

Ransom haussa un sourcil, l'air dubitatif. Kate l'ignora et poursuivit :

—Le soir de son admission dans le service, Ellen O'Brien a été prise en charge par Guy Santini, mais c'est moi qui me suis occupée de l'anesthésie. J'ai personnellement vérifié les résultats des analyses et effectué les relevés de l'électrocardiographe. C'était un dimanche soir. N'étant pas submergée de travail, j'ai pris tout le temps nécessaire. Plus, même, dans la mesure où Ellen était membre de notre équipe... Elle était l'une d'entre nous, monsieur Ransom. C'était également une amie. Je me souviens, j'étais assise dans sa chambre à examiner les résultats des tests. Elle voulait savoir si tout était normal...

— Et vous lui avez dit que c'était le cas.

— Oui, y compris pour l'électrocardiogramme.

—Il est donc évident que vous avez commis une erreur.

—Je viens de vous le dire, monsieur Ransom : je ne commets pas d'erreurs stupides. Ce jour-là pas plus que les autres jours.

— Pourtant, le relevé indique...

— Le relevé est faux.

—J'ai ici l'enregistrement noir sur blanc de cet électrocardiogramme. Il montre sans le moindre doute que votre patiente avait été victime d'une attaque cardiaque.

— Ce n'est pas celui que j'ai examiné !

Il la regarda comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

—Celui que j'ai visé était tout à fait normal, insista-t-elle.

—Alors expliquez-moi comment l'autre a pu se glisser dans le dossier.

— Quelqu'un l'y a mis, de toute évidence.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

— Je vois.

Il fit pivoter son siège et poursuivit en baissant la voix :

—Je suis impatient de voir comment cette version tiendra devant un tribunal.

—Monsieur Ransom, si j'ai commis une erreur, je serai la première à le reconnaître.

— Vous seriez alors d'une honnêteté surprenante.

—Croyez-vous vraiment que j'aurais pu inventer une histoire aussi... aussi tirée par les cheveux ?

Face au rire cynique qui accueillit sa question, Kate sentit ses joues s'empourprer.

—Non, répondit Ransom. Je suis persuadé que vous nous avez concocté une argumentation bien plus convaincante.

D'un léger hochement de tête, il l'invita à poursuivre.

—Je vous en prie, docteur, dit-il d'un ton railleur, je brûle de savoir comment cet extraordinaire tour de passe-passe a pu se produire. Par quel miracle ce faux électrocardiogramme s'est-il retrouvé dans le dossier ?

— Comment le saurais-je ?

— Vous devez bien avoir une petite idée.

— Non.

— Allons, docteur. Vous me décevez.

— Je vous ai dit que je ne savais pas.

— Essayez de deviner !

—Peut-être le Dr Spock l'a-t-il envoyé depuis l'espace par rayon laser ! s'emporta-t-elle, ulcérée.

—Intéressante théorie, observa-t-il sans se départir de son calme. Mais revenons à la réalité. Qui s'avère en l'occurrence tenir à ce produit d'usage courant et dérivé du bois, communément appelé papier.

Il ouvrit alors le dossier à la page où figurait le relevé incriminé.

— Expliquez-moi donc ceci.

—Je ne cesse de vous répéter que j'en suis incapable ! Je me suis torturé les méninges à essayer de trouver une explication ! Nous effectuons chaque jour des dizaines d'électrocardiogrammes dans cet hôpital. Peut-être est-ce dû à la distraction d'un employé, ou à une erreur d'étiquetage. Quoi qu'il en soit, ce relevé a été inséré dans le mauvais dossier.

— Vous y avez pourtant apposé vos initiales.

— Certainement pas.

— Existe-t-il chez vous d'autres K.C., docteurs en médecine ?

— Ce sont mes initiales, en effet. Mais elles ne sont pas de ma main.

— Que voulez-vous dire ? Qu'il s'agirait d'un faux ?

— Je... je ne vois pas d'autre solution. Je veux dire... oui, probablement.

Soudain embarrassée, Kate écarta d'une main nerveuse une mèche qui lui retombait devant les yeux. Le calme imperturbable de l'avocat l'exaspérait au plus haut point. De toute évidence, il la prenait pour une folle. Le pire était qu'elle ne pouvait l'en blâmer : son histoire tenait plus des délires d'une paranoïaque que du récit d'une personne sensée.

— D'accord, reprit-il enfin d'un ton compréhensif. Supposons pour le moment que vous me dites la vérité.

— Mais c'est la vérité !

— Je ne vois que deux raisons pour lesquelles on aurait intentionnellement interverti les électrocardiogrammes : soit quelqu'un cherche à briser votre carrière...

— C'est absurde. Je n'ai aucun ennemi.

— ... Soit cette même personne cherche à couvrir un meurtre.

Devant son expression stupéfaite, il afficha un sourire condescendant qui la mit hors d'elle.

— Puisqu'il semble évident que la deuxième proposition nous frappe tous deux par son invraisemblance, la seule conclusion qui me vienne à l'esprit est que vous mentez.

Il se pencha alors vers elle, et sa voix se fit soudain très douce, presque intime. Le loup se faisait agneau, ce qui ne le rendait que plus redoutable encore.

— Allons, docteur, insista-t-il. Faites-moi plaisir. Dites-moi ce qui s'est vraiment passé dans la salle d'opération. Un geste maladroit avec le scalpel ? Une erreur d'anesthésie ?

— Vous vous trompez du tout au tout !

— Trop de gaz hilarant et pas assez d'oxygène ?

— Je vous répète qu'aucune erreur n'a été commise !

— Dans ce cas, pourquoi Ellen O'Brien est-elle morte ?

Kate le regarda fixement, ébranlée par la dureté de sa voix... Et subjuguée par le bleu profond de ses yeux. Une étincelle sembla flotter quelques instants entre eux, provoquée par quelque détail insolite qui avait dû lui échapper. A sa grande confusion, elle se rendit alors compte que David Ransom était un homme très séduisant. Bien trop

séduisant... Et que la réponse qu'elle pourrait lui donner, quelle qu'elle fût, la mettrait en danger. Elle sentit son visage s'empourprer.

— Vous ne répondez pas ? insista-t-il doucement.

Savourant à l'évidence l'ascendant qu'il prenait sur elle, il se renversa dans son fauteuil d'un air satisfait.

— Dans ce cas, docteur Chesney, laissez-moi vous dire ce qui s'est réellement passé. Dans la soirée du dimanche 2 avril, Ellen O'Brien a été admise au Mid Pac Hospital pour une banale ablation de la vésicule biliaire. En tant que médecin anesthésiste, vous vous êtes chargée des tests préopératoires de routine, incluant l'électrocardiogramme, que vous avez visé avant de quitter l'hôpital ce même soir. Peut-être étiez-vous pressée, peut-être aviez-vous un rendez-vous galant à l'extérieur, toujours est-il que vos préoccupations vous portaient ailleurs, ce qui vous a amenée à commettre une erreur qui s'est avérée fatale. Les signes évidents d'une grave anomalie dans l'activité cardiaque vous ont échappé. Vous avez de fait considéré l'électrocardiogramme de votre patiente comme normal, sans vous douter le moins du monde qu'elle venait de subir une attaque cardiaque.

— Ellen n'en a jamais présenté le moindre symptôme ! Aucune douleur dans la poitrine...

— Mais il est noté ici, objecta-t-il en posant le doigt sur une nouvelle page du dossier... Voilà. Je cite le rapport de l'infirmière de garde : « La patiente s'est plainte d'une gêne dans l'abdomen. »

— C'était la vésicule...

— Ou peut-être le cœur. Quoi qu'il en soit, la suite des événements est indiscutable. Le Dr Santini et vous-même avez transporté la patiente au bloc opératoire, et une anesthésie inadaptée a provoqué un stress trop violent pour un cœur affaibli. Celui-ci a très vite cessé de battre. Et vous n'êtes pas parvenus à le relancer.

Ransom fit une pause à dessein, le regard aussi dur que du diamant.

— Et voilà, docteur Chesney, conclut-il d'un ton dramatique. Vous venez de perdre votre patiente.

— Les choses ne se sont pas du tout passées ainsi ! J'ai un souvenir très net de cet électrocardiogramme. Il était normal, vous m'entendez ?

— Vous devriez peut-être relire vos manuels de cardiologie.

— Je n'ai pas besoin de manuel. Je sais qu'il était normal !

Kate reconnut à peine comme sienne la voix stridente qui résonnait dans la vaste salle.

Loin d'être impressionné, Ransom affichait une mine presque

ennuyée.

—Voyons, docteur. Ne serait-il pas beaucoup plus simple d'admettre enfin que vous avez fait une erreur ?

— Plus simple pour qui ?

—Pour chacune des parties concernées. Ecoutez. Nous pourrions très bien convenir d'un arrangement, ce qui réglerait le problème d'une manière rapide et relativement sans douleur.

—Un arrangement ? Mais ce serait reconnaître une erreur que je n'ai jamais commise !

Le mur de sérénité qu'affichait Ransom s'effondra brusquement.

—Vous voulez amener cette affaire devant les juges ? s'emporta-t-il. Très bien. Mais laissez-moi vous dire de quelle manière je travaille. Lorsque j'engage une procédure,

! je vais jusqu'au bout, croyez-moi. Si je dois vous mettre en pièces devant un tribunal, je le ferai sans états d'âme. Et lorsque j'en aurai fini avec vous, il ne vous restera que vos yeux pour pleurer ! Regardez les choses en face, vous, il ne vous restera que vos yeux pour pleurer ! Regardez les choses en face ,

docteur Chesney : vous n'avez pas l'ombre d'une chance de gagner devant un jury.

Kate dut se retenir pour ne pas l'agripper par les revers de son luxueux costume. Elle avait envie de lui hurler que, au-delà de ses beaux discours sur les arrangements et les procès, à aucun moment il ne s'était préoccupé de ce qu'elle avait ressenti face à la mort d'Ellen O'Brien.

Mais toute la rage et l'énergie qui l'animaient l'abandonnèrent soudain. Ecoeurée, elle s'affaissa contre le dossier de son siège.

—J'aimerais pouvoir admettre que j'ai commis une erreur, dit-elle d'une voix éteinte. J'aimerais pouvoir déclarer : je suis coupable et je suis prête à expier ma faute. Depuis une semaine, je ne cesse de fouiller dans ma mémoire pour comprendre ce qui a pu se produire. Ellen me faisait confiance et je l'ai laissée mourir. Il m'arrive de maudire le jour où je suis devenue médecin. J'aurais pu être secrétaire, ou serveuse, ou n'importe quoi d'autre. Mais il se trouve que j'aime mon métier. Vous n'imaginez pas comme le chemin a été dur, ni les sacrifices qu'il m'en a coûté, pour en arriver là où je suis. A présent, il semble bien que je sois sur le point de tout perdre...

Elle déglutit péniblement, avant de baisser la tête en signe de capitulation.

—Je me demande si je serai un jour capable de reprendre le travail.

..

David Ransom observa en silence le beau visage de Kate Chesney, qui luttait pour refouler ses larmes. Il s'était toujours considéré comme un fin psychologue, et pouvait généralement juger de la sincérité d'une personne rien qu'en lisant dans ses yeux. Pendant toute la durée du court monologue de Kate, il avait scruté son regard à l'affût du moindre trouble, du moindre clignement inconscient de paupières qui eût trahi le mensonge, même voilé.

Mais il n'avait décelé dans ces yeux à la pureté d'émeraude qu'une absolue et constante droiture,

... Ainsi qu'une intensité dont l'impact le faisait frémir. Le Dr Kate Chesney, dut-il reconnaître en son for intérieur, était une très belle femme. Elle ne portait qu'une simple robe vert tendre, négligemment serrée à la taille par une fine ceinture, mais un seul regard lui avait suffi pour deviner les courbes épanouies que dissimulait la texture soyeuse du tissu. Quant au visage qui surmontait ce corps délicieusement féminin, il n'était pas dépourvu de ces discrètes imperfections qui confèrent ce que l'on nomme le charme. L'épaisse chevelure acajou qui retombait sur ses épaules, associée à la ligne anguleuse du menton et à un front haut et intelligent, octroyait à la jeune femme une beauté singulière.

Il se secoua mentalement, contrarié par ses propres pensées — mais aussi et surtout par l'effet qu'elles produisaient sur lui. Bon sang ! Il n'était plus un adolescent pour se laisser ainsi dominer par ses pulsions ! Baissant ostensiblement les yeux sur sa montre, il referma d'un geste sec son attaché-case et se leva.

— J'ai une déposition à enregistrer, déclara-t-il. Et je suis en retard. Par conséquent, si vous voulez bien m'excuser...

Il était presque arrivé à la porte lorsque la voix de Kate l'interpella.

— Monsieur Ransom ?

Il se retourna et la regarda d'un air irrité.

— Oui ?

— Je sais que mon histoire paraît insensée, et je ne peux pas vous forcer à me croire. Mais je vous le jure : c'est la vérité.

— Que je vous croie ou non est sans importance, répondit-il. Ne perdez donc pas votre énergie avec moi, docteur. Gardez-la pour le procès.

Les mots étaient sortis avec plus de froideur qu'il ne l'aurait voulu.

Kate accusa durement le coup.

— Alors il n'y a rien que je puisse faire, rien que je puisse ajouter...

— Non.

— J'avais espéré que vous m'écouteriez. Je pensais que, peut-être, je

parviendrais à vous faire changer d'avis...

—Je crois dans ce cas qu'il vous reste beaucoup à apprendre sur les avocats. Bonne journée, docteur Chesney.

Sur ces paroles, il se retourna vers la porte.

—Je vous verrai au tribunal, lança-t-il par-dessus son épaule.

Chapitre 3

« Vous n'avez pas l'ombre d'une chance de gagner devant un jury. »

Assise seule à une table de la cafétéria de l'hôpital, Kate tournait et retournait cette phrase dans sa tête. « Pas l'ombre d'une chance ». L'expression lui sembla soudain absurde, désespérément vide de sens.

Savoir gérer les questions de vie et de mort était depuis longtemps devenu chez elle une seconde nature. Lorsqu'une crise survenait dans un service, elle ne perdait pas de temps à tergiverser, prenait les choses en main d'une manière quasi automatique. Entre les murs aseptisés d'un bloc opératoire, rien n'échappait à son contrôle. Mais une salle de tribunal était un univers très différent — l'univers de David Ransom. Là, les choses étaient sous son contrôle à lai, et elle y serait aussi vulnérable qu'un patient sur une table d'opération. Comment, dès lors, pouvait-elle parer les attaques d'un homme qui avait bâti sa réputation sur la ruine de carrières de médecins ?

Jamais elle ne s'était senti à ce point menacée par un homme. David Ransom était le premier qui l'eût jamais réellement intimidée, et cela sans qu'il fasse le moindre effort. Si seulement il avait été petit, ou gros, ou chauve ; si seulement elle avait pu déceler en lui une once d'humanité, une faille dans la cuirasse... L'idée d'avoir à affronter son regard bleu et froid dans un tribunal lui nouait l'estomac.

— On dirait que vous avez besoin de compagnie, la surprit une voix familière.

Levant les yeux, elle vit Guy Santini, aussi négligé qu'à l'ordinaire, la regarder derrière les verres à double foyer de ses lunettes.

— Bonjour, répondit-elle sans enthousiasme.

Guy émit un drôle de petit gloussement, puis tira une chaise à lui pour s'installer à sa table.

— Comment allez-vous, Kate ?

— A part le fait que je sois au chômage, répondit-elle avec un sourire amer, je me porte merveilleusement bien.

— J'ai appris que le vieux Clarence vous avait mise à la porte du bloc. Je suis navré.

— Je ne peux pas vraiment lui en vouloir. Il n'a fait qu'obéir aux ordres.

— Bettencourt ?

— Qui d'autre ? Il paraît que je suis devenue un « risque financier ».

— Ouais, cela devait arriver un jour ou l'autre avec ce Bill Gates de la

médecine. Profits et pertes, il n'a que ces mots-là à la bouche ! Si cela peut vous consoler, vous aurez de la compagnie au tribunal. J'ai été cité à comparaître, moi aussi.

Kate lui adressa un regard atterré.

— Oh, Guy ! Je suis désolée...

— Ce n'est rien, dit-il en haussant les épaules. J'ai déjà été poursuivi par le passé. Croyez-moi, c'est la première fois qui fait le plus mal.

— Que vous reprochait-on ?

— J'étais en traumatologie à cette époque. Un patient nous avait été amené avec une rate éclatée. Je n'ai rien pu faire pour le sauver...

Il hocha lentement la tête avant de poursuivre :

— Après avoir reçu la lettre de l'avocat, j'étais si déprimé que je ne pensais qu'à me jeter par la fenêtre la plus proche. A tel point que Susan voulait m'emmener voir un psychologue. Mais vous savez quoi ? J'ai survécu. Et il en sera de même pour vous. Tant que vous vous souviendrez que ce n'est pas vous en tant que personne qui êtes poursuivie, mais l'anesthésiste.

— Je ne vois pas où est la différence.

— C'est bien là votre problème, Kate. Vous n'avez pas appris à faire la part des choses, entre vie privée et professionnelle. Nous savons, vous et moi, que vous ne comptez pas vos heures à l'hôpital. Il me semble parfois que vous habitez ici. Oh ! je ne dis pas qu'un tel dévouement soit un défaut, non. Mais vous avez tendance à trop en faire.

La flèche atteignit d'autant mieux son but que Kate savait que Guy disait vrai. Elle passait en effet le plus clair de son temps à l'hôpital. Sans doute était-ce devenu un besoin, un moyen de lui faire oublier le vide de sa vie personnelle.

— J'existe aussi hors de mon travail, protesta-t-elle pourtant. La semaine dernière, j'ai même accepté une invitation à dîner.

— Il était temps. Qui est l'heureux élu ?

— Elliot.

— Le type du service informatique ?

Elle perçut une pointe d'amusement dans la voix de Guy. Il est vrai qu'Elliot Lafferty devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-quinze pour environ cinquante kilos, et présentait une ressemblance frappante avec Mr. Bean.

— J' imagine que vous vous êtes bien amusés.

— Eh bien, nous... Nous avons passé un très bon moment. Il m'a proposé de m'emmener chez lui.

— Vraiment ?

— Et j'ai accepté.

— Vous avez accepté !

— Il voulait me montrer son dernier équipement informatique.

Guy se pencha en avant, impatient d'en savoir davantage.

— Que s'est-il passé, ensuite ?

— Nous avons écouté ses derniers CD, joué sur son ordinateur...

— Et puis ?

Kate soupira.

— Après une heure et demie de « Tomb Raider », je suis rentrée chez moi.

Guy poussa un grognement et se redressa sur sa chaise.

— Elliot Lafferty, le dernier des grands séducteurs ! Kate, voilà ce qu'il vous faudrait : placer une petite annonce dans la rubrique matrimoniale du *Honolulu Observer*. Tenez, je me propose même de la rédiger pour vous. « Femme intelligente, la trentaine séduisante, cherche homme... »

— Papa !

Le cri de joie couvrit soudainement le brouhaha qui régnait dans la cafétéria.

Guy se retourna aussitôt vers le frêle petit garçon qui courait vers lui, le visage illuminé d'un grand sourire.

— Mais n'est-ce pas là mon petit Willy ?

Il se leva en riant de sa chaise, et souleva son fils au moment où celui-ci se jetait dans ses bras. Sans effort, il le fit ensuite tourner dans les airs. A cinq ans, l'enfant était si léger qu'il sembla flotter un instant, avant d'atterrir de nouveau, en douceur, dans les bras de son père.

— Je t'attendais plus tôt, mon garçon, dit Guy. Que s'est-il donc passé ?

— Maman est rentrée tard.

— Encore ?

Willy se pencha vers l'oreille de son père avec une mine de conspirateur.

— Adèle était très en colère, chuchota-t-il. Son copain devait l'emmener au cinéma.

— Oh, oh ! Nous ne voulons certainement pas qu'Adèle soit fâchée contre nous, n'est-ce pas ?

Guy lança un regard complice à sa femme, tandis que celle-ci se

frayait un chemin entre les tables.

—Hé ! cria-t-il. J'espère que nous n'aurons pas à nous trouver une nouvelle baby-sitter !

Susan éclata de rire, et ramena d'un geste machinal une longue mèche de ses cheveux roux et bouclés derrière l'oreille.

—La faute à la pleine lune ! plaisanta-t-elle. A croire que tous mes patients sont devenus fous. Impossible de tes chasser de mon bureau.

—Elle m'a juré qu'il s'agissait d'un temps partiel, grommela Guy en se penchant vers Kate. Bon Dieu ! Et devinez à qui le patron fait appel presque tous les soirs ?

—Tu as encore oublié de faire repasser ta chemise ! te tança Susan, avant de lui tapoter affectueusement la joue.

C'était là, songea Kate, un geste maternel qui définissait parfaitement la personnalité de Susan. « Une vraie mère poule », lui avait un jour confié Guy. La remarque était alors empreinte d'une profonde tendresse, mais elle n'en était pas moins des plus pertinentes.

La beauté de Susan Santini ne résidait pas dans son visage — celui-ci était plutôt ordinaire et couvert de taches de rousseur ; ni dans sa silhouette — aussi robuste que celle d'une femme de cultivateur. Non, tout son charme provenait du sourire patient et serein qu'elle arborait en toutes circonstances, et qui rayonnait à présent devant son fils et son mari.

—Encore, papa ! réclama Willy en s'agrippant tel un lutin aux jambes de son père.

—Comment ? Mais tu me prends pour une rampe de lancement !

— Juste une fois, papa !

—Plus tard, Willy, intervint Susan. Nous devons aller chercher la voiture de ton père avant la fermeture du garage.

— S'il te plaît !

—Tu as entendu ? demanda Guy avec un sourire contrit. Il a prononcé le mot magique.

Poussant un rugissement de lion, il bondit alors sur le petit garçon, qui hurla de bonheur lorsque son père le projeta en l'air.

Susan adressa à Kate un regard désespéré.

—Deux enfants, voilà ce que j'ai. Dont l'un pèse plus de cent vingt kilos.

Guy posa le petit Willy au sol et glissa un bras possessif autour de la taille de son épouse.

—Je t'ai entendu, tu sais. Pour la peine, madame Santini, c'est vous qui prendrez le volant.

—Gros malin. Que dirais-tu d'un arrêt dans un fast-food ?

—Hum ! Il semblerait que quelqu'un ici n'a pas envie de cuisiner, ce soir.

Tout en guidant son petit monde vers la sortie, Guy souhaite le bonsoir à Kate d'un geste de la main.

—Alors, fiston, l'entendit-elle demander à Willy. Que prendras-tu ? Un cheeseburger ?

— Non. Je veux une crème glacée.

— Une crème glacée ? En voilà une idée !...

Kate observa non sans mélancolie la petite famille Santini s'éloignant dans la cafétéria. Elle pouvait déjà imaginer ce qui se passerait ensuite. Les deux parents taquinant Willy dans le fast-food pour l'inciter à avaler une bouchée de plus, la moue frondeuse de celui-ci, le trajet en voiture jusqu'à la maison, la séance du pyjama à enfiler, l'histoire racontée au coin de l'oreiller et le dernier baiser à papa, les bras lancés autour de son cou.

« Et toi ? songea-t-elle. Qu'espères-tu trouver en rentrant chez toi ? »

Guy lui adressa un dernier salut depuis la porte, puis ils disparurent dans le couloir.

Kate soupira, le cœur serré. D'une certaine manière, die l'enviait.

En sortant de son bureau, cet après-midi-là, David monta dans sa voiture, remonta Nuuanu Avenue, puis bifurqua dans l'allée de terre qui sinuait à travers le vieux cimetière. Après s'être garé à l'ombre d'un banian, il traversa à pied la pelouse fraîchement taillée, dépassa les stèles de marbres agrémentées d'angelots et de fleurs, et pénétra enfin dans la dernière division. Des plaques de bronze y étaient disposées à même le sol, navrante concession à la modernité. Arrivé sous un araucaria, il s'arrêta devant l'une d'elles et baissa les yeux sur l'inscription qu'elle portait.

Noah Ransom (1991-1998)

Situé sur un talus en pente douce, l'endroit ne manquait pas de charme et offrait une vue privilégiée sur la ville. Une brise y soufflait en permanence, venue tantôt de la mer, tantôt de la vallée. Même en fermant les yeux, il était aisé d'en deviner la direction rien qu'en humant le parfum de l'air.

David n'avait pas choisi l'emplacement de la tombe, il avait même oublié qui en avait décidé. Sans doute s'était-il agi, à l'époque, d'une question de disponibilité. Qui se soucie du panorama, de l'odeur du vent ou d'un araucaria quand son unique enfant vient de mourir ?

Après s'être penché pour débarrasser la plaque des feuilles qui l'encombraient, il se redressa et se tint immobile près de la sépulture.

C'est à peine s'il eut conscience du froissement de robe derrière lui, qu'accompagnait le bruit étouffé d'une canne dans le gazon.

— Alors tu es là, David.

Il se retourna. Une femme de haute taille aux cheveux argentés s'avavançait vers lui en claudiquant.

—Tu ne devrais pas sortir, maman, avec ta cheville foulée.

La vieille dame leva sa canne vers la maison de bois blanc qui apparaissait derrière la limite du cimetière.

—Je t'ai vu depuis la fenêtre de la cuisine. Et je me suis dit qu'il ne coûtait rien de venir te dire bonjour. Crois-tu que je vais passer ma vie à attendre que tu daignes me rendre visite ?

—Pardonne-moi, maman, s'excusa David en l'embrassant sur la joue. J'ai été très occupé ces derniers temps. Mais j'avais l'intention de venir te voir.

— Oh, naturellement.

Elle détourna la tête, et son regard bleu se posa sur la tombe. S'il était une chose que Sarah Ransom partageait avec son fils, c'était bien la nuance de bleu si particulière de leurs prunelles. A l'âge de soixante-huit ans, elle jouissait encore d'une étonnante acuité visuelle.

—Certains anniversaires méritent parfois d'être oubliés, dit-elle doucement.

Devant le silence de son fils, elle poursuivit :

—Tu sais, David, Noah aurait adoré avoir un petit frère. Peut-être est-il temps pour toi d'y penser.

Il esquissa un vague sourire.

— Que cherches-tu à insinuer, maman ?

—Rien qui ne nous vienne naturellement à l'esprit un jour ou l'autre.

— Que je me marie, par exemple ?

— Oh ! Bien sûr, bien sûr...

Elle se tut un instant, puis demanda d'un ton chargé d'espoir :

— Songes-tu à une femme en particulier ?

— Non. Je n'en vois guère.

Avec un soupir, elle glissa un bras sous le sien.

—C'est bien ce que je craignais. Accompagne-moi, s'il te plaît. Puisqu'aucune Cendrillon ne t'attend, tu peux bien venir prendre le café chez ta vieille maman.

Bras dessus, bras dessous, ils traversèrent alors la pelouse en direction de la maison. Le terrain était irrégulier, obligeant la vieille dame à se déplacer avec précaution. Interdiction lui avait été faite de

poser le pied sur le sol, mais Sarah Ransom était bien trop têtue pour se plier aux ordres d'un médecin.

Ils se faufilèrent hors du cimetière par un trou dans la haie de seringas, avant de s'avancer vers les marches du perron de la cuisine. Gracie, la gouvernante, les accueille devant la double porte à moustiquaire.

—Vous voilà enfin ! s'exclama-t-elle, avant de tourner ses petits yeux noirs vers David. Je n'ai aucune prise sur cette femme, monsieur David. Absolument aucune !

—Rassurez-vous, répondit-il en haussant les épaules. Personne n'en a jamais eu.

Mère et fils s'installèrent à la table du petit déjeuner. La cuisine était une véritable jungle de plantes suspendues, qu'un léger courant d'air balançait doucement au-dessus de leurs têtes.

Sarah observa le cimetière par la large fenêtre.

—Quelle tristesse qu'ils aient élagué l'araucaria ! déplora-t-elle.

—C'était indispensable, dit Gracie en versant le café. Il donnait tellement d'ombre que l'herbe ne poussait plus au-dessous.

—Peut-être. Mais, depuis, le paysage a perdu beaucoup de son charme.

David écarta d'une main une branche d'asparagus qui lui chatouillait l'oreille.

—Personnellement, je n'ai jamais aimé ce paysage, déclara-t-il. Je ne comprends d'ailleurs pas comment vous supportez d'avoir un cimetière sous les yeux toute la journée.

—J'aime beaucoup ce cimetière ! protesta Sarah. Chaque fois que je regarde par la fenêtre, je retrouve mes vieux amis : Mme Goto, enterrée là-bas, près de la haie, M. Carvalho, non loin du micocoulier, et bien sûr notre petit Noah, plus haut sur le talus. Pour moi ils ne sont pas morts, mais simplement endormis.

— Je t'en prie, maman...

—Ton problème, David, c'est que tu n'as jamais pu conjurer ta peur de la mort. Et cela t'empêche de vivre pleinement ta vie.

— Que me suggères-tu ?

—Pose un nouveau jalon vers l'immortalité. Fais un autre enfant.

—Je n'ai pas l'intention de me remarier, maman. Tu ferais mieux d'abandonner cette idée.

Sarah Ransom fit ce qu'elle avait toujours fait lorsque son fils lui demandait une chose ridicule : elle l'ignore.

—Te souviens-tu de cette jeune femme rencontrée à Maui, l'an

dernier. Qu'est-elle devenue ?

— Sandra ? Elle s'est mariée. Avec un autre.

— Quel dommage !

— Oui. Pour le mari.

— Oh, David ! Quand te décideras-tu à devenir adulte ?

David se contenta de sourire. Portant sa tasse de café à ses lèvres, il fit aussitôt la grimace. C'était là l'une des raisons pour lesquelles il évitait les visites trop fréquentes à sa mère. Non contente de prendre un malin plaisir à remuer des souvenirs douloureux, elle le forçait en outre à boire l'horrible mixture que préparait sa gouvernante.

— Comment s'est passée ta journée, maman ? s'en-quit-il poliment.

— Détestable. Avec cette cheville...

Gracie s'approcha de lui, le pot de café redouté à la main.

— Encore un peu de café, monsieur David ?

— Non ! cria-t-il presque en couvrant sa tasse de la main.

Les deux femmes le regardèrent avec surprise.

— Pardon, je... Non, merci Gracie.

— Quelle délicatesse ! observa Sarah. Quelque chose ne va pas ? Je veux dire, en dehors de ta vie sentimentale ?

— Juste un peu plus de travail que d'habitude. Hiro est toujours alité à cause de son dos.

— C'est drôle, j'ai l'impression que ton nouveau travail te réussit moins que le précédent. N'étais-tu pas plus heureux quand tu étais au bureau du procureur ? Si je puis me permettre, tu sembles prendre les choses beaucoup trop au sérieux ces derniers temps.

— Les affaires que je traite sont on ne peut plus sérieuses.

— Attaquer des médecins ? Ah ! Voilà bien le moyen le plus rapide pour se remplir les poches !

— Mon docteur est un jour passé au tribunal, intervint Gracie. J'en étais toute retournée. Toutes ces choses qu'ils ont dites sur lui ! Un homme si bon, un véritable saint...

— Personne n'est un saint, Gracie, objecta David d'une voix grave. Les médecins moins que quiconque.

Son regard se porta à l'extérieur, et le cas O'Brien lui revint soudain à l'esprit. Il avait, du reste, accaparé ses pensées durant tout l'après-midi. Ou plutôt, « elle » avait accaparé ses pensées.

Kate Chesney, et ses yeux verts, qui lui avait menti effrontément. Car elle lui avait menti, il en était sûr, à présent. L'affaire allait se conclure encore plus facilement qu'il ne l'avait prévu. Son témoignage ne

pèserait pas lourd à la barre, et il savait déjà comment la manipuler devant un jury. Un frisson désagréable le traversa en pensant à ce qu'il aurait à faire pour lui porter l'estocade : l'exposer, la détruire... Mais ne s'agissait-il pas là de son travail ? Et il avait toujours mis un point d'honneur à se montrer à la hauteur de sa charge.

Il termina sa tasse de café à contrecœur, puis se leva.

—Je dois partir, annonça-t-il en se baissant sous la branche menaçante d'un asparagus. Je t'appellerai, maman.

— Quand ? L'année prochaine ?

Posant une main chaleureuse sur l'épaule de la gouvernante, il se pencha vers son oreille.

—Bonne chance, Gracie. Et ne la laissez pas vous rendre folle.

—Comment ? Moi, la rendre folle ? s'insurgea Sarah. Ah ça !

Gracie accompagna David jusqu'à l'entrée, d'où elle le regarda s'en aller.

—A bientôt, monsieur David, lança-t-elle d'une voix émue.

Après que celui-ci eut rejoint sa voiture de l'autre côté du cimetière, elle se retourna vers Sarah, la mine attristée.

—Il a l'air si malheureux. Si seulement il pouvait oublier...

—Il n'oubliera jamais, soupira Sarah, David ressemble trop à son père : il portera sa peine comme un fardeau jusqu'à la fin de ses jours.

Chapitre 4

Un vent de force 4 soufflait vers l'intérieur des terres, tandis que le canot portant les cendres d'Ellen O'Brien mettait le cap vers le large. Leur dispersion dans la mer à la tombée du soir, le retour de la chair et du sang à leur élément originel, tout cela constituait pour la vie de la jeune femme un aboutissement naturel et purificateur, une sorte d'adieu symbolique. Et lorsque, depuis la vieille jetée, le prêtre lança sur les flots une gerbe de fleurs jaunes que le courant emporta lentement, Patrick O'Brien ne put retenir ses larmes.

Transporté par le vent, l'écho de sa douleur flotta jusqu'au point isolé où se trouvait Kate. Seule, à l'écart de la foule réunie sur le quai, elle se tenait près d'une rangée de barques de pêche multicolores, s'interrogeant sur les raisons de sa présence. Était-ce une forme cruelle de pénitence ? Une tentative dérisoire de dire au monde son affliction ? Elle savait seulement qu'une voix intérieure lui avait ordonné de venir et d'implorer un hypothétique pardon.

D'autres membres du personnel de l'hôpital étaient également présents. Un groupe d'infirmières, serrées l'une contre l'autre pour mieux partager leur chagrin ; deux obstétriciens un peu raides dans leurs costumes de ville ; Clarence Avery, dont la crinière blanche se soulevait tristement dans la brise... Même George Bettencourt avait fait le déplacement. Il se tenait un peu à distance, le visage aussi impénétrable qu'un masque. Pour chacun d'eux, l'hôpital représentait bien plus qu'un simple lieu de travail. C'était comme un second foyer, une seconde famille.

Un lointain reflet du soleil sur des cheveux blonds attira l'attention de Kate vers l'extrémité du quai. Elle reconnut David Ransom, dont la haute stature se détachait parmi la foule. Vêtu pour la circonstance d'un costume sombre et d'une cravate noire, il affichait autant d'émotion qu'une statue de pierre. Existait-il en lui la moindre parcelle d'humanité ? se demanda-t-elle.

Une rafale de vent fit claquer les drisses des voiliers contre les mâts, couvrant les derniers mots de l'officiant. Lorsque la cérémonie fut terminée, Kate se sentit incapable de bouger, et regarda sans les voir les personnes endeuillées passer devant elle. Clarence Avery s'arrêta à son niveau, mais, ne trouvant rien à lui dire, s'éloigna d'un air gêné. Mary et Patrick O'Brien ne daignèrent même pas lui adresser un regard. Lorsque David s'approcha, une brève lueur de surprise sembla briller dans ses yeux, mais il poursuivit son chemin en l'ignorant, comme si elle avait été invisible.

Le quai était désert lorsque, enfin, elle trouva la force de s'en aller. Dans la lumière mordorée du jour finissant, les mâts des bateaux se dressaient vers le ciel tels des arbres morts, tandis que le bruit de ses talons résonnait sèchement sur les planches de l'embarcadère. Enfin parvenue à sa voiture, elle se sentit aussi épuisée qu'après une journée de marche. Elle plongea la main dans son sac pour y prendre ses clés, mais celui-ci lui échappa des mains et tomba sur le sol, laissant échapper tout son contenu. Kate ne bougea pas, tétanisée par un sentiment d'impuissance devant l'inévitable. Une image absurde s'imposa alors à son esprit : elle se vit rester là debout toute la nuit, toute la semaine, figée au même endroit sans que personne remarquât sa présence.

Elle ignorait que David Ransom, lui, l'avait remarquée. Même lorsque, après être allé les saluer, il avait suivi des yeux la voiture de ses clients qui s'éloignait, la conscience de sa présence sur le quai ne l'avait pas quitté un seul instant.

Il se retourna pour observer sa marche solitaire le long du quai. C'est alors seulement qu'il nota ses épaules affaissées, ses traits tirés, et qu'il comprit tout le courage qu'il lui avait fallu pour se montrer ce jour-là. Mais son expérience ne lui avait-elle pas appris que certains médecins étaient prêts à tout pour échapper à un procès ?

Se détournant de la jeune femme, il se dirigea sans plus attendre vers sa voiture. Après avoir fait quelques pas dans le parking, il entendit un bruit derrière lui... Tournant la tête, il aperçut alors Kate qui contemplait d'un œil vide son sac tombé à ses pieds. Pendant ce qui sembla durer une éternité, elle resta debout, immobile, son trousseau de clés à la main, affichant la mine désespérée d'un enfant perdu. Enfin, elle se pencha et, lentement, commença à rassembler ses affaires éparpillées sur le sol.

David se sentit poussé vers elle presque contre son gré. Elle ne le vit pas approcher. Accroupi à son côté, il ramassa quelques pièces dispersées et les lui tendit. S'apercevant alors de sa présence, Kate tourna les yeux vers lui et fronça les sourcils.

— Il semble que vous ayez besoin d'aide, dit-il.

— Oh.

— Voilà. Je crois que tout y est.

Ils se relevèrent en même temps. David tenait toujours les pièces, qu'elle semblait avoir oubliées.

—Merci, articula-t-elle faiblement lorsqu'il les lui déposa dans la main.

Leurs regards se rivèrent quelques instants l'un à l'autre.

—Je ne m'attendais pas à vous voir ici, dit-il. Pourquoi êtes-vous

venue ?

Kate haussa les épaules.

— C'était probablement... une erreur de ma part.

— Est-ce votre avocat qui vous l'a suggéré ?

— Que voulez-vous dire ?

— Afin de montrer aux O'Brien que vous compatissez.

La colère lui fit aussitôt monter le rouge au front.

— Est-ce là ce que vous croyez ? Qu'il s'agit d'une sorte de... de stratégie ?

— Cela se serait déjà vu.

— Et vous, monsieur Ransom, pourquoi êtes-vous venu ? Est-ce là aussi une stratégie de votre part ? Pour assurer à vos clients que vous vous souciez de leur sort ?

— Je partage leur peine, en effet.

— Et vous croyez que ce n'est pas le cas, en ce qui me concerne ?

— Ne prenez donc pas tout ce que je vous dis comme une attaque personnelle.

— Je le prends comme cela me chante.

— Vous avez tort. Je ne fais que mon travail.

D'une main agacée, Kate replaça une mèche rebelle derrière son oreille.

— Quel est-il, ce travail ? Tueur à gages ?

— Contrairement à ce que vous semblez croire, ce ne sont pas les personnes que j'attaque, mais leurs erreurs. Même les meilleurs médecins en commettent.

— Je vous en prie. Epargnez-moi ce genre de discours !

Elle détourna la tête et contempla l'étendue de l'océan, où les cendres d'Ellen O'Brien dérivait à présent vers le large.

— Mon métier fait en quelque sorte partie de moi, monsieur Ransom. Pendant chaque seconde que je passe à l'hôpital, à chaque manipulation, à chaque ampoule que j'utilise, je garde une conscience aiguë des vies humaines qui sont en jeu. Pouvez-vous seulement imaginer ce que nous ressentons lorsque les choses tournent mal, et que nous perdons un patient ?

— Je sais ce que cela représente pour une famille. Chaque fois qu'une faute est commise par l'un d'entre vous, d'autres personnes souffrent.

— Je suppose que vous êtes infallible, n'est-ce pas ?

— Personne ne l'est. La différence, c'est que vous refusez d'assumer

vos erreurs.

— Ne me laisserez-vous jamais en paix avec cela ?

Elle se tourna vers lui. Les derniers feux du crépuscule embrasaient ses cheveux et coloraient ses joues d'un velouté de pêche. Une envie soudaine le saisit de glisser les doigts dans ses longues mèches décoiffées par le vent, d'effleurer son visage de ses lèvres. Surgie de nulle part, l'idée s'était imposée sans crier gare à son esprit, balayant toute autre considération. C'était sans doute la dernière chose à faire en cet instant précis. Mais elle se tenait si dangereusement près de lui qu'il craignait de succomber au désir de l'embrasser s'il ne s'en allait pas sur-le-champ.

Au prix d'un intense effort, il parvint à recouvrer un peu de son sang-froid.

— Comme je vous l'ai dit, docteur Chesney, je ne fais que mon travail.

Kate secoua la tête. Sa magnifique chevelure auburn voleta contre ses joues.

—Non, vous ne faites pas que cela. Je crois, au contraire, qu'il s'agit d'une sorte de vendetta personnelle, et que vous n'aurez de cesse que vous n'ayez cloué tout le corps médical au pilori. Est-ce que je me trompe ?

L'accusation le laissa sans voix. Au fond de lui, cependant, il se devait de reconnaître qu'elle était passée très près de la vérité. Quelqu'un venait de mettre le doigt sur une vieille blessure, et la rouvrait avec des mots aussi tranchants qu'un scalpel.

—Clouer le corps médical au pilori, hein ? parvint-il enfin à répondre. Laissez-moi vous dire une bonne chose, docteur Chesney : ce sont des incompetents tels que vous qui rendent mon travail si aisé !

La rage fit étinceler les yeux de Kate, et il crut un instant qu'elle allait le gifler. Au lieu de cela, elle pivota sur elle-même, grimpa dans sa voiture et claqua violemment la portière. David dut s'écarter in extremis lorsqu'elle quitta en trombe sa place de stationnement.

Tandis que la voiture s'éloignait, il se prit à regretter la brutalité inutile de ses paroles. Les mots étaient sortis presque malgré lui, dans un réflexe d'autodéfense. Mais l'attraction irrésistible et perverse que cette femme exerçait sur lui constituait un réel danger. Il devenait urgent d'y mettre un terme.

Il se retournait pour partir lorsqu'un reflet métallique sur le sol attira son attention. C'était un stylo en argent, qui avait dû rouler sous la voiture de Kate après qu'elle eut fait tomber son sac. Il le ramassa et l'examina. Les initiales K.C. y étaient gravées. « Katharine Chesney ».

Il s'attarda un instant, seul dans le parking balayé par la brise, soupesant le stylo et songeant à sa propriétaire. Allait-elle regagner, elle aussi, un foyer où personne ne l'attendait ? La conscience de sa propre solitude le frappa alors, lui laissant un étrange sentiment de vide et de malaise.

S'il avait pu, parfois, bénir cette solitude qui lui avait épargné de nombreuses souffrances, il ressentait à présent un terrible besoin d'émotions, ne fût-ce que pour se prouver qu'il était encore en vie. Oui, ses émotions étaient encore là, enfouies depuis longtemps au plus profond de lui. Et elles s'étaient manifestées lorsqu'il avait croisé le regard ardent de Kate. Il ne s'était alors agi que d'un léger sursaut, un bip sur l'électrocardiogramme d'un cœur en catalepsie.

Mais le patient n'était pas mort. Pas encore.

Esquissant un sourire, il lança le stylo en l'air et le rattrapa d'un geste habile, avant de le glisser dans sa poche et de se diriger vers sa voiture.

Endormi par l'anesthésique, le chien était allongé sur le dos, le ventre rasé et badigeonné de teinture d'iode. C'était un berger allemand visiblement de bonne lignée, mais abandonné par ses maîtres.

Guy Santini détestait voir un tel animal finir sur sa table de recherches. Mais les animaux de laboratoire se faisaient de plus en plus rares, et il devait se contenter de ceux qu'on voulait bien lui procurer. Il se consola en se disant que le pauvre chien ne ressentirait aucune douleur. Il dormirait comme un chiot pendant toute la durée de l'intervention, avant de recevoir une dose létale de Penthotal. La mort viendrait paisiblement, ce qui était beaucoup plus que ne pouvaient espérer la plupart des chiens errants.

Il jeta un coup d'œil au plateau où étaient disposés les instruments : scalpel, pinces, cathéters... Au-dessus de la table, le moniteur de pression n'attendait plus qu'un dernier branchement. Tout était prêt. Il tendit la main vers le scalpel.

Le léger couinement de la porte du labo se refermant lui fit suspendre son geste, tandis que des pas légers s'approchaient de lui sur le linoléum du laboratoire. Levant les yeux de la table, il reconnut Ann Richter. Ils se regardèrent quelques secondes en silence.

— Je vois, observa-t-il, que vous non plus n'êtes pas allée aux funérailles d'Ellen.

— J'en avais l'intention. Mais j'ai eu peur.

— Peur ? s'étonna-t-il en fronçant les sourcils. Mais de quoi donc ?

— Je suis désolée, Guy. Mais je n'ai plus le choix.

Elle sortit une lettre de sa poche, et la lui tendit.

—Elle vient de l'avocat de Charles Decker. Ils veulent des renseignements sur Jenny Brook.

— Quoi ?

Guy se débarrassa promptement de ses gants, avant de lui arracher la lettre des mains. Après l'avoir parcourue, il leva vers Ann un visage alarmé.

—Vous n'allez rien leur dire, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas...

— Il s'agit d'une assignation à témoin.

— Mentez-leur, pour l'amour du ciel !

—Decker est en ville, Guy. Vous n'étiez pas au courant ? Il est sorti de l'hôpital d'Etat il y a un mois. Il a cherché à m'appeler, a laissé des messages à mon appartement... J'ai eu plusieurs fois l'impression qu'il me suivait.

— Il ne s'en prendra pas à vous.

— Pourquoi pas ?

Elle désigna du menton la lettre qu'il tenait entre les mains.

—Henry avait reçu la même. Ellen également, juste avant qu'elle ne...

Ann s'interrompit soudain, comme si le fait de mettre des mots sur ses pires angoisses risquait de les transformer en réalité. C'est alors que Guy remarqua son visage hagard, les cernes grisâtres qui s'étaient formés sous ses yeux. Ses cheveux blond cendré dont elle avait toujours été si fière étaient à présent ternes et emmêlés.

—Il faut que tout cela se termine, Guy, dit-elle doucement. Je ne peux pas passer le reste de ma vie à avoir peur.

Le médecin serra la feuille de papier dans son poing, puis se mit à marcher de long en large, l'air paniqué.

—Vous pourriez quitter les îles, suggéra-t-il. Disparaître pendant quelque temps. . .

— Combien de temps, Guy ? Un mois ? Un an ?

—Aussi longtemps que l'affaire ne se sera pas tassée. Ecoutez, je vais vous donner de l'argent...

Il sortit son portefeuille et lui tendit trois billets de cinq dollars.

— Tenez. Je vous en enverrai davantage...

— Ce n'est pas votre argent dont j'ai besoin.

— Allez-y. Prenez-le.

— Je viens de vous le dire, je...

— Prenez-le, bon sang !

Sa voix résonna dans la pièce, dure et désespérée.

—Je vous en prie, Ann, insista-t-il d'un ton pressant. Je vous le demande en tant qu'ami. S'il vous plaît.

Elle baissa les yeux sur les billets qu'il tenait à la main, puis, lentement, les lui prit.

—Je pars ce soir, annonça-t-elle. Je vais à San Francisco. J'y ai un frère, et...

—Appelez-moi dès que vous y serez. Je vous ferai parvenir tout l'argent dont vous aurez besoin.

Ann semblait ne pas l'entendre.

— Ann ? Vous ferez cela pour moi, n'est-ce pas ?

Elle releva la tête et regarda fixement le mur du fond. Guy voulut la rassurer, lui dire que tout ne pouvait que bien se passer, mais ils savaient tous deux que c'était faux. Il la regarda, impuissant, se diriger vers la porte.

— Merci, Ann.

Elle ne se retourna pas. La main sur la poignée, elle haussa brièvement les épaules, puis disparut dans le couloir.

Durant tout le trajet jusqu'à la gare routière, Ann garda à la main les billets que Guy lui avait donnés. Quinze dollars ! Comme si c'était suffisant ! Un millier, un million de dollars seraient encore trop peu.

Une fois installée dans le car pour Waikiki, elle contempla par la vitre le défilé monotone des blocs d'immeubles, puis, une fois descendue à l'arrêt de Kalakaua, se dirigea d'un pas rapide vers l'immeuble où elle résidait. Des bus passèrent tout près d'elle, dégageant une fumée suffocante. Ses mains devenaient poisseuses de transpiration. De chaque côté de la rue, les bâtiments semblaient se resserrer sur elle, tandis que des grappes de touristes obstruaient les trottoirs. A mesure qu'elle se frayait un chemin parmi eux, un sentiment grandissant de malaise l'envahit. Elle accéléra le pas.

Une fois chez elle, elle entreprit de préparer ses valises, tout en réfléchissant à ce qu'elle ferait ensuite. L'avion de San Francisco décollait à minuit. Son frère l'hébergerait quelque temps, sans lui poser de questions. C'était une qualité qu'elle appréciait chez lui. Aux yeux de ce dernier, tout le monde cachait un secret, tout le monde fuyait quelque chose.

« Les choses ne devraient pas se dérouler ainsi, lui souffla une petite voix intérieure. Tu pourrais te rendre à la police. »

Mais pour leur dire quoi ? La vérité sur Jenny Brook ? Au risque de briser une vie innocente ?

Ann fit les cent pas dans son appartement, hésitant sur la conduite à

tenir et déchirée par ce douloureux dilemme. Passant devant le miroir du séjour, elle s'arrêta soudain. Les cheveux hirsutes, les yeux maculés de mascara, elle peina à se reconnaître. Le visage que lui renvoyait son miroir était devenu celui d'une étrangère.

Un simple coup de fil suffirait, une confession. Une fois révélé, un secret n'est plus dangereux...

Elle se dirigea vers le téléphone, puis composa d'une main tremblante le numéro personnel de Kate Chesney. Son cœur se serra lorsque, après quatre sonneries, le répondeur s'enclencha.

— Ici Ann Richter, dit-elle après s'être éclairci la gorge. Il faut que je te parle. C'est au sujet d'Ellen. Je sais pourquoi elle est morte.

Elle raccrocha, puis attendit.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que Kate n'entendît ce message.

Après avoir quitté le quai, cet après-midi-là, elle conduisit longtemps sans but précis, différant au maximum l'inévitable retour dans son logement vide. Se souvenant alors qu'elle était en week-end, elle décida de passer la soirée dehors, et commença par se rendre dans un restaurant à la mode en bord de plage. Le steak qu'on lui servit lui parut sans goût, et la seule odeur de la mousse au chocolat qu'elle avait commandée en dessert suffit à lui soulever le cœur.

Elle tenta ensuite un cinéma, où elle se retrouva coincée entre un gamin de huit ans passablement agité et deux adolescents occupés à s'embrasser. N'y tenant plus, elle sortit en milieu de séance, ne se souvenant même plus du titre du film.

Quand elle rentra enfin chez elle, il était près de 22 heures. Elle était à moitié déshabillée, assise sur son lit et l'esprit encombré de pensées contradictoires, lorsqu'elle remarqua la petite lumière clignotante du répondeur. Elle appuya sur la touche « lecture », avant de se lever pour se diriger vers la penderie.

« Bonjour, docteur Chesney. Ici l'hôpital Est-Central. Ce message pour vous signaler que le taux de glucose de M. Berg est de... » « Allô ! C'est June, du bureau du Dr Avery. Je vous rappelle que la réunion de la commission Qualité et Assurance se tiendra mardi à... » « Mademoiselle Chesney ? Agence immobilière Winward. Nous avons à votre disposition une liste de... »

Elle était occupée à accrocher sa jupe sur un cintre lorsque défila le dernier message :

« Ici Ann Richter. Il faut que je te parle. C'est au sujet d'Ellen. Je sais pourquoi elle est morte. »

Kate se précipita vers le répondeur et appuya sur la touche « relecture », le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Les

premiers messages repassèrent avec une lenteur exaspérante.

« C'est au sujet d'Ellen. Je sais pourquoi elle est morte. »

Kate se saisit aussitôt de l'annuaire posé sur sa table de nuit. Après avoir noté l'adresse et le numéro de téléphone d'Ann Richter, elle composa ce dernier, mais la ligne était occupée.

Elle réitéra plusieurs fois sa tentative, sans plus de succès.

Plaquant rageusement le combiné sur son support, elle sut aussitôt quelle décision prendre.

Sans perdre une seconde, elle bondit vers le placard et se rhabilla.

La route d'accès à Waikiki était saturée de véhicules avançant pare-chocs contre pare-chocs.

Comme à l'accoutumée, ses rues étaient envahies par un curieux mélange de touristes, de militaires en permission et de riverains, marée humaine se mouvant de manière quasi surréaliste dans les lumières colorées des néons. Peuplée de bermudas et de chemises à fleurs, Waikiki était une station courue pour son extravagance et ses excès, mais, ce soir-là, derrière les vitres de sa voiture, Kate ne put s'empêcher de trouver la ville effrayante. Les visages des passants semblaient exsangues sous la lumière blanche des lampadaires, des militaires avinés et hilares titubaient à l'entrée des boîtes de nuit, et un soi-disant évangéliste haranguait la foule, une bible à la main, en criant : « La fin du monde est proche ! »...

Elle s'arrêta à un feu rouge. L'homme la remarqua et se tourna vers elle. Elle crut alors lire dans son regard enflammé un message lui étant spécialement destiné, et son sang se glaça dans ses veines. Le feu passa au vert. Elle engagea aussitôt sa voiture dans le carrefour, tandis que les imprécations de l'illuminé se perdaient derrière elle dans la nuit.

Elle en tremblait encore, dix minutes plus tard, en gravissant les marches de l'immeuble où logeait Ann Richter. Au moment où elle s'avance vers la porte du hall d'entrée, un jeune couple en sortit, lui octroyant ainsi l'accès à l'intérieur.

Le couloir du septième étage était désert. Une moquette d'un vert grisâtre en tapissait le sol. S'y avançant d'un pas prudent, elle eut l'étrange sensation de se déplacer dans un rêve, et que rien de ce qu'elle vivait en cet instant n'était réel, moins encore le papier floconneux qui recouvrait la porte 610.

Elle s'approcha. Celle-ci était entrouverte.

— Ann ?

Aucune réponse.

Elle poussa doucement la porte, et se figea aussitôt devant le spectacle qu'offrait l'intérieur de l'appartement : le fauteuil renversé,

les magazines éparpillés, et les larges traînées rouge sombre qui maculaient le mur. Son regard suivit les sinistres méandres jusque sur le tapis, avant de remonter lentement la piste qui menait à leur origine.

Le corps d'Ann Richter gisait face contre terre dans une mare de sang.

Du coin d'une table, le combiné du téléphone pendait au bout de son flexible, émettant des bips faibles et réguliers. La tonalité, froide et électronique, sonnait aux oreilles de Kate comme une alarme, lui enjoignant d'agir, d'entrer en action. Mais elle resta paralysée dans l'entrée, comme frappée d'engourdissement, avant de glisser accroupie sur le sol, une main crispée sur le montant de la porte. Toute son expérience médicale, toutes les années passées à voir du sang ne purent prévenir la violence de sa réaction viscérale. A travers les battements sourds de son cœur, elle perçut un autre bruit, rauque et irrégulier. Une respiration. Qui n'était pas la sienne.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce !

Un mouvement furtif lui fit tourner les yeux vers le miroir du séjour. C'est alors qu'elle aperçut le reflet du visage de l'homme. Il se dissimulait derrière un meuble, à quelque trois mètres d'elle seulement.

Leurs regards se croisèrent dans le miroir. Pendant une infime fraction de seconde, Kate eut l'impression de voir au fond des yeux sombres de l'inconnu un appel d'outre-tombe, un abysse dont toute évocation était impossible.

L'homme ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit, si ce n'est une sorte de chuintement animal, le sifflement d'une vipère s'apprêtant à donner le baiser de la mort.

Kate se rétablit promptement sur ses pieds, glacée d'effroi. La pièce sembla tourner comme au ralenti lorsqu'elle fit demi-tour pour s'enfuir, et le couloir s'étirer sur des kilomètres devant elle. Elle entendit alors l'écho de son hurlement se répercuter entre les murs, comme si elle assistait au spectacle de sa propre terreur.

Seule issue possible, l'escalier de secours se trouvait à l'autre extrémité du couloir, et elle ne pouvait perdre de temps à attendre l'ascenseur.

Emportée par sa course, elle se jeta sur la barre d'ouverture, envoyant la porte percuter le mur de la cage d'escalier, puis entama sa descente sur les marches de béton.

A peine avait-elle atteint le demi-palier inférieur, que le bruit de la porte frappant de nouveau le mur résonna à ses oreilles, suivi du même sifflement, aussi terrifiant que le chuchotement d'un démon.

Elle dévala sans attendre la deuxième volée de marches, et secoua la poignée intérieure de la porte palière. Celle-ci était verrouillée. Kate cria de toutes ses forces, martela le panneau métallique de ses poings. Quelqu'un devait bien l'entendre ! On allait répondre à son appel au secours !

Les pas s'approchaient inexorablement derrière elle. Elle ne pouvait plus attendre.

Elle se précipita alors vers le palier du cinquième étage dans un état second, mais, emportée par son élan, rata la dernière marche et se tordit le pied. Une douleur aiguë lui traversa la cheville. Les yeux brouillés de larmes, elle se releva d'un mouvement rageur pour constater que, là aussi, la porte était verrouillée.

L'homme était à présent juste derrière elle.

Mue par l'énergie du désespoir, elle se jeta à corps perdu dans l'escalier, atteignit l'étage inférieur, puis le suivant. Son sac glissa de son épaule, mais elle ne s'arrêta pas pour le ramasser. Le souffle court, oubliant les élancements qui mettaient sa cheville à l'agonie, elle poursuivit sa folle descente jusqu'à la dernière porte. Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, elle s'arc-bouta contre celle-ci et en actionna la poignée sans aucun ménagement. A sa grande surprise, elle s'ouvrit alors toute grande sur le garage privatif de l'immeuble.

Sans prendre le temps de réfléchir, Kate se jeta dans l'obscurité, puis plongea derrière un fourgon au moment précis où la porte de l'escalier s'ouvrait de nouveau.

Accroupie près de la roue avant du véhicule, elle tendit l'oreille à l'affût du bruit de pas, mais aucun son ne lui parvint, excepté celui du sang qui grondait tel un torrent dans ses veines. Plusieurs secondes s'écoulèrent, qui se transformèrent bientôt en minutes. Où était-il ? Avait-il abandonné la poursuite ? Son corps était tellement pressé contre le fourgon que la saillie de l'aile lui rentrait presque dans la hanche.

Un caillou ricocha sur le béton non loin de là, et résonna dans l'espace du garage comme un coup de feu.

Elle tenta d'en localiser l'origine, mais le même bruit se multiplia, provenant, semblait-il, de dizaines d'endroits différents autour d'elle.

« Allez-vous-en ! voulut-elle hurler. Mon Dieu, faites qu'il s'en aille ! »

Les impacts cessèrent, laissant place à un silence total. Kate sentait néanmoins la présence de l'homme. Il se rapprochait d'elle. Elle pouvait presque entendre sa voix lui murmurer : « Je viens te chercher, je suis là, j'arrive... »

Il fallait qu'elle sache où il était. Crispant les mains sur la roue, elle

se baissa et risqua un œil sous le plancher du véhicule. Ce qu'elle vit la fit-aussitôt sursauter de terreur.

Il se tenait de l'autre côté du fourgon et le contournait par l'arrière.

En un instant, elle bondit sur ses pieds et prit la fuite tel un animal aux abois. Les véhicules alignés semblèrent se fondre en un flou continu. Elle plongea vers la rampe de sortie, mais ses jambes, ankylosées par une trop longue position accroupie, refusaient de la suivre. L'homme était sur ses talons, elle l'entendait. La rampe se déroulait interminable devant elle, chaque courbe menaçant de la faire chuter sur le sol.

Son poursuivant gagnait du terrain. Kate ahanait à présent. L'air qui s'engouffrait dans ses poumons lui brûlait la gorge.

Dans un ultime effort, désespéré et quasi surhumain, elle aborda enfin le dernier virage. Les feux d'une voiture apparurent à l'entrée de la rampe, mais elle les vit trop tard.

Dans un éclair de conscience, elle aperçut brièvement derrière le pare-brise deux visages, un homme et une femme, la bouche grande ouverte. Un flash l'aveugla lorsqu'elle heurta le capot du véhicule, des étoiles explosèrent devant ses yeux, puis la lumière s'évanouit et elle ne vit plus rien. Pas même l'obscurité.

Chapitre 5

—C'est la saison des mangues, grogna le sergent Brophy, avant de plonger le nez dans son mouchoir détrempé. La pire période de l'année pour mes allergies...

Il se moucha de nouveau, puis renifla avec concentration, s'assurant que plus rien ne venait obstruer ses fosses nasales. Le policier ne semblait nullement perturbé par l'environnement sordide dans lequel il se trouvait. Comme si les corps sans vie, les murs ensanglantés et l'armée de techniciens du labo faisaient partie de son quotidien. Lorsque Brophy entraînait dans l'une de ses crises d'éternuements, plus rien d'autre n'importait que l'état de ses sinus.

Le lieutenant Francis « Pokie » Chang avait fini par s'habituer aux bruyantes démonstrations nasales de son second. Démonstrations qui, du reste, avaient leur utilité : il savait toujours dans quelle pièce se trouvait Brophy.

En l'occurrence, ce dernier venait de disparaître dans la chambre de la victime, le nez enfoui dans son éternel mouchoir. Pokie reporta son attention sur le carnet où il notait toutes ses données. Il y griffonna quelques notes dans son style personnel, mi-sténo, mi-hiéroglyphes, mis au point durant les vingt-six années passées dans la police, dont dix-sept aux homicides.

Sur les huit pages se rapportant aux différentes pièces de l'appartement, quatre concernaient le séjour. Malgré son minimalisme, son art avait l'avantage de la clarté. Ici, le corps. Là, le mobilier renversé. Et partout, le sang.

Le médecin légiste, une jeune femme aux allures d'adolescent, plus connue dans les services sous les initiales M.J., fit une rapide inspection des lieux avant de s'intéresser au corps de la victime. Tout en circulant d'une pièce à l'autre, elle enregistrait ses observations sur un petit Dictaphone.

—Projection artérielle sur trois murs, à une hauteur de 1,50,1,60 m... Large flaque de sang dans la partie est du séjour, à l'endroit où se trouve le corps... La victime est de sexe féminin, blonde, âgée de trente à quarante ans. Trouvée couchée sur le ventre, bras droit replié sous la tête, bras gauche étendu... Aucune lacération visible sur les mains ni sur les bras... Hmm...

Elle s'accroupit, puis tâta un bras nu en fronçant les sourcils.

—Refroidissement significatif du corps. Il est 12 h 15 à ma montre.

Après avoir coupé le Dictaphone, elle se tint un moment silencieuse

près du corps.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Chang.

— Pardon ? Oh, je réfléchissais...

— Quelles sont vos premières conclusions ?

—Voyons... Il n'y a qu'une seule entaille, très profonde, qui a sectionné la carotide gauche. Le coup a vraisemblablement été porté avec une lame très affûtée. Les choses ont dû se passer très vite : la victime n'a pas eu le temps de lever les bras pour se protéger. J'en saurai davantage à la morgue, lorsque le corps aura été nettoyé.

— La carotide sectionnée, répéta-t-il pensivement. Cela ne vous rappelle rien ?

—Si. J'y ai pensé, moi aussi. C'était il y a deux ou trois semaines, n'est-ce pas ? Comment s'appelait ce type ?

— Tanaka. Lui aussi a eu la carotide sectionnée.

— Et dans des conditions tout aussi épouvantables.

Pokie réfléchit quelques instants, puis se tourna vers le corps.

—Tanaka était médecin, reprit-il. Et celle-ci était sage-femme. Je me demande...

M.J. referma la sacoche contenant son matériel d'examen.

—Les docteurs et les sages-femmes ne manquent pas dans cette ville, fit-elle observer. Que deux d'entre eux aient fini de la même manière ne signifie pas pour autant qu'ils se connaissaient.

Un reniflement puissant annonça le retour de Brophy dans le séjour.

—J'ai trouvé ce billet d'avion sur sa coiffeuse, annonça-t-il. A destination de San Francisco. Départ à minuit. Elle l'a raté, dirait-on.

Une valise prête, un billet d'avion. Ann Richter était donc sur le point de quitter la ville. Mais pourquoi ?

Tout en ruminant cette question, Pokie inspecta une nouvelle fois l'appartement, pièce par pièce. Arrivé dans la salle de bains, il tomba sur un technicien occupé à examiner le lavabo à la loupe.

—J'ai relevé des traces de sang, déclara ce dernier. Il semble bien que notre assassin soit venu s'y laver les mains.

— Très bien. Des empreintes ?

—Quelques-unes, ici et là, anciennes pour la plupart. Probablement celles de la victime. J'ai également trouvé un jeu d'empreintes toutes fraîches sur la porte d'entrée. Elles pourraient appartenir à votre témoin.

Pokie hocha la tête et regagna le séjour. La présence de cette femme sur les lieux du crime était un atout précieux. Malgré le choc psychologique, elle avait eu la présence d'esprit d'appeler une

ambulance. L'obligeant par ailleurs à faire une croix sur une bonne nuit de sommeil.

—Avez-vous retrouvé le sac du Dr Chesney ? demanda-t-il en se tournant vers Brophy.

—Non, lieutenant. Il n'est pas dans l'escalier. M'est avis que quelqu'un l'a emporté.

Pokie ne répondit pas, mais fit mentalement l'inventaire des objets que pouvait contenir le sac d'une femme : porte-monnaie, portefeuille, permis de conduire, jeux de clés...

Il referma brusquement son carnet.

— Sergent!

— Oui, lieutenant ?

—Je veux une garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant la chambre du Dr Chesney. Applicable immédiatement. Je veux également un homme dans le hall d'accueil de l'hôpital. Et vous me relèverez tous les appels à son sujet venant de l'extérieur.

Brophy écarquilla les yeux.

— Tout ça ? Pendant combien de temps ?

—Aussi longtemps qu'elle sera hospitalisée. En cet instant, elle est aussi exposée qu'une cible dans un stand de tir.

—Vous pensez vraiment que ce tordu pourrait s'en prendre à elle jusque dans l'hôpital ?

—Je n'en sais rien, soupira Chang. Nous ignorons ce qu'il y a derrière cette affaire. Mais nous avons sur les bras deux meurtres identiques...

La mine lugubre, il glissa son carnet dans sa poche.

— Et c'est notre seul témoin, ajouta-t-il.

* * *

Comme à son habitude, Phil Glickman s'ingéniait à se rendre insupportable.

Le samedi était le seul jour de la semaine où David pouvait travailler au cabinet dans le calme, le seul où il pouvait se mettre à jour dans les dossiers qui menaçaient perpétuellement de submerger son bureau. Ce matin-là, cependant, au lieu d'y trouver la sérénité tant attendue, il avait vu arriver Glickman, l'un de ses jeunes collaborateurs. Ce dernier était certes un garçon intelligent, vif et dynamique, mais il était affligé d'une incapacité totale à rester silencieux plus de dix secondes. David le suspectait même de parler en dormant.

—Alors je lui ai dit : « Docteur, êtes-vous en train de m'affirmer que

l'artère auriculaire postérieure sort avant l'artère superficielle temporale ? » Le gars commence alors à s'énervé, et me répond : « Voyons, mais je n'ai rien dit de tel ! C'est exactement le contraire qui se passe. » Et voilà, j'étais parvenu à le coincer.

Glickman frappa du poing sur sa paume, la mine triomphante.

—Sacré bon sang ! Il était cuit, et il le savait. Nous venons juste de recevoir la proposition d'arrangement. Pas mal, hein ?

Devant le hochement de tête laconique de David, le jeune avocat sembla quelque peu décontenancé. Il se reprit aussitôt, un large sourire sur le visage.

—Où en êtes-vous avec le cas O'Brien ? Sont-ils enfin prêts à rendre les armes ?

David secoua la tête.

— Pas si je connais Kate Chesney.

— Serait-elle à ce point stupide ?

— Non, têtue et intransigeante.

— Ah ! Les médecins...

—J'espère que nous pourrons éviter un procès, dit David tout en se recoiffant d'une main lasse.

—Je vous approuve. Autant tirer un lapin dans un clapier. Facile.

— Trop facile.

Glickman éclata de rire, avant de s'éloigner vers la porte.

—Cela n'a jamais semblé vous gêner jusqu'à présent, lança-t-il par-dessus son épaule.

Pourquoi en allait-il autrement aujourd'hui ? se demanda David après son départ. Le cas O'Brien était comme une pomme mûre prête à lui tomber entre les mains. Tout ce qu'il avait à faire, c'était présenter quelques documents, se montrer vaguement menaçant et tendre la main pour recevoir le chèque. Tout autre que lui eût déjà sablé le champagne. Au lieu de cela, il se morfondait dans son bureau par une magnifique matinée de week-end, mal à l'aise.

Il se renversa dans son siège en bâillant, puis se frotta les yeux. La nuit avait été exécrable. Il s'était tourné et retourné dans son lit, ne dormant que par intermittence, et hanté par des rêves qu'il n'avait pas faits depuis des années.

Il avait vu cette femme, calme et immobile dans la pénombre de sa chambre, sa silhouette se détachant en contre-jour dans une sorte de halo diaphane. Après avoir d'abord pensé qu'il s'agissait de son ex-épouse, Linda, quelque chose en elle l'avait intrigué. Elle se tenait debout, comme aux abois, telle une biche surprise dans la forêt. Il

avait tendu la main avec avidité pour la déshabiller, mais une incroyable maladresse lui avait fait arracher l'un de ses boutons, et elle avait ri. D'un délicieux rire de gorge, qui, étrangement, lui avait rappelé le goût du brandy.

C'est alors qu'il s'était rendu compte qu'il ne s'agissait pas de Linda. Levant les yeux, il avait croisé le regard vert de Kate Chesney. Sans prononcer la moindre parole, elle lui avait caressé le visage.

Il s'était réveillé en sursaut, le corps moite de désir. Malgré ses tentatives obstinées pour se rendormir, le même rêve était revenu le harceler, encore et encore.

Même à présent, il lui suffisait de fermer les yeux pour que le visage de Kate s'imposât de nouveau à son esprit.

S'arrachant à ses pensées, David se leva de son fauteuil et marcha jusqu'à la fenêtre.

Seigneur ! Il ne comptait plus les femmes séduisantes qui mettaient les pieds dans son bureau. Et nombreuses étaient celles qui lui avaient adressé l'un de ces signaux que tout mâle normalement constitué reconnaît aussitôt — mouvement provocant de la tête, déhanchement suggestif... Pourtant, s'il avait pu parfois s'en amuser, jamais il n'avait été tenté de se prendre au jeu. Coucher avec ses clientes n'entrait pas dans la liste de ses services.

Kate Chesney, elle, ne lui avait adressé aucun de ces signaux. De fait, elle détestait les avocats autant que lui-même les médecins. Alors pourquoi, parmi toutes ces femmes croisées dans son cabinet, était-elle la seule à accaparer ainsi ses pensées ?

Glissant la main dans la poche de sa veste, il en sortit le stylo en argent trouvé sur le parking. L'idée le frappa soudain qu'il ne s'agissait pas du type d'objet qu'une femme achetait pour elle-même. Le cadeau d'un petit ami ?

Il devait restituer ce stylo à sa propriétaire.

Cette décision le réveilla aussitôt de sa torpeur. Le Mid

Pacific Hospital n'était éloigné que de quelques blocs, et se trouvait sur la route de son domicile. La plupart des médecins étaient de garde le samedi matin, il avait donc de bonnes chances d'y trouver Kate. A la perspective de la revoir, il sentit son cœur s'emballer, tel un lycéen avant son premier rendez-vous. C'était très mauvais signe...

Mais le stylo lui brûlait les doigts. Il le remit dans sa poche, puis rassembla ses documents, qu'il fourra dans son attaché-case.

Quinze minutes plus tard, il pénétrait dans le hall d'accueil de l'hôpital et se dirigeait vers les cabines téléphoniques.

Une standardiste décrocha à la première sonnerie.

—Je voudrais parler au Dr Kate Chesney. Est-elle dans l'hôpital ?

— Le Dr Chesney ? Un instant, je vous prie...

Une longue pause suivit.

—Allô ! reprit la voix féminine. Oui, elle est là. C'est de la part de qui ?

—Je... je suis un ami, répondit-il après une courte hésitation.

— Ne quittez pas.

David tambourina d'une main nerveuse sur le support du téléphone, tandis qu'une musique insipide s'éternisait sur la ligne. C'est alors qu'il réalisa qu'il brûlait d'impatience de la revoir.

« Je dois être devenu fou, songea-t-il en raccrochant brutalement. Ou désespérément en manque. Ou les deux à la fois. »

Agacé par son propre comportement, il fit demi-tour pour s'en aller, mais la silhouette massive de deux policiers surgit aussitôt devant lui, lui barrant le chemin.

—Auriez-vous l'obligeance de nous suivre, monsieur ?

— A vrai dire, je ne pense pas que...

—Je crois que vous n'avez pas bien compris, insista le premier policier d'un ton menaçant.

David ne put s'empêcher d'éclater d'un rire incrédule.

—Que vous arrive-t-il, les gars ? Je me suis garé en double file ? J'ai insulté vos parents ?

Il se vit alors fermement agrippé par les deux bras, et emmené de force à travers le hall jusqu'à l'aile administrative.

—Hé là ! protesta-t-il. Suis-je en état d'arrestation ? Je croyais que vous étiez censés me réciter mes droits.

Les deux policiers demeurèrent imperturbables.

—Très bien. Il est peut-être temps, dans ce cas, que je vous en informe.

Toujours aucune réponse. David décida alors de jouer son dernier atout.

— Je suis avocat, déclara-t-il d'un ton solennel.

— Ravis de le savoir.

Sans plus de commentaires, ils le guidèrent vers l'une des salles de conférences.

—Vous n'avez pas le droit de m'arrêter sans charges.

— Nous ne faisons que suivre les ordres, monsieur.

Arrivés à destination, ils lui ouvrirent la porte.

— Les ordres de qui ? rétorqua-t-il sèchement.

— « Mes » ordres !

La réponse avait fusé de l'intérieur de la pièce, portée par une voix que David reconnut aussitôt.

Il se retourna vivement, pour se retrouver face à un visage qu'il n'avait pas vu depuis ses années passées au bureau du procureur. La physionomie du lieutenant « Pokie » Chang reflétait un métissage typique de cette région du Pacifique. Un zeste de Chinois pour la forme des yeux, un peu de Portugais dans la mâchoire, et une peau cuivrée de Polynésien. Exception faite de l'augmentation impressionnante de son tour de taille, il avait peu changé depuis l'époque où ils travaillaient ensemble, huit ans plus tôt. Il portait toujours le même costume léger bon marché, même s'il semblait évident que les boutons n'en avaient pas été fermés depuis des lustres.

— Si ce n'est pas David Ransom ! s'écria Pokie. Je jette mes filets, et voilà le poisson que je ramène !

— Ouais, grogna David. Impropre à la consommation, malheureusement.

Le lieutenant fit un signe de tête aux deux policiers.

— Pas de problème avec celui-ci. Vous pouvez nous laisser.

Les deux hommes se retirèrent. A l'instant où la porte se refermait derrière eux, David explosa.

— Peux-tu m'expliquer ce que cela signifie ?

Chang s'avança calmement vers lui, et le toisa de la tête aux pieds d'un œil appréciateur.

— Travailler dans le privé paye bien, à ce que je vois. Costume sur mesure, chaussures italiennes. Chères, je suppose... Les choses semblent plutôt bien marcher pour toi, David, je me trompe ?

— Je n'ai pas à me plaindre.

Le policier s'assit sur un coin de table et croisa les bras.

— Quel effet cela fait-il de travailler dans un beau bureau tout neuf ? Je suis sûr que les cafards te manquent.

— Tous les jours.

— Savais-tu que j'avais été promu lieutenant un mois après ton départ ?

— Mes félicitations.

— Mais je porte toujours ce même vieux costume, et je roule toujours dans ma vieille guimbarde. Quant à mes chaussures...

David sentait que sa patience approchait de son point de rupture

— Vas-tu enfin te décider à me dire ce qui se passe ? coupa-t-il. Ou dois-je le deviner tout seul ?

Chang sortit une cigarette d'un paquet fripé, et l'alluma sans hâte.

— Tu es un ami de Katharine Chesney ?

— Je la connais, répondit David, déconcerté par le brusque changement de sujet.

— Tu la connais comment ?

— Nous nous sommes croisés deux ou trois fois. En fait, j'étais venu lui rendre son stylo.

— Tu ignorais donc qu'elle avait été admise aux urgences, hier soir ?

— Quoi ?

— Oh, rien de grave. Une légère commotion, quelques ecchymoses. Elle doit sortir aujourd'hui.

Muet de stupeur, David regarda Pokie tirer une longue bouffée de sa cigarette.

— C'est drôle, poursuivit ce dernier, comme certaines affaires traînent parfois en longueur. Aucune piste, aucun indice, impossible de clore le dossier. Et puis tout à coup, jackpot ! La chance se met à nous sourire.

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit David d'une voix tendue.

— Elle s'est simplement trouvée au mauvais endroit au mauvais moment.

— Que veux-tu dire ? Explique-toi, pour l'amour du ciel !

Un léger voile de fumée flottait devant le visage impassible du policier.

— Elle a été témoin d'un meurtre.

* * *

Depuis son lit, Kate pouvait entendre les bruits habituels de l'activité de l'hôpital : les chariots que l'on pousse, le crachotement des Interphone... Toute la nuit, elle avait tendu l'oreille pour mieux les percevoir, afin de se rappeler qu'elle n'était pas seule. Maintenant que les rayons obliques du soleil baignaient la chambre d'une chaude lumière matinale, elle succombait enfin à une intense fatigue. Elle n'entendit pas les coups frappés à sa porte, ni la voix qui l'appelait depuis le couloir. Ce fut le léger déplacement d'air que provoqua la porte en s'ouvrant qui lui fit prendre conscience d'une présence dans la pièce. Ouvrant péniblement les yeux, elle aperçut le visage de David penché sur elle.

Un sentiment de vague révolte la saisit. H n'avait aucun droit de pénétrer ainsi dans son intimité, quand elle était si faible, si exposée. Mais elle se sentait incapable d'émettre la moindre parole de protestation.

Il en était de même pour David qui semblait, lui aussi, frappé de mutisme.

—Ce n'est pas juste, monsieur Ransom, dit-elle enfin d'une voix faible. Frapper une femme à terre...

Elle détourna la tête, et son regard se perdit dans la contemplation de la blancheur des draps.

—Je vois que vous avez oublié votre magnétophone, poursuivit-elle. Comment allez-vous faire pour prendre ma déposition ? A moins que vous n'en cachiez un dans votre...

— Taisez-vous, Kate. Je vous en prie.

Elle s'apaisa aussitôt. Il l'avait appelée par son prénom. Une barrière invisible venait de tomber, sans qu'elle sache encore pourquoi. Elle savait simplement qu'il était là, qu'elle pouvait humer le parfum de son après-rasage et presque ressentir la chaleur du regard qu'il posait sur elle.

—Je ne suis pas venu frapper une femme à terre, murmura-t-il. Ma présence ici est sans doute incongrue, mais je viens d'apprendre ce qui vous est arrivé, et j'ai pensé que...

Kate releva les yeux. Il la regardait, silencieux. Pour la première fois, elle voyait en lui un être humain animé de sentiments. Mais elle ne pouvait se permettre d'oublier qu'il restait son ennemi — et que sa visite, quelle qu'en fût la raison, ne changeait strictement rien. En ce moment précis, néanmoins, elle ne se sentait pas menacée, plutôt protégée. Il émanait de lui une telle assurance, une telle force, mais aussi une telle compétence, qu'elle se prit à rêver qu'il fut non plus son accusateur, mais son défenseur. Perdre une bataille avec David Ransom de son côté était presque impensable.

— Et vous avez pensé ? répéta-t-elle

Soudain embarrassé, il fit un pas vers la porte.

— Pardonnez-moi. J'aurais dû vous laisser dormir.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

—Oh ! Je... j'avais presque oublié... Je voulais vous rendre ceci. Vous l'aviez laissé tomber sur le parking, près du quai.

Il déposa alors le stylo dans sa main. Kate baissa les yeux, fascinée. Non par le stylo, mais par les mains de David. Grandes, solides, des mains qu'elle imagina se glissant dans ses cheveux, descendant sur sa nuque...

— Merci, murmura-t-elle.

— Vous y teniez beaucoup, je suppose.

— Oui. C'était un cadeau. D'un homme que...

Elle toussota, puis détourna vivement le regard.

— Merci, répéta-t-elle.

Quelque peu troublé, David se dit alors qu'elle venait de lui offrir une bonne raison pour prendre congé. Il avait fait sa B.A. de la journée, et pouvait sans remords abandonner les sujets de conversation plus délicats.

Mais une force irraisonnée l'en empêchait. Alors, il tira une chaise vers le lit et s'y installa.

Les cheveux de Kate étaient étalés sur l'oreiller, moites et emmêlés, et l'hématome sur sa joue avait pris une vilaine coloration bleuâtre. David sentit la rage s'emparer de lui en songeant à l'homme qui l'avait ainsi agressée.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules

— Fatiguée, contusionnée...

Après une courte pause, elle ajouta en riant :

—Mais tellement heureuse d'être en vie ! Même si vous ne me voyez pas dans une forme éblouissante.

— Vous avez bonne mine, Kate, je vous assure.

La remarque était sans doute stupide, mais il était sincère. Elle était belle. Et elle était vivante.

—L'hématome disparaîtra rapidement, poursuivit-il. Vous êtes saine et sauve, c'est l'essentiel.

—Vous croyez ? Alors, expliquez-moi pourquoi un garde est resté toute la nuit derrière cette porte. Je le sais. A plusieurs reprises, je l'ai entendu plaisanter avec les infirmières.

—Une simple mesure de précaution, je suppose. Afin que vous ne soyez pas dérangée.

—Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi vous a-t-il laissé entrer ?

—Le lieutenant Chang me connaît. Nous étions collègues à l'époque où je travaillais au bureau du procureur.

— Vous ?

—Eh oui, répondit-il en souriant. J'ai accompli mon devoir de citoyen. J'ai dû mettre le nez dans la fange, et ce pour un salaire de misère.

—Vous avez donc parlé à Chang ? Vous a-t-il dit ce qui s'était passé ?

—A ses yeux, vous êtes un témoin essentiel. Votre témoignage est vital dans cette affaire.

—Vous a-t-il expliqué pourquoi Ann Richter avait essayé de me

joindre par téléphone juste avant d'être assassinée ? Elle a laissé un message sur mon répondeur.

— Que voulait-elle ?

— Me parler d'Ellen O'Brien.

David réfléchit quelques instants à ces paroles...

— Je n'étais pas au courant.

—Elle savait quelque chose, monsieur Ransom. Quelque chose en relation avec la mort d'Ellen. Malheureusement, elle n'a pas eu le temps d'en dire plus.

— Quel était son message ?

—« Je sais pourquoi elle est morte. » Je cite ses propres mots.

David scruta son regard. Bien malgré lui, il se sentait de plus en plus envoûté par ses yeux verts.

—Cela ne signifie peut-être rien, objecta-t-il. Peut-être avait-elle simplement compris ce qui s'était produit dans la salle d'opération.

—Elle n'a pas dit « comment », mais « pourquoi ». Ce qui implique l'idée d'une intention derrière la mort d'Ellen.

—« Meurtre sur le billard ». Un vrai titre de roman ! Voyons, Kate...

—J'aurais dû m'attendre à votre scepticisme ! Découvrir qu'elle a été assassinée mettrait à mal votre prestation devant la cour, n'est-ce pas ?

— Qu'en pense la police ?

—Comment le saurais-je ? répliqua-t-elle sèchement.

Elle se mordit la lèvre inférieure, puis poursuivit d'une voix radoucie :

—Il est difficile de tirer des informations de votre ami Chang. Tout ce qu'il sait faire, c'est couvrir son petit carnet de gribouillis. Peut-être croit-il que cet appel ne présente aucun intérêt pour l'enquête. A moins qu'il ne refuse simplement de se compliquer la vie. Mais je ne peux m'empêcher de penser à ce garde qu'il a posté devant ma porte. Quelle en est la raison ? M'aurait-il caché quelque chose ?

Des coups frappés à la porte leur firent tourner la tête. Une infirmière se présenta avec les fiches de sortie. David observa Kate tandis qu'elle apposait sa signature sur les documents. Le stylo tremblait légèrement dans sa main. Quelle différence avec la femme volontaire et déterminée qui avait surgi deux jours auparavant dans son bureau ! A présent, c'était sa fragilité qui le préoccupait.

Après le départ de l'infirmière, Kate se laissa retomber sur l'oreiller.

— Avez-vous un endroit où aller ? demanda-t-il.

—Des amis... Ils possèdent un cottage en bord de mer, où ils ne

mettent quasiment jamais les pieds.

Elle se redressa en soupirant, puis regarda distraitement par la fenêtre.

—Je crois que cela me fera le plus grand bien, ajouta-t-elle.

—Mais vous y serez seule, n'est-ce pas ? Avez-vous pensé à votre sécurité ?

Elle ne répondit pas, le regard perdu au loin. Malgré lui, David sentit l'angoisse le gagner à l'idée de la laisser partir seule et sans protection dans ce cottage. Il s'obligea à se raisonner. Le sort de Kate Chesney ne le concernait pas. C'était l'affaire de la police. Elle était sous leur responsabilité.

Il se leva pour partir. Kate ne bougea pas, les bras serrés sur sa poitrine comme pour se protéger. Sa voix lui parvint, douce et lasse, tandis qu'il s'avançait vers la porte.

—Je crois que jamais plus je ne me sentirai en sécurité.

Chapitre 6

—Ce n'est pas un palace, expliqua Susan Santini tout en conduisant sur la voie rapide qui longeait la côte nord. Le cottage n'a rien d'exceptionnel. Juste deux chambres, et la cuisine est une véritable antiquité. Mais il est confortable. Et le bruit des vagues est si agréable...

Elle bifurqua bientôt dans une petite route mal entretenue qui sinuait entre d'épais buissons d'halekoa. Cahotant dans les profondes ornières, la voiture soulevait derrière elle des nuages de poussière rouge.

—Nous en avons très peu profité, ces derniers temps, poursuivit-elle. Notre travail ne nous laisse pas un instant de loisir. Guy a plusieurs fois suggéré de le vendre, mais je m'y suis toujours opposée. Comment trouver ailleurs un tel coin de paradis ?

Les roues crissèrent lorsque la voiture s'engagea sur l'allée en gravier. Tapi sous un haut bouquet de conifères, le petit cottage de style colonial faisait penser à une maison de poupée laissée à l'abandon. Des années de soleil et de vent en avaient blanchi les planches, et le toit semblait ployer sous une couche épaisse et poussiéreuse d'aiguilles sèches.

Kate descendit de la voiture, puis s'arrêta quelques instants sous les arbres pour écouter le bruit du ressac.

Sous le soleil de midi, l'océan brillait d'un splendide bleu outremer.

—Les voilà, dit Susan en pointant le doigt vers la plage.

Kate aperçut alors Willy qui dansait joyeusement sur le sable, le maillot de bain flottant sur ses hanches trop maigres. Il gesticulait comme un elfe, agitant avec grâce ses membres délicats, et ponctuait ses entrechats d'éclats de rire limpides et sonores. A quelques mètres de lui, assise sur une serviette, une jeune fille au visage de moineau tournait les pages d'un magazine.

—Notre baby-sitter, expliqua Susan. Nous l'avons choisie parmi une vingtaine de candidates, mais je ne suis pas encore sûre de la garder. Ce qui m'ennuie, c'est que Willy a commencé à se prendre d'affection pour elle.

Celui-ci les aperçut soudain, et leur adressa des grands signes de la main.

— Maman ! Maman ! cria-t-il.

— Je suis là, mon chéri !

Susan se tourna alors vers Kate et posa une main sur son bras.

—Nous avons aéré le cottage à ton intention, dit-elle. Et je crois qu'un pot de café bien chaud nous y attend.

Kate gravit derrière elle les marches de bois du perron de la cuisine. Une odeur de renfermé y flottait encore, tandis que les rayons du soleil se déversaient par la fenêtre sur la surface jaunie du linoléum. Sur le petit comptoir carrelé de faïence bleue, un bouquet de violettes se fanait dans un pot. Les murs, quant à eux, étaient couverts d'une multitude de dessins fixés par un simple ruban adhésif : dinosaures bleus et verts, bonshommes rouges armés de bâtons, animaux d'espèces inconnues, chacun signé de la main de l'artiste, William Santini.

— La ligne de téléphone est restée branchée, précisa

Susan en lui désignant l'appareil mural. J'ai rempli le réfrigérateur de denrées de première nécessité. Pour le reste, Guy propose de te ramener ta voiture demain.

Après lui avoir indiqué l'emplacement des placards, de la vaisselle et des casseroles, elle lui fit signe de la suivre jusqu'à la chambre. Arrivée dans la petite pièce, elle se dirigea directement vers la fenêtre, dont elle ouvrit grands les rideaux. Ses cheveux roux s'auréolèrent aussitôt d'une vive lumière.

—Approche, Kate, dit-elle en contemplant amoureusement le paysage. Voici la vue que je t'avais promise. Les psychiatres n'auraient plus aucun client si les gens avaient tous les jours ce panorama sous les yeux. Lézarder au soleil, entendre le bruit des vagues se brisant sur la plage, les cris des oiseaux...

Elle se retourna et lui adressa un large sourire.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Ma foi...

Kate regarda autour d'elle le plancher ciré, les fins rideaux de dentelle, la lumière blonde qui inondait la chambre.

—Je pense qu'il me sera difficile de quitter cet endroit, répondit-elle avec émotion.

Des bruits de voix se firent entendre depuis l'extérieur, puis une porte claqua violemment.

— Fini la tranquillité, soupira Susan.

De retour dans la cuisine, les deux femmes trouvèrent Willy occupé à étaler en chantonnant des petites branches sur la table. Adèle lui préparait un grand verre de jus de pomme, les épaules brillant de crème solaire. Le magazine était posé sur le comptoir, couvert de sable.

—Regarde, maman ! s'exclama le gamin en pointant fièrement le

doigt vers ses richesses.

—Dieu du ciel, en voilà une collection ! Mais que comptes-tu faire avec tous ces bouts de bois ?

—Ce ne sont pas des bouts de bois ! Ce sont des épées pour tuer les monstres.

—Voyons, mon chéri, je t'ai déjà dit que les monstres n'existaient plus.

— Si, ils existent.

—Papa les a tous mis en prison, tu ne te souviens pas ?

— Non, pas tous.

D'un geste délicat, il posa une nouvelle branche sur la table.

—Ils se cachent dans les fourrés, reprit-il. J'en ai même entendu un la nuit dernière.

—Bien sûr, répondit-elle, avant de lancer un clin d'œil à Kate. C'est sans doute avec lui que tu jouais à 2 heures du matin !

Adèle posa le verre plein à côté du petit garçon.

— Et voilà, dit-elle. Ton jus de...

Elle s'interrompit soudain, les sourcils froncés.

— Qu'as-tu dans la poche, Willy ?

— Rien.

— Ne me mens pas. J'ai vu quelque chose bouger.

Willy fit mine de l'ignorer, et avala une grande gorgée de jus de pomme.

— William Santini, donne-moi ça !

L'enfant se tourna vers sa mère, le regard implorant. Celle-ci secoua la tête. Il plongea alors la main dans sa poche en soupirant, puis en sortit l'objet du délit qu'il laissa tomber dans la main de sa baby-sitter.

Celle-ci poussa aussitôt un cri d'effroi, tandis que le lézard capturé par Willy retrouvait prestement le chemin de la liberté, abandonnant au passage un morceau de queue frétilante sur la paume de la jeune fille.

— Il s'en va, il s'en va..., geignit Willy.

En effet, sans demander son reste, le reptile disparut en un clin d'œil par un interstice de la porte.

Les yeux gonflés de larmes, Willy se précipita dans les bras de sa mère. Celle-ci le pressa aussitôt contre son sein pour le consoler.

—Maman, pleura-t-il, une main accrochée dans ses cheveux.

Susan lui répondit par un tendre sourire, avant de lui appuyer la tête contre sa joue.

— Mon petit, mon tout petit...

—Tu ne m'as pas tout dit, déclara David. Maintenant, je veux connaître les informations que tu ne m'as pas communiquées.

Pokie Chang mordit une énorme bouchée de son hamburger, avant de la mâcher avec la voracité d'un homme trop longtemps privé de déjeuner.

—Qu'est-ce qui te fait croire que je t'ai caché quelque chose ? grogna-t-il.

—Les forces que tu as déployées dans cet hôpital : un garde devant la porte de sa chambre, des hommes en faction dans le hall d'accueil. Je veux bien être pendu si ce n'est pas là une chasse au gros gibier.

— Exact. Il s'agit d'un meurtre.

Le policier ôta une rondelle de concombre de son sandwich, qu'il déposa d'un air dégoûté sur une serviette en papier.

—Pourquoi toutes ces questions ? Je croyais que tu avais quitté le bureau du procureur.

— Je n'ai pas perdu ma curiosité pour autant.

— De la curiosité, seulement ?

— Il se trouve que Kate Chesney est une amie...

—Foutaises 'répliqua Pokie, l'œil accusateur. Pour qui me prends-tu ? Mon métier consiste à poser des questions, David. Et je suis parfaitement informé de la nature de vos relations à tous les deux. Kate Chesney est l'accusée, dans l'une de tes affaires. Depuis quand frayes-tu avec la partie adverse ?

—Depuis que j'ai commencé à croire à sa version de la mort d'Ellen O'Brien. Il y a deux jours, elle s'est présentée à mon cabinet avec une histoire si délirante que je lui ai quasiment ri au nez. Aucun fait, juste le récit décousu d'une paranoïaque. C'est du moins ce que j'ai d'abord pensé. Ensuite cette infirmière, Ann Richter, a été égorgée, et j'ai commencé à me poser des questions. Ellen O'Brien a-t-elle été victime d'une erreur médicale... ou a-t-elle été assassinée ?

— Assassinée, rien que ça !

Chang haussa les épaules et croqua une nouvelle bouchée de son hamburger.

—Quand bien même ! marmonna-t-il. Cela resterait de toute façon l'affaire de la police.

—Ecoute-moi bien, Pokie. Lorsque j'ai engagé cette procédure judiciaire, c'était sur la base d'une erreur médicale. Dois-je te faire un dessin ? Je risque de me retrouver dans une position extrêmement embarrassante si la thèse du meurtre devait être avérée. Sans parler du temps perdu. Alors, avant de me ridiculiser devant un jury, je veux

connaître les faits. Fais un effort, Pokie. En souvenir du bon vieux temps.

—Épargne-moi tes couplets sentimentalistes, veux-tu ? Tu as quitté le bureau de ton propre chef. Pour l'appât du gain, j'imagine. Quant à moi, je n'ai pas bougé d'ici. Je fais presque partie du mobilier, à présent.

—Que les choses soient claires, répliqua David. Je ne suis pas parti pour une question d'argent.

— Pourquoi, dans ce cas ?

— Pour raisons personnelles.

—Bien sûr. Avec toi, tout est toujours personnel. Bon sang, tu as toujours été aussi ouvert qu'une huître !

— Nous parlions d'autre chose, me semble-t-il.

Pokie se cala contre son dossier et observa David avec attention. Des bruits de voix, des cliquetis de machines à écrire et des sonneries de téléphones leur parvenaient depuis la pièce voisine. Le policier se leva pour fermer la porte, puis regagna son siège.

— D'accord, soupira-t-il. Que veux-tu savoir ?

— Je veux des détails.

— Lesquels ?

—Qu'y a-t-il de si important dans l'assassinat d'Ann Richter ?

Le policier sortit alors une chemise cartonnée des piles de dossiers qui encombraient son bureau, et la tendit à David.

—Voici le rapport préliminaire d'autopsie établi par M.J. Tu peux y jeter un coup d'œil.

« Carotide gauche sectionnée... Lame aussi affûtée qu'un scalpel... Plaie sur la tempe gauche probablement consécutive à une chute sur le bord d'une table... Grandes taches de sang sur les murs provenant de projections artérielles... »

Malgré ses années de service chez le procureur, et les innombrables rapports d'autopsie qui lui étaient passés entre les mains, David ne put réprimer un frisson au vu des détails cliniques relatifs à la mort de la jeune femme.

—Je vois que notre amie M.J. n'a pas perdu la main pour vous retourner l'estomac, fit-il remarquer après avoir lu la première page.

Ce qu'il vit sur la suivante lui fit plisser le front.

—Mais cela n'a aucun sens ! M.J. est-elle sûre de l'heure de la mort ?

—Tu la connais aussi bien que moi. Elle n'affirme jamais rien au hasard. La rigidité et la température du corps ne laissaient aucun doute, d'après elle.

—Pourquoi le tueur serait-il resté trois heures sur les lieux après lui avoir tranché la gorge ? Pour mieux jouir du spectacle ?

—Pour faire le ménage derrière lui, fouiller l'appartement, que sais-je ?

— Manquait-il quelque chose ?

—Non, soupira Chang. Et c'est bien là ce qui me chiffonne. Il n'a pris ni à l'argent ni aux bijoux.

— Des traces d'agression sexuelle ?

—Pas que je sache. Les vêtements n'ont pas été touchés. Notre assassin a par ailleurs fait preuve d'une précision et d'un savoir-faire remarquables. S'il était venu pour chercher le grand frisson, il aurait fait durer le plaisir et se serait délecté des hurlements de sa victime.

—Nous sommes donc en présence d'un crime brutal, mais sans mobile apparent. Rien d'autre ?

— Relis donc la description de la plaie.

—« Carotide gauche sectionnée... Lame aussi affûtée qu'un scalpel... » Et alors ?

—Alors ce sont exactement les mêmes termes que ceux que M.J. a utilisés dans un précédent rapport d'autopsie, vieux de deux semaines. Sauf que cette fois-là, la victime était un homme. Un obstétricien du nom d'Henry Tanaka.

— Ann Richter était infirmière.

—Exact. Et c'est ici que les choses deviennent intéressantes : avant d'être intégrée à l'équipe chirurgicale du Mid Pac, il lui arrivait d'arrondir ses fins de mois en proposant ses services de sage-femme. Il n'est pas exclu qu'elle ait connu Tanaka.

David repensa alors à une autre sage-femme, morte quelques jours plus tôt dans des circonstances non encore élucidées.

— Que sais-tu sur cet obstétricien ? demanda-t-il.

Chang sortit une cigarette de son paquet, l'alluma, puis souffla une longue bouffée de fumée.

—Voilà l'histoire, commença-t-il. La clinique du Dr Tanaka se trouve sur Liliha Avenue. Tu sais, cet affreux immeuble en béton... Bref, il y a quinze jours, après le départ de son personnel, il s'est attardé dans son bureau sous prétexte de se mettre à jour dans la paperasserie administrative. Sa femme nous a plus tard expliqué qu'il rentrait toujours à des heures tardives, laissant néanmoins entendre que la raison n'en était pas forcément professionnelle.

— Une petite amie ?

— A ton avis ?

— Soupçonne-t-elle quelqu'un ?

—Non. Elle s'est dit qu'il devait s'agir de l'une de ses infirmières. Quoi qu'il en soit, vers 19 h 30 ce soir-là, deux gardiens ont trouvé le corps de son mari gisant dans l'une des salles d'examen. Lorsque nous sommes arrivés sur les lieux, nous avons immédiatement songé à un crime de toxicomane. Certains produits avaient disparu des armoires.

— Des narcotiques ?

—Non. Ceux-là étaient enfermés sous clé dans une pièce voisine. L'assassin n'a emporté que des produits sans intérêt, invendables dans la rue. Ce qui nous a fait penser qu'il était soit idiot, soit défoncé. Seulement il avait été assez intelligent pour ne pas laisser d'empreintes. Nous ne disposions d'aucun indice, et l'enquête risquait d'aboutir à une impasse. Mais c'était sans compter sur le sens de l'observation de l'un des gardiens. Au moment d'entrer dans l'immeuble, il avait vu une femme traverser le parking en courant. Il y avait alors un léger crachin, et la nuit commençait à tomber, ce qui ne lui a pas permis de nous en donner une description précise, mais elle était blonde. Il est catégorique sur ce point.

— Est-il certain qu'il s'agissait d'une femme ?

—Un homme portant une perruque ? Pourquoi pas ? Tout est possible.

— Qu'avez-vous pu tirer de cette information ?

—Oh, pas grand-chose. Nous avons posé des questions à droite et à gauche, mais sans résultat. C'était sans doute une fausse piste. Nous nous en étions tenus à cette conclusion, jusqu'au soir où Ann Richter s'est fait assassiner à son tour. Elle aussi était blonde...

Il fit une pause et tira longuement sur sa cigarette.

—Kate Chesney est notre premier véritable témoin, reprit-il. Nous savons à présent à quoi ressemble l'assassin. Son portrait-robot paraîtra dans les journaux lundi prochain. Peut-être parviendrons-nous à mettre un nom sur son visage.

— Avez-vous placé Kate sous protection ?

—Elle s'est réfugiée sur la côte nord. Une voiture de patrouille y passe toutes les heures.

— C'est tout ?

— Personne ne la trouvera là-bas.

— Sauf si nous avons affaire à un professionnel.

—Que voulais-tu que je fasse ? Que je lui colle un flic en permanence ?

Il indiqua du menton les monceaux de rapports qui submergeaient son bureau.

— Tu vois tous ces dossiers ? Je peux m'estimer heureux si je passe une nuit sans qu'un cadavre ne vienne rouler jusqu'à ma porte.

— Les professionnels ne laissent pas de témoins.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un professionnel. Et puis regarde autour de nous, vois dans quelles conditions je travaille : un bureau rongé par les termites, un ordinateur qui tombe régulièrement en panne... Jusqu'aux empreintes digitales que je dois envoyer en Californie pour obtenir une identification rapide !

Chang s'appuya contre son dossier, le regard las.

— Ecoute, David. Je suis à peu près certain qu'elle ne risque rien. J'aimerais pouvoir te le garantir, mais tu sais comment se passent les choses ici.

« Oui, songea David. Je sais comment les choses se passent dans la police. Trop de cas à traiter pour un budget dérisoire. »

Si seulement il était sûr de pouvoir se fier au jugement de Chang ! Pour avoir longtemps travaillé avec lui, il connaissait ses grandes compétences. Mais il savait également qu'il arrivait aux meilleurs d'entre eux de se tromper. Flics et docteurs partageaient malheureusement la même faiblesse : ils refusaient trop souvent d'assumer leurs erreurs.

Le dos chauffé par le soleil, Kate avait peu à peu sombré dans une somnolence agitée. Allongée sur le ventre, la tête nichée entre ses bras repliés, elle entendait à peine le murmure des vagues à ses pieds, et la brise qui tournait les pages du livre posé à côté d'elle.

Une brusque saute de vent la réveilla soudain en s'engouffrant dans ses cheveux. Elle rouvrit les yeux, et s'aperçut qu'elle avait faim. Le soleil était déjà bas dans le ciel, et elle n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner.

Une autre sensation, plus intuitive, acheva de la réveiller. Quelqu'un l'observait. Se retournant vivement sur sa serviette, elle vit David s'approcher d'elle d'un pas tranquille. Etrangement, elle n'en éprouva aucune surprise.

Il était vêtu d'un jean et d'une vieille chemise de coton délavé dont il avait roulé les manches sur les avant-bras. Ses cheveux se soulevaient dans le vent, tandis que leur blondeur s'embrasait dans la lumière ambrée de cette fin d'après-midi. Il ne prononça pas une parole. Les mains dans les poches, il se contenta de la détailler lentement de la tête aux pieds. Kate eut beau se dire que son maillot de bain ne présentait rien de très suggestif, l'insistance de son regard la mit quelque peu mal à l'aise. Elle sentit alors une onde de chaleur lui parcourir la peau, plus brûlante que les rayons du soleil.

— Vous êtes une femme difficile à pister, dit-il enfin.

—C'est précisément dans ce but que je me cache. Nul n'est censé me retrouver ici.

David scruta la plage déserte et ses alentours.

—Il n'est peut-être pas prudent de rester ainsi à découvert.

—Vous avez raison, répondit-elle en se levant. Dieu sait qui peut rôder dans les parages. Des voleurs, des assassins...

Elle ramassa son livre et sa serviette, qu'elle lança sur son épaule avant de se mettre en marche pour le cottage.

—Ou même des voyeurs, ajouta-t-elle en s'éloignant.

— Il faut que je vous parle, Kate.

— J'ai pris un avocat. Adressez-vous donc à lui.

— C'est au sujet de l'affaire O'Brien...

—Gardez cela pour le procès, lança-t-elle sans se retourner.

— Nous ne nous verrons peut-être pas au tribunal.

— Comme c'est dommage !

David la rattrapa au moment même où elle atteignait les marches du perron. Elle l'ignora délibérément, laissant la porte à moustiquaire claquer derrière elle.

—Avez-vous entendu ce que je viens de dire ? insista-t-il depuis le perron.

Kate s'arrêta net au milieu de la cuisine, soudain frappée par le sens de ses paroles. Lentement, elle se retourna pour l'observer à travers la moustiquaire. Les deux mains appuyées sur le chambranle de la porte, il la fixait d'un œil anxieux.

— Je ne serai sans doute pas au tribunal, répéta-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Je pense laisser tomber l'affaire.

— Pourquoi ?

— Je vous l'expliquerai si vous me laissez entrer.

Sans cesser de la regarder, il poussa la double porte.

—Entrez, monsieur Ransom. Je crois en effet qu'il est temps que nous ayons une conversation.

Sans un mot, il s'avança dans la cuisine et s'arrêta près de la table, les yeux toujours rivés sur elle. Kate était pieds nus, ce qui accentuait encore leur différence de taille. Elle avait oublié à quel point il était grand et élancé. C'était la première fois qu'elle le voyait porter autre chose qu'un costume de ville, et elle décida que le jean lui seyait encore mieux. Ce qui lui rappela qu'elle-même était en tenue plutôt légère, et que le regard de David devenait de plus en plus

embarrassant. Embarrassant... mais aussi excitant qu'une allumette frottée près d'un baril de poudre.

—Je... Je dois m'habiller, déclara-t-elle d'une voix tendue. Excusez-moi.

Elle disparut rapidement dans sa chambre, où elle décrocha la première robe qui lui tomba sous la main, une longue tunique indienne en taffetas blanc. Dans sa hâte à l'enfiler, elle manqua de la déchirer. Elle s'arrêta ensuite devant la porte pour contrôler les tremblements de ses mains, se força à compter jusqu'à dix, mais rien n'y fit. Lorsqu'elle regagna enfin la cuisine, David était toujours debout devant la table, et tournait d'un doigt négligent les pages de son livre.

—C'est un roman de guerre, précisa-t-elle rapidement. Il n'est pas du meilleur cru, mais je n'ai rien trouvé de mieux pour tuer le temps.

D'un geste vague, elle lui désigna une chaise.

—Asseyez-vous, monsieur Ransom. Je... vais préparer du café.

Il lui fallut toute sa concentration pour emplir d'eau la bouilloire et la poser sur la gazinière. Dans sa nervosité, elle renversa les filtres dans l'évier et répandit une partie du café sur l'égouttoir.

—Laissez-moi m'en occuper, intervint David en la poussant gentiment de côté.

Elle le regarda en silence nettoyer les dégâts d'un coup d'éponge. Sentir son corps, solide et puissant, si près du sien lui sembla soudain presque insoutenable. Les jambes molles, elle s'approcha de la table et se laissa tomber sur une chaise.

—A propos, lança-t-il par-dessus son épaule, ne pourriez-vous pas abandonner le « monsieur Ransom » ? Mon prénom est David.

—Oh, oui... Je sais, balbutia-t-elle, fâchée d'entendre sa propre voix trahir son émotion.

Il revint à la table, s'installa face à elle, et leurs regards se soudèrent longuement l'un à l'autre.

—Pas plus tard qu'hier, déclara-t-elle, vous vouliez encore me faire pendre. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

David sortit alors de sa poche la photocopie pliée en quatre d'un article de presse. Il la déplia et la glissa vers elle.

—Ce fait divers a été publié dans le *Star Bulletin* il y a quinze jours.

Kate fronça les sourcils devant le titre de l'article :

UN MÉDECIN ÉGORGÉ À HONOLULU

— En quoi cela nous intéresse-t-il ? demanda-t-elle.

—La victime s'appelait Henry Tanaka. Vous le connaissiez ?

—Il faisait partie de notre équipe chirurgicale, mais je n'ai jamais travaillé avec lui.

—Observez bien la description qui a été donnée de ses blessures.

Kate se concentra de nouveau sur l'article, et lut à haute voix :

—« Le médecin a succombé à des coups violents portés à la gorge et au dos. »

—A l'aide d'un instrument très affûté, termina David. La gorge a été tranchée d'un seul mouvement qui a sectionné la carotide. Efficace et définitif.

Kate tenta en vain de déglutir.

— C'est de la même façon qu'Ann a été...

—Oui. La même méthode. Pour un résultat parfaitement identique.

— Comment savez-vous tout cela ?

—Le lieutenant Chang a fait le parallèle presque immédiatement. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il a posté un garde devant la porte de votre chambre d'hôpital. S'il s'avère que ces meurtres ont un lien entre eux, cela signifie qu'ils obéissent à un processus systématique et rationnel.

—Rationnel ? Le meurtre d'un médecin, d'une infirmière ? Je crois plutôt à l'œuvre d'un dément !

—Le meurtre obéit parfois à des motifs étranges, voire incompréhensibles. Mais il arrive aussi que son accomplissement soit un acte mûrement réfléchi.

—Supprimer une vie innocente ne peut en aucun cas être considéré comme un acte sensé.

—De tels crimes se produisent tous les jours, Kate, et sont souvent le fait de personnes a priori raisonnables. Quant aux mobiles, ils sont des plus banals. L'argent, le pouvoir...

Il s'interrompt, avant de reprendre d'une voix douce :

—Et je ne vous parle pas des crimes passionnels. De fait, il semble que le Dr Tanaka entretenait une liaison avec l'une de ses infirmières.

— Beaucoup de médecins ont des maîtresses.

— Et beaucoup d'infirmières ont des amants.

— A qui faites-vous allusion ?

— J'espérais que vous sauriez me le dire.

—Désolée, mais je ne m'intéresse pas aux ragots de salles de garde.

— Même s'ils concernent l'une de vos patientes ?

—Vous faites allusion à Ellen ? Je... je n'en sais rien. Je n'ai pas pour habitude de me mêler de la vie privée de mes patients. Sauf, peut-être,

si celle-ci devait avoir une incidence sur leur état de santé.

— C'était peut-être le cas pour Ellen.

—C'était une très belle femme. Je suis sûre qu'elle a connu plus d'un homme dans sa vie... Mais qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Ann Richter ?

—Peut-être rien, peut-être beaucoup. Durant ces deux dernières semaines, trois personnes appartenant au personnel de l'hôpital sont mortes. Deux assassinées, et la troisième d'un arrêt cardiaque inexpliqué sur une table d'opération. Coïncidence ?

—Le Mid Pac est un établissement important, doté d'un personnel nombreux.

—Certes, mais il se trouve que ces trois personnes se connaissaient. Elles avaient même travaillé ensemble.

— Mais Ann faisait partie de l'équipe chirurgicale.

—C'est exact. Mais il lui est arrivé d'intervenir en obstétrique.

— Je vous demande pardon ?

—Il y a huit ans, à la suite d'un divorce sordide, elle a hérité d'un débit vertigineux sur ses cartes bancaires. H lui fallait d'urgence trouver de l'argent. Elle a donc fait quelques extra comme sage-femme dans l'équipe de nuit du Mid Pac. Celle, précisément, où travaillait Ellen O'Brien. Tanaka, O'Brien et Richter se connaissaient, le fait est à présent établi. Et tous trois aujourd'hui sont morts.

Le sifflement strident de la bouilloire déchira le silence qui suivit, mais Kate était trop ébahie pour trouver la force de bouger. David se leva. Elle l'entendit comme en écho verser l'eau dans les tasses.

Les riches effluves du café l'aidèrent à reprendre ses esprits.

—C'est bizarre. Je voyais Ann quasiment tous les jours à l'hôpital. Il nous arrivait de parler littérature, théâtre, ou cinéma, mais jamais nous n'avons abordé de sujets plus personnels. C'était une personne très secrète.

— Comment a-t-elle réagi à la mort d'Ellen ?

Kate hésita quelques secondes, se rappelant l'issue dramatique de l'intervention. Ann avait alors semblé paralysée, et son visage était devenu aussi blanc que de la craie.

—Elle était comme... pétrifiée. Mais nous étions tous sous le choc. Elle est ensuite rentrée chez elle, visiblement malade. C'était la dernière fois que je devais la voir. Du moins, vivante...

Kate baissa des yeux hagards sur la tasse de café que David glissait à présent devant elle.

—Souvenez-vous, insista-t-il. Vous m'avez affirmé qu'elle devait

savoir quelque chose, quelque chose de dangereux. Les autres victimes partageaient peut-être ce secret avec elle.

—Mais, David, ce n'étaient que des gens ordinaires travaillant dans un hôpital !

—Toutes sortes de choses peuvent arriver dans un hôpital. Vols de produits toxiques, fraudes à l'assurance, adultères... Alors pourquoi pas des assassinats ?

—Si Ann détenait des informations si dangereuses, pourquoi ne s'en est-elle pas ouverte à la police ?

—Je ne sais pas. Peut-être craignait-elle de se retrouver accusée. Peut-être voulait-elle protéger quelqu'un...

« Trois personnes partageant un secret mortel », songea Kate...

—Dois-je conclure, risqua-t-elle prudemment, que vous croyez à présent à la thèse de l'assassinat ?

—C'est la raison pour laquelle je suis venu. J'attends que vous me le disiez.

Elle secoua la tête, abasourdie.

— Mais comment le pourrais-je ?

—Vous avez les connaissances médicales. Vous étiez dans la salle d'opération lorsque le drame s'est produit.

— J'y ai déjà réfléchi des milliers de fois...

—Alors recommencez. Reprenez tout depuis le début. Démontrez-moi qu'il s'agit d'un meurtre. Convainquez-moi d'abandonner la procédure.

Ainsi assené, l'ordre ne lui laissait plus d'alternative.

David l'observa en silence. Kate pouvait sentir l'aiguillon de son regard la forcer à fouiller sa mémoire, à se souvenir de chaque détail, de chaque instant ayant précédé le drame. Elle lui relata la confiance tranquille qui avait guidé ses gestes avant l'intervention, l'injection de l'anesthésique, l'intubation de la trachée...

—J'ai plusieurs fois vérifié les réservoirs, les divers branchements...

— Ensuite ?

— Je ne peux pas tout me rappeler, David.

— Si, vous le pouvez.

—C'était vraiment une opération de routine, vous savez.

—Comment s'est déroulée l'intervention chirurgicale ?

—Sans le moindre problème. Guy est le meilleur chirurgien de l'hôpital. Il venait d'ailleurs à peine de commencer. C'est au moment où il s'appropriait à ouvrir la paroi abdominale que...

Kate s'interrompit soudain.

— Que quoi ?

— Qu'il s'est plaint de ce que les muscles étaient trop contractés. Il avait quelques difficultés à les écarter.

— Et...

— J'ai alors injecté une dose de Succinylcholine.

— Cela fait partie de la routine, je suppose.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Je le fais quasiment à chaque intervention. Mais avec Ellen, cela n'a servi à rien. Il fallait lui injecter une seconde dose. Je me souviens d'avoir envoyé Ann me chercher une autre ampoule.

— Vous n'en aviez qu'une ?

— J'en garde habituellement plusieurs sur mon chariot, mais ce jour-là il n'en restait qu'une, en effet.

— Bien. Vous avez donc injecté une deuxième dose.

— Oui. Mais après dix ou quinze secondes, peut-être... Le cœur avait cessé de battre.

Ils se fixèrent en silence un long moment. Depuis la fenêtre, les derniers rayons du soleil traversaient la cuisine telles des lames de lumière.

David se pencha vers elle, le visage tendu.

— Si vous pouviez prouver cela...

— Impossible ! L'ampoule vide est partie à l'incinérateur, de même que tout le matériel usagé. Et nous n'avons plus de corps pour procéder à une autopsie.

Les yeux soudain gonflés de larmes, Kate détourna la tête.

— L'assassin est intelligent, David. Quelle que soit son identité, il savait très exactement ce qu'il faisait.

— Peut-être a-t-il fait preuve de trop d'intelligence.

— Que voulez-vous dire ?

— De toute évidence, notre meurtrier est quelqu'un de méticuleux. Il connaissait les produits que vous seriez amenée à utiliser, et s'est arrangé pour introduire une drogue létale dans l'une des ampoules. Qui a accès aux chariots d'anesthésie ?

— Ils restent en permanence dans le bloc opératoire. Je suppose que tout le monde peut y avoir accès. Les médecins, les infirmières, voire les gardiens. Mais il se trouve toujours du personnel à proximité.

— Et la nuit ? Les week-ends ?

— Lorsque aucune opération n'est prévue, les locaux sont fermés, je

suppose. Mais nous avons toujours une infirmière de garde pour les urgences.

— Reste-t-elle en permanence dans le bloc ?

Kate haussa les épaules en signe d'impuissance.

—Je n'assure mon service à l'hôpital que pour les interventions. Le reste du temps, je n'ai aucune idée de ce qui s'y passe.

—Donc, si les salles du bloc ne sont pas surveillées, n'importe quel membre du personnel peut s'y introduire.

—Il ne s'agit pas d'un membre du personnel, David. J'ai « vu » l'assassin ! L'homme qui se trouvait dans l'appartement d'Ann était étranger à l'hôpital !

—Mais il pouvait avoir un complice. Peut-être même quelqu'un que vous connaissez.

— Un complot ?

—Songez à l'aspect systématique de ces crimes. Comme si notre assassin avait établi une liste de victimes. La question qui se pose à présent est : qui sera la prochaine ?

Le bruit de sa propre tasse retombant sur sa soucoupe la fit sursauter. Baissant alors les yeux sur ses mains, elle constata que celles-ci tremblaient.

« J'ai vu son visage. S'il a une liste, alors mon nom y figure. »

Peu à peu, l'après-midi avait cédé la place au crépuscule. Elle se leva, puis marcha vers la porte ouverte d'où elle observa l'océan. Le vent était à présent totalement retombé. Un calme absolu régnait dans l'atmosphère.

—Il est là, quelque part, murmura-t-elle. Il est à ma recherche. Et je ne connais même pas son nom.

Le contact de la main de David sur son épaule la fit frissonner. Il se tenait juste derrière elle, si près qu'elle pouvait sentir son souffle dans ses cheveux.

—Je vois encore ses yeux m'observer dans le miroir, poursuivit-elle. Noirs, enfoncés, comme ceux d'un enfant affamé.

— Il ne peut rien contre vous, Kate. Pas ici.

Sentir l'haleine tiède de David sur son cou la troublait malgré elle. Un frémissement la traversa, lié non pas à la peur, mais à l'appel irraisonné de son propre corps. Même sans le regarder, elle percevait la force irradiante de son désir.

Elle réalisa soudain que ce n'était plus son souffle qui lui effleurait la peau, mais ses lèvres. Son visage était maintenant enfoui dans l'épaisseur de ses cheveux et se pressait avec avidité contre sa nuque.

Il resserra la main sur son épaule, comme s'il craignait qu'elle ne s'écartât de lui. Mais elle ne le fit pas. Elle ne le pouvait pas. Chaque atome de son corps brûlait de répondre à son attente. Les lèvres de David dérivèrent vers la base de son cou, laissant derrière elles une marque humide et chaude.

Il la fit alors pivoter, et, à l'instant même où leurs visages se faisaient face, s'empara de sa bouche.

Kate se sentit défaillir, glisser dans les profondeurs d'un puits sans fond, jusqu'à ce que son dos entrât en contact avec le mur de la cuisine. Tous les muscles tendus, David l'emprisonna entre ses bras, ventre contre ventre. Elle lui ouvrit alors ses lèvres, le laissant plonger à la recherche de sa langue, impérieux et ardent.

L'allumette venait de s'enflammer, et le baril de poudre menaçait d'exploser, l'emportant dans une déflagration qu'elle se surprit à espérer de toutes ses forces.

Toute parole était devenue inutile. Seuls bourdonnaient à leurs oreilles les gémissements presque douloureux de l'attente, et les halètements sourds de leur respiration. Kate entendit à peine le téléphone sonner. Ce ne fut qu'à la troisième ou quatrième sonnerie que son esprit enfiévré enregistra l'information.

— Le... Le téléphone, bredouilla-t-elle.

— Laissez-le sonner, répondit-il, avant de descendre la bouche vers sa gorge.

Mais le son persistait, obsédant et impitoyable.

— David, je vous en prie...

Il relâcha son emprise à contrecœur. Lorsqu'il releva enfin la tête, elle lut dans ses yeux une expression de total égarement. Leurs regards se rivèrent quelques instants l'un à l'autre, comme si ni l'un ni l'autre ne comprenaient ce qui venait de se produire. Le téléphone continuait de sonner. S'efforçant de rassembler ses esprits, Kate traversa la cuisine et décrocha.

— Allô !

Un lourd silence plana sur la ligne.

— Allô ! répéta-t-elle, sortant enfin de son étourdissement.

— Docteur Chesney ?

Une voix étouffée lui répondit, presque inaudible.

— Oui.

— Etes-vous seule ?

— Non, je... Qui êtes-vous ?

Une onde de panique l'envahit soudain, et son sang se glaça dans ses

veines.

Son interlocuteur marqua une longue pause, pendant laquelle elle n'entendit plus que les battements affolés de son propre cœur.

—Allô ! hurla-t-elle. Répondez-moi ! Qui êtes-vous ?

—Soyez prudente, docteur Chesney. La mort rôde autour de vous...

Chapitre 7

Le combiné lui échappa des mains et tomba dans un bruit mat sur le sol. Kate recula contre le comptoir, le visage décomposé.

— C'est lui, murmura-t-elle.

A ces mots, David bondit sur le combiné.

— Qui est à l'appareil ? Allô ! Allô !

Jurant entre ses dents, il raccrocha violemment et se tourna vers Kate.

— Que vous a-t-il dit ?

Elle le regarda sans comprendre. Il la saisit alors par les épaules et la secoua avec douceur.

— Que vous a-t-il dit, Kate ?

— Il... il m'a dit d'être prudente, et que... que la mort rôdait autour de moi...

— Où est votre valise ?

— Quoi ?

— Votre valise, où est-elle ?

— Dans... le placard... dans ma chambre.

David s'y précipita immédiatement. Elle le suivit tel un automate, puis le regarda d'un œil hagard descendre sa valise de son étagère.

— Rassemblez vos affaires, ordonna-t-il. Vous ne pouvez pas rester ici.

Elle ne demanda pas où il comptait aller. Elle savait seulement qu'il lui fallait fuir, et que chaque minute de plus passée dans cette maison ne faisait qu'aggraver le danger. Prenant soudain conscience de l'urgence de la situation, elle se hâta de plier ses vêtements. Lorsqu'ils furent enfin prêts à quitter l'endroit, sa détermination était telle qu'il ne lui fallut que quelques secondes pour rejoindre la voiture de David.

A leur grand soulagement, celle-ci démarra au quart de tour. Les branches des pins se soulevèrent lorsque David écrasa l'accélérateur et lança le véhicule sur l'allée de terre.

— Comment m'a-t-il retrouvée ? demanda Kate d'une voix anxieuse.

— C'est exactement la question que je me pose.

Ils venaient d'atteindre la voie rapide, et la puissante voiture roulait maintenant à tombeau ouvert, comme si le diable lui-même était à leurs trousses.

— A part la police, personne ne savait où j'étais.

— Il y a donc eu une fuite. Ou bien...

Il jeta un rapide coup d'œil au rétroviseur.

— Ou bien vous avez été suivie, termina-t-il.

— Suivie ?

Elle fit volte-face. La route était déserte derrière eux, luisant sous la lumière des lampadaires.

— Qui vous a conduite au cottage ? demanda-t-il.

Elle reporta les yeux vers lui et étudia son profil dans l'obscurité.

— Mon amie Susan Santini.

— Etes-vous passée par chez vous ?

— Non.

— Qui s'est occupé de vos vêtements ?

—La concierge de l'immeuble. Elle est ensuite allée déposer ma valise à l'hôpital.

—Dans ce cas, notre homme en aura épié l'entrée principale, attendant patiemment que vous en sortiez.

— Mais nous n'avons vu personne nous suivre.

—Ce n'est pas surprenant. Il est très rare que l'on s'en rende compte. Quant au numéro de téléphone, il suffisait de le chercher dans l'annuaire. Le nom des Santini figurait sur la boîte aux lettres.

—Mais tout cela est insensé ! S'il avait voulu me tuer, il aurait eu cent fois l'occasion de le faire. Pourquoi me menacer par téléphone ?

—Qui sait ce qu'il a en tête ? Peut-être éprouve-t-il une certaine jouissance à effrayer ses victimes. Peut-être cherche-t-il à vous dissuader de collaborer avec la police.

—J'étais seule... Il aurait pu le faire là-bas... sur la plage.

Kate tenta d'ignorer cette éventualité, mais l'image de son propre sang se vidant sur le sable lui revenait obstinément à l'esprit.

Sur les hauteurs bordant la route, les petites lumières des maisons scintillaient dans la nuit. Existait-il un seul endroit où elle pût encore se sentir à l'abri ?

Elle se blottit contre le dossier en cuir de son siège, comme si l'habitacle de la voiture constituait son dernier havre de sécurité. Les yeux clos, elle s'efforça de se concentrer sur le ronronnement du moteur, les vibrations régulières des roues sur l'asphalte, et sur tout ce qui pouvait l'éloigner de l'image sanglante de sa propre mort. La voiture était confortable, souple et puissante. Le type même de voiture correspondant à la personnalité de David.

—Et il y a de nombreuses chambres. Vous pourrez donc rester aussi

longtemps que vous le désirerez.

— Pardon ?

L'air ébahi, elle se tourna vers David et étudia son visage, qu'éclairait par intermittence le défilé de lampadaires.

— Je disais que vous pourriez rester aussi longtemps que vous le souhaiteriez. Ce n'est pas le Ritz, mais vous y serez plus en sécurité qu'à l'hôtel.

Kate secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Où allons-nous ?

Il lui lança un bref coup d'œil, et répondit d'une voix neutre :

— Chez moi.

— Home, sweet home, annonça-t-il en poussant la porte d'entrée.

L'intérieur était sombre, mais la lumière diaphane de la lune, qui pénétrait dans le séjour par d'immenses baies vitrées, faisait luire le bois ciré du plancher et détachait en contre-jour les contours du mobilier. David la guida jusqu'à un sofa et la fit asseoir. Conscient de son besoin désespéré d'être rassurée, il fit ensuite le tour de la pièce et alluma toutes les lampes, les unes après les autres. Kate eut vaguement conscience d'entendre le tintement ténu d'une bouteille, puis le bruit d'un liquide que l'on verse. Quelques secondes plus tard, David s'avavançait vers elle et lui plaçait un verre dans la main.

— Tenez, buvez.

— Que... qu'est-ce que c'est ?

— Du whisky. Allez-y. Je crois que vous en avez besoin.

Kate en avala machinalement une longue gorgée. Le feu de l'alcool lui fit monter les larmes aux yeux.

— Ce truc est merveilleux ! observa-t-elle en toussant.

— N'est-ce pas ?

Lorsqu'il s'écarta d'elle pour quitter la pièce, une brusque montée de panique la saisit, comme s'il s'apprêtait à l'abandonner à son sort.

— David ! cria-t-elle.

Reconnaissant aussitôt la terreur qui déformait sa voix, il fit demi-tour.

— Tout va bien, Kate, dit-il en lui caressant le visage. Je reste auprès de vous. Je fais juste un saut dans la cuisine, à côté. Finissez donc votre verre.

L'estomac serré par l'angoisse, elle le regarda disparaître par la porte, puis l'entendit s'entretenir avec quelqu'un au téléphone. La police. Comme s'ils étaient encore en mesure de faire quelque chose pour elle !

Serrant son verre des deux mains, elle se força à prendre une autre gorgée de whisky. La pièce sembla soudain danser à travers l'écran de larmes qui lui brouillait les yeux. Elle cligna des paupières, puis étudia longuement la pièce où elle se trouvait.

Chaque détail dénotait l'environnement d'un célibataire. Le mobilier simple et fonctionnel, le plancher en chêne sans un tapis, les tentures de coton blanc encadrant les baies vitrées... Elle perçut alors, à l'extérieur, le grondement des vagues se brisant sur une digue. La violence de la nature, si proche, si effrayante...

Après avoir raccroché, David s'attarda quelques instants dans la cuisine afin de retrouver contenance. Son invitée était suffisamment effrayée pour qu'il n'aggravât les choses en trahissant sa propre nervosité. Il se recoiffa rapidement d'une main, puis, après une profonde inspiration, poussa la porte du séjour.

Kate était-toujours recroquevillée sur le sofa, les mains crispées sur son verre vide. Au moins, son visage avait-il repris quelques couleurs, même s'il était loin de resplendir de santé. Une autre dose de whisky devrait remédier à cela. Il lui ôta son verre, l'emplit de nouveau et le remplaça entre ses mains. S'il pouvait seulement les prendre dans les siennes, songea-t-il, et la serrer contre lui pour lui communiquer un peu de sa chaleur. Mais c'était courir le risque de réveiller des pulsions qu'il n'était pas sûr de pouvoir contrôler.

Il s'écarta d'elle et se versa à son tour un grand verre d'alcool.

—J'ai appelé la police, annonça-t-il par-dessus son épaule.

— Qu'ont-ils dit ?

—Que pouvaient-ils dire ? Que vous deviez rester là où vous êtes, et éviter de sortir seule.

Il considéra un instant son verre en fronçant les sourcils, puis, décidant qu'il n'en mourrait pas, le vida d'un trait. Après avoir déposé la bouteille sur la table basse, il prit place à côté de Kate sur le sofa.

Elle changea alors de position, et regarda vers la cuisine.

—Mes amis... Ils ne savent pas où je suis. Je dois les appeler.

—Ne vous inquiétez pas pour cela. Pokie les informera que vous êtes en sécurité. Vous devriez manger quelque chose, ajouta David dans l'espoir de l'aider à se détendre.

— Je n'ai pas faim.

—Ma gouvernante fait la sauce bolognaise comme personne.

Pour toute réponse, Kate haussa les épaules.

—Oui, poursuivit-il d'un ton jovial. Une fois par semaine, Mme Feldman prend pitié du pauvre célibataire que je suis, et m'en prépare un grand bocal, riche en ail et en basilic, auquel elle ajoute un

salutaire verre de vin rouge.

Elle ne répondit toujours pas.

—Les femmes à qui j'ai servi cette sauce m'ont toutes assuré qu'elle constituait un puissant aphrodisiaque.

Cette fois, Kate esquissa enfin un sourire.

—Cette Mme Feldman est une femme remarquable, ironisa-t-elle.

—Elle prétend que je me nourris mal, allez savoir pourquoi. Peut-être à cause de ces barquettes de plats surgelés qu'elle trouve régulièrement dans ma poubelle...

Une soudaine bourrasque fit vibrer les fenêtres. Kate se raidit aussitôt.

—Ce n'est que le vent, assura-t-il. Vous finirez par vous y habituer, vous verrez. Parfois, les jours de tempête, les murs bougent si fort que j'en arrive à craindre que le toit ne s'envole.

Il leva alors un regard attendri vers les poutres du plafond.

—Cette maison a trente ans. C'est un vrai miracle qu'elle tienne encore debout. Nous l'avions achetée en songeant aux possibles aménagements.

— Nous ?

— J'étais marié, à cette époque.

— Vous êtes divorcé ?

H acquiesça d'un bref hochement de tête.

—Nous sommes restés ensemble un peu plus de sept ans. Considérant l'époque, ce n'était pas si mal. Contrairement aux vieux clichés, nous ne nous sommes pas séparés pour incompatibilité d'humeur, mais plutôt par lassitude. Linda et moi avons cependant conservé des relations très amicales. J'éprouve même de la sympathie pour son nouveau mari. C'est un homme gentil, attentionné. Il m'arrive parfois de penser que je ne...

Vaguement embarrassé, il s'interrompit et détourna le regard. Il détestait parler de lui-même, et s'exposer ainsi au jugement d'autrui. Mais cette conversation avait au moins le mérite d'agir sur l'attitude de Kate. Elle semblait revenir progressivement à la vie, et son expression angoissée avait presque disparu de son visage.

—Linda vit à Portland, dit-il rapidement. J'ai appris récemment qu'elle était enceinte.

— Vous n'aviez pas eu d'enfants ?

—Si, répondit-il après une longue hésitation. Un fils.

— Quel âge a-t-il ?

— Il est mort.

David voyait déjà se former sur les lèvres de Kate les questions qu'elle ne manquerait pas de lui poser. Mais les témoignages de sympathie étaient la dernière chose qu'il attendait d'elle.

—Quoi qu'il en soit, déclara-t-il en changeant délibérément de sujet, je suis de nouveau célibataire et cela me convient parfaitement. Je crois que certains hommes ne sont pas faits pour le mariage. Du reste, cela m'arrange, professionnellement parlant. Rien ne vient me perturber dans mon travail.

Seigneur ! Il lisait toujours les mêmes questions dans ses yeux.

—Et si vous me parliez de vous ? s'empressa-t-il d'ajouter. Avez-vous été mariée ?

Kate baissa soudain les yeux sur son verre, comme si elle hésitait à en boire une nouvelle gorgée.

—Non, répondit-elle. Mais j'ai vécu quelque temps avec un homme. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis venue à Honolulu. Pour le rejoindre.

Elle émit alors un rire sans joie.

— Cela m'aura servi de leçon.

—Dois-je comprendre que votre séparation s'est mal passée ?

—Au contraire. Nous nous sommes quittés... Comment dirais-je ? Avec civilité. Oh, je vous mentirais en racontant que je n'ai pas souffert ! Mais il me demandait trop. Il voulait que je lui offre tout à la fois : une maison bien tenue, des repas prêts lorsqu'il rentrait, une sollicitude de chaque instant...

Soudain nerveuse, elle porta de nouveau son verre à ses lèvres.

— Attendait-il réellement cela de vous ?

—N'est-ce pas ce que chaque homme attend d'une femme ? Il savait que mon travail exigeait une totale disponibilité, que je devais pouvoir me libérer à toute heure en cas d'urgence, mais il refusait de l'accepter.

— Cela en valait-il la peine ?

— Que voulez-vous dire ?

— De sacrifier votre vie amoureuse à votre travail ?

Elle hésita longuement avant de répondre.

—J'ai longtemps pensé que oui, dit-elle enfin. A présentée songe à ces milliers d'heures investies, à tous ces week-ends sacrifiés. Je me croyais indispensable, et je m'aperçois aujourd'hui que je ne l'étais pas plus qu'une autre.

Elle leva son verre à son intention, un sourire amer sur les lèvres.

— Merci pour cette révélation, monsieur l'avocat !

—Pourquoi me blâmer ? Je me suis contenté de faire mon travail.

— Contre un chèque conséquent, j' imagine.

—Je n'ai accepté de prendre en charge cette affaire que sur la base de faits avérés et précis. Je ne toucherai pas le moindre cent.

—Comment ? Vous faites une croix sur tout cet argent ? Simplement parce que vous accordez foi à mes dires ? J'avoue que je suis surprise d'apprendre que vous attachez autant d'importance à la vérité !

—A vous entendre, je ne serais qu'une sorte de mercenaire sans scrupule. Mais oui, la vérité est un principe auquel je tiens énormément.

—Un avocat avec des principes ! Mon Dieu, j'ignorais qu'un tel spécimen pouvait exister !

—A croire que je fais partie d'une sous-espèce assez rare.

Le regard de David tomba incidemment sur l'encolure de sa fine robe de taffetas. Le souvenir brutal de la douceur de la peau de Kate sous ses doigts le troubla à tel point qu'il détourna la tête, avant de se servir une nouvelle dose de whisky.

« Parfait, se dit-il. Soûle-toi. Voyons combien d'âneries tu pourras encore lui servir avant le lever du jour. »

Tous deux commençaient à ressentir les effets de l'alcool, il en était bien conscient. Mais il était également persuadé que la jeune femme en avait besoin. Vingt minutes plus tôt, celle-ci était encore en état de choc, mais elle avait fini par lui parler. Par l'insulter, même. Ce qui était probablement bon signe.

—Seigneur, je déteste le whisky ! soupira-t-elle en contemplant son verre.

Elle en avala le reste d'un trait.

—C'est ce que je vois, plaisanta-t-il. Encore une larme ?

L'œil suspicieux, elle se tourna vers lui.

—Pourquoi ai-je donc l'impression que vous essayez de me soûler ?

—Quelle étrange idée ! répondit-il en lui tendant la bouteille.

Kate la fixa un long moment, puis se resservit d'un air dégoûté.

—Ce bon vieux whisky des familles, soupira-t-elle. C'est trop drôle !

— Qu'y a-t-il de si amusant ?

—Voyez-vous, c'était la boisson préférée de mon père. Lorsque je le sermonnais, il prétendait que ce breuvage était pour lui un médicament. S'il me voyait maintenant, je crois bien qu'il en ferait une crise cardiaque !

Elle avala une nouvelle gorgée, et secoua la tête en grimaçant.

—Il avait raison, reprit-elle. Une boisson aussi infecte ne peut être qu'un médicament.

— Je suppose qu'il n'était pas médecin.

—Il aurait aimé l'être. C'était même son rêve. Au lieu de cela, étant très habile de ses mains, il s'est improvisé réparateur d'appareils électroménagers.

—Il a dû être très heureux de vous voir réaliser son rêve.

—Heureux et fier. Lorsque j'ai obtenu mon doctorat, il m'a affirmé que c'était le plus beau jour de sa vie.

Le visage de Kate s'assombrit soudain. Elle resta pensive quelques secondes, puis s'éclaircit la gorge avant de poursuivre :

—Après sa mort, maman a vendu le magasin, pour se remarier un an plus tard avec un banquier de San Francisco. Un homme hautain et arrogant. Je le déteste, mais il me le rend bien.

Elle baissa tristement les yeux sur son verre.

—Il m'arrive souvent de repenser au magasin, reprit-elle d'une voix brisée. Et à la vie que nous avions à cette époque-là. Papa me manque tellement...

David remarqua alors que son menton s'était mis à trembler.

« Oh, non. Ne pleurez pas, Kate, je vous en prie. »

Face à des clients en pleurs, il savait exactement quelle attitude adopter : leur tendre une boîte de mouchoirs, poser une main compatissante sur leur épaule, apaiser leur chagrin par des paroles choisies.

Mais les choses étaient ici totalement différentes. Il n'était plus dans son bureau, et la femme sur le point de fondre en larmes à côté de lui n'était pas une cliente, mais un être pour lequel il éprouvait une profonde tendresse.

Sans dire un mot, il lui ôta le verre de la main et le posa délibérément sur la table.

—Je crois que vous avez eu votre lot d'émotions pour aujourd'hui. Venez, il est l'heure d'aller se coucher. Je vais vous montrer le chemin de votre chambre.

Il tendit la main pour prendre la sienne, mais elle s'écarta instinctivement en ravalant ses larmes.

— Qu'y a-t-il ? Quelque chose ne va pas ?

— Non. Simplement...

—Cette situation vous embarrasse ? Je veux dire, le fait de passer la nuit ici ?

—Un peu. Enfin, pas trop, vu les circonstances... La peur nous amène

parfois à reconsidérer notre conception de la vie privée, n'est-ce pas ?

— Sans parler des entorses à l'éthique professionnelle.

Devant son air interloqué, il précisa :

— Je n'ai jamais fait cela auparavant.

— Quoi ? Amener une femme chez vous pour la nuit ?

— Eh bien, « cela » non plus, depuis quelque temps.

Mais je faisais allusion à la règle que je me suis donnée d'éviter toute relation d'ordre personnel avec mes clients.

Et à plus forte raison avec mes adversaires.

— Je serais donc une exception ?

— Exactement. Que vous me croyiez ou non, jamais je n'ai posé la main sur une femme se présentant à mon cabinet.

— Auxquelles vous en prenez-vous, dans ce cas ? demanda-t-elle, l'œil espiègle.

David s'approcha d'elle, comme aimanté par une force invisible.

— Uniquement aux femmes aux yeux verts... Et qui portent des hématomes ici et là, ajouta-t-il en lui caressant la joue.

— Ce dernier point dénote une perversité tout à fait suspecte...

— Le pensez-vous réellement ?

La brusque intimité du ton de sa voix eut pour effet d'apaiser Kate. Le doigt de David descendit lentement vers son menton, laissant une trace brûlante sur sa peau.

L'instant était infiniment dangereux. L'homme qui se tenait à un souffle d'elle avait un jour juré sa perte — et il était toujours en mesure de la détruire. Pourtant, elle se sentait incapable de bouger. Un sentiment d'irréalité la submergeait, comme si ses perceptions n'étaient plus qu'illusions et fantasmes. Et tandis qu'elle partageait le confort du sofa avec celui qu'elle haïssait encore quelques jours auparavant, elle ne songeait plus à présent qu'à se lover entre ses bras, et à recevoir l'offrande de ses lèvres.

Il l'embrassa avec douceur. Ce ne fut qu'un effleurement, un avant-goût sucré de ce que tous deux brûlaient d'accomplir, mais il alluma au fond d'elle des milliers de petites flammes incendiaires. Le whisky était décidément une boisson scandaleuse.

— C'est révoltant, murmura-t-elle.

— Totalement pervers.

— Et à l'encontre de toute éthique...

David s'écarta légèrement pour mieux la regarder. Elle n'eut aucun mal à lire le combat intérieur qu'il menait pour retrouver le contrôle

de lui-même. A sa grande déception, il y parvint. Il se leva alors sans crier gare, la prit par la main et la tira hors du sofa.

— Lorsque vous porterez plainte pour harcèlement sexuel, soupira-t-il, n'oubliez pas de préciser que je vous ai présenté mes excuses.

— Cela fera-t-il une différence ?

— Probablement pas. Sauf, je l'espère, à vos yeux.

Ils restèrent un long moment debout devant la fenêtre à se regarder. Le bruit du vent balayant les fenêtres se mêlait à celui, plus profond et plus sourd, du battement erratique de leurs cœurs.

— Je crois qu'il est temps d'aller nous coucher, annonça-t-il d'une voix tendue.

— Pardon ?

— Je voulais dire... vous dans votre lit, et moi dans le mien.

— Oh.

— A moins que...

— A moins que quoi ?

— Rien.

Après un long silence gêné, Kate hocha la tête.

— Vous avez raison, soupira-t-elle. Je ferais mieux d'aller dormir.

David se passa une main nerveuse dans les cheveux.

— Je le crois également.

— David ?

— Oui ?

— Est-ce vraiment une violation de votre éthique professionnelle ? Le fait que je dorme ici ?

— Compte tenu des circonstances, pas vraiment. Du moins, tant qu'il ne se passe rien entre nous.

Il s'avança vers le placard à liqueurs et y rangea la bouteille de whisky.

— Et il ne se passera rien, ajouta-t-il sans se retourner.

— Bien sûr que non, renchérit-elle aussitôt. Je veux dire : je n'ai pas besoin de ce genre de complication dans ma vie. Maintenant moins que jamais.

— Moi non plus. Mais pour le moment, nous avons besoin l'un de l'autre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je vous offre un hébergement sûr. En contrepartie, vous m'aidez à découvrir ce qui s'est réellement passé dans la salle d'opération. Il me semble que l'arrangement est correct. Je vous demande simplement une chose.

— Laquelle ?

—N'en parlez à personne. Ni maintenant, ni lorsque vous serez partie. Autrement, nos deux réputations risqueraient d'en pâtir.

— Oui... Je comprends.

Ils prirent simultanément une profonde inspiration.

—Eh bien, ajouta-t-elle... Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit.

Elle se retourna et s'avança vers la porte. Ses jambes étaient devenues aussi molles que du caoutchouc. Elle supplia alors le ciel pour qu'elles ne se dérobent pas en sa présence.

— Kate ?

Son cœur bondit aussitôt dans sa poitrine, et elle pivota pour lui faire face.

— Oui ?

—Votre chambre est au premier étage, la première à droite dans le couloir.

— Oh, merci.

Elle sortit alors d'un pas hésitant, le laissant seul dans la pièce. Un vertige brutal la saisit au moment de passer la porte, comme si son cœur venait de chuter dans le vide.

Sa seule consolation fut de se dire que David affichait une mine au moins aussi misérable que la sienne.

Longtemps après qu'elle se fut retirée dans sa chambre, David resta assis dans le séjour à réfléchir, se demandant comment il avait pu se mettre dans un tel pétrin. Non content de lui avoir offert l'hospitalité sous son propre toit, il s'était en outre quasiment jeté sur elle sur le sofa. Ce qui représentait un acte d'une incommensurable stupidité, même s'il l'avait désiré de toutes ses forces.

A la manière dont elle avait fondu sous son baiser, il pouvait deviner que personne ne l'avait embrassée depuis des mois, voire des années. C'était insensé, songea-t-il en secouant la tête. Comment deux adultes normaux et en bonne santé, frustrés par une trop longue abstinence, pouvaient-ils dormir à quelques mètres l'un de l'autre sous le même toit ? La situation était on ne peut plus explosive.

S'il avait eu ne fût-ce qu'une once de bon sens, il aurait conduit Kate jusqu'à un hôtel, ou chez des amis. L'ennui, c'est qu'il avait perdu toute capacité de jugement depuis qu'il l'avait rencontrée. Après cet inquiétant coup de téléphone, il n'avait plus songé qu'à une chose : la protéger.

Pestant contre lui-même, il se leva et fit le tour de la pièce pour éteindre les lumières. Il était hors de question qu'il se transformât en chevalier blanc pour voler à son secours. Kate n'avait pas besoin d'un

héros. D'ailleurs, elle n'avait besoin d'aucun homme dans sa vie.

Mais c'était précisément cette farouche indépendance de caractère qui le séduisait. Beaucoup trop.

* * *

Blottie entre les draps, Kate écouta en silence les pas nerveux de David au rez-de-chaussée, puis retint sa respiration lorsque celui-ci passa devant sa porte, quelques minutes plus tard. Des bruits ténus dans la pièce voisine lui firent bientôt dresser l'oreille. Le glissement d'un tiroir, un grincement de porte de placard... Puis le clapotis d'une douche.

Mon Dieu ! Sa chambre est juste à côté de la mienne.

Elle s'efforça alors de ne pas penser au ruissellement de l'eau chaude sur son corps nu, aux muscles de ses épaules, à la fine toison qui couvrait sa poitrine, à...

« Stop ! s'enjoignit-elle. Ça suffit ! »

Profondément troublée, elle se mordit la lèvre pour chasser ces images de son esprit. Seigneur, comment pouvait-elle faire preuve d'une telle concupiscence ? Les effets de l'alcool, sans doute... A trente ans, elle ne se rappelait pas avoir jamais désiré un homme avec autant de force. Mais il était trop tard pour se voiler la face. Elle le voulait d'une manière crue, presque animale.

Elle se souvint alors qu'elle n'avait jamais ressenti cela avec Eric. Leur relation avait toujours été marquée par un insupportable quant-à-soi, et par une totale absence de passion. Même leur rupture s'était effectuée dans les règles de la plus grande civilité. Kate en avait certes souffert durant les premiers mois, entretenant l'espoir qu'Eric lui reviendrait un jour. Mais elle était finalement parvenue à ouvrir les yeux : sa douleur provenait moins du choc de la séparation que de la blessure infligée à son amour-propre.

Elle tenta de se remémorer le visage d'Eric, mais à peine celui-ci lui fut-il apparu qu'il se brouilla aussitôt... pour être remplacé par l'image de David sous la douche.

Furieuse contre elle-même, Kate enfouit la tête sous l'oreiller, et tenta de se raisonner. Elle était sur le point de perdre son travail, sa carrière de médecin était menacée, un assassin était à sa recherche, et elle ne trouvait rien de mieux à faire que de fantasmer sur le corps nu de David Ransom !

Des coups à la porte la réveillèrent en sursaut, quelques heures plus tard. Rouvrant les yeux, elle mit plusieurs secondes à comprendre où elle se trouvait. La lumière du jour s'infiltrait entre les rideaux de la chambre, et le bruit régulier du ressac lui parvenait aux oreilles depuis

l'extérieur.

— Kate ?

Elle reconnut la voix de David, de l'autre côté de la porte.

— Oui?

—Dépêchez-vous de vous habiller. Pokie vient d'appeler. Il nous attend au poste de police.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

L'urgence qu'elle perçut dans sa voix l'alarma aussitôt. Elle repoussa vivement les draps et courut lui ouvrir la porte.

— Que se passe-t-il ?

Le regard de David descendit brièvement sur les formes que dissimulait sa chemise de nuit, puis remonta, indifférent, vers son visage.

— L'assassin. Ils connaissent son identité.

Chapitre 8

Chang poussa vers Kate le fichier d'identification criminelle.

— Reconnaissez-vous quelqu'un ? demanda-t-il.

Kate scruta les différents visages, puis s'arrêta sur l'un d'entre eux. Le portrait était cruel. La moindre ride, le moindre défaut apparaissaient crûment sous la lumière impitoyable de la prise de vue. L'homme, cependant, regardait droit devant lui, les yeux grands ouverts. Et son expression était celle d'une âme perdue.

— C'est lui, murmura-t-elle.

— Vous êtes catégorique ?

— Je... me souviens de ses yeux.

Elle déglutit péniblement, puis détourna son visage. Les deux hommes l'observaient avec attention. Sans doute craignaient-ils qu'elle ne s'évanouît, ou qu'elle ne réagît d'une manière hystérique. Mais elle ne ressentait aucune émotion particulière

— C'est bien notre homme, dit Pokie, l'air satisfait. Kate baissa de nouveau les yeux sur le portrait, tandis qu'un sergent, visiblement très enrhumé, déposait devant elle une tasse de café fumant.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Un dingue, répondit Chang. Il s'appelle Charles

Decker. Cette photo a été prise il y a cinq ans après son arrestation.

— Pour quel motif ?

— Agression et voies de fait. Il a enfoncé à coups de pied la porte d'un cabinet médical, puis tenté d'étrangler un médecin en présence de ses assistants.

— Un médecin ? s'étonna David. Comment s'appelle-t-il ?

Pokie se renversa dans son fauteuil, qui grinça aussitôt sous son poids.

— Devine.

— Henry Tanaka.

Le policier le gratifia d'un large sourire, exhibant une rangée de dents tachées de nicotine.

— Gagné. Cela nous a pris du temps, mais le nom du type est finalement sorti de l'ordinateur.

— Des antécédents ?

— Oui. Nous aurions pu le dénicher plus rapidement, mais son dossier a été égaré au début de l'enquête. En fait, nous avons demandé

à Mme Tanaka si elle connaissait des ennemis à son mari, et elle nous a cité quelques noms. Après vérification au fichier, tous en sont sortis blancs comme neige. Elle a ensuite mentionné une agression par un déséquilibré, dont il avait été victime cinq ans auparavant. Elle ne se souvenait pas du nom de ce dernier, mais d'après elle l'homme était toujours interné à l'hôpital de l'Etat. Nous avons alors remis le nez dans le fichier, et sommes rapidement tombés sur le rapport de son arrestation. Il s'agissait de Charles Decker. Ce matin, nous avons reçu un coup de fil du labo. Tu te souviens des empreintes trouvées sur la porte d'entrée d'Ann Richter ?

— C'étaient les siennes ?

Chang hocha la tête.

— Et à présent, ajouta-t-il en se tournant vers Kate, nous avons son identification formelle par un témoin j direct. En l'occurrence, vous.

— Pour quelles raisons a-t-il agi ?

— Je vous l'ai dit. C'est un dingue.

—Des dingues, il en existe des centaines. Pourquoi celui-ci s'est-il transformé en assassin ?

— Hé, je ne suis pas psychiatre !

—Mais vous devez bien avoir une idée, n'est-ce pas ?

—Tout ce que j'ai pour le moment, répondit-il en haussant les épaules, c'est une théorie.

—Cet homme a menacé de me tuer, lieutenant. Il me semble que j'ai le droit d'en savoir plus.

—Elle a raison, Pokie, intervint David d'une voix calme. Ce n'est peut-être pas prévu dans vos manuels de police, mais elle a le droit de savoir qui est Charles Decker.

Chang soupira, puis sortit un carnet à spirale de son tiroir.

—Très bien, grogna-t-il. Voici ce que j'ai pu réunir jusqu'à présent. Sous réserve de vérifications, bien entendu... Decker, Charles Louis. Sexe masculin. Né à Cleveland il y a trente-neuf ans. Parents divorcés. Un frère, assassiné à l'âge de quinze ans lors d'une rixe entre bandes rivales. Une sœur, mariée, vivant en Floride.

— Vous lui avez parlé ?

—Oui. C'est d'ailleurs d'elle que nous tenons la plupart de nos informations. Voyons la suite... S'engage dans la marine à vingt-deux ans. Basé dans plusieurs ports successifs : San Diego, puis Bremerton, d'où il fait route pour Pearl Harbor il y a six ans. Travaille comme aide-opérateur du chirurgien de bord, sur l'USS Cimarron...

— Aide-opérateur ?

— Vous avez bien entendu. D'après ses supérieurs, Decker était un solitaire. Très replié sur lui-même, mais aucun trouble comportemental notoire...

Le policier fit une pause, puis tourna la page en reniflant.

— Etats de services satisfaisants. Appréciations positives de la hiérarchie. Gravit sans problèmes les échelons. Et puis brusquement, il y a cinq ans, tout bascule.

— Une dépression nerveuse ? s'enquit David.

— Pire que cela. Il devient soudain irascible et violent. Un vrai fou furieux. Apparemment à cause d'une femme.

— Une petite amie ?

— Ouais. Une jeune fille qu'il a rencontrée dans les îles. Il dépose une demande de permission pour l'épouser, et l'obtient. Mais par malchance, son navire est envoyé pour six mois effectuer des manœuvres à une centaine de miles au large de Subie Bay. Son voisin de cabine se souvient avoir vu Decker passer des heures à écrire des poèmes à sa dulcinée. Il devait en être fou amoureux. Complètement dingue.

Chang secoua la tête en soupirant.

— Bref, lorsque le Cimarron revient à Pearl Harbor, Decker ne voit pas la demoiselle sur le quai parmi toutes les jeunes femmes qui attendent leur amoureux. Et c'est là que les choses deviennent assez confuses. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a quitté le bord sans permission. Je suppose qu'il ne lui a pas fallu longtemps pour découvrir la vérité.

— Elle était partie avec un autre ? avança David.

— Non. Elle était morte.

Un long silence suivit sa réponse. Dans le bureau contigu, un téléphone sonna, tandis que les machines à écrire crépitaient sans discontinuer.

— Que s'était-il passé ? s'enquit doucement Kate.

— Des complications en couches, expliqua Pokie. Une sorte d'attaque au moment de l'accouchement. Le bébé, une petite fille, a succombé également. Decker ignorait qu'elle était enceinte.

Lentement, Kate baissa les yeux sur la photo de Charles Decker, et tenta d'imaginer ce qu'il avait vécu, ce jour-là à Pearl Harbor. Le navire se préparant à accoster, le quai noir de monde, les familles souriant...

« Pendant combien de temps a-t-il cherché son visage ? se demandait-elle. Combien de temps avant qu'il ne comprenne qu'elle n'était pas là ? Qu'elle n'était jamais venue ? »

—C'est à ce moment-là que le gars a perdu les pédales, enchaîna Chang. D'une manière ou d'une autre, il a fini par apprendre que l'accoucheur de sa petite amie était le Dr Tanaka. Notre rapport indique qu'il a fait irruption dans la clinique et tenté d'étrangler ce dernier. Après un début de bagarre, la police est arrivée sur les lieux et a maîtrisé le forcené. Le lendemain, il était libéré sous caution. A peine était-il sorti, cependant, qu'il courait chez un armurier s'acheter un revolver. Mais il ne s'en est pas servi contre le médecin. Il a placé le canon dans sa bouche, et a appuyé sur la détente.

Chang referma le cahier.

« Un acte définitif, songea Kate. Acheter une arme et se tirer une balle dans la tête... Comme il avait dû aimer cette femme ! »

Le policier lut sa question dans son regard.

—C'était une arme bon marché, expliqua-t-il, et de mauvaise qualité. Elle s'est dérégulée au moment de l'impact, transformant l'intérieur de sa bouche en bouillie. Mais il a survécu. Après plusieurs mois de soins dans un centre de rééducation, il a été transféré à l'unité psychiatrique de l'hôpital de l'Etat. D'après leurs comptes rendus, il aurait recouvré à peu près toutes ses facultés, sauf la parole.

— Il est muet ? s'étonna David.

—Pas exactement. Mais ses cordes vocales étaient en lambeaux. Il peut articuler des mots, mais sa voix s'est réduite à une sorte de sifflement rauque.

Kate se figea. Le son inhumain qui l'avait poursuivie dans l'escalier de l'immeuble d'Ann Richter lui revint aussitôt à la mémoire. Le sifflement d'une vipère sur le point de mordre...

—Il y a à peu près un mois, poursuivit Chang, Decker était libéré de l'hôpital, mais soumis à une obligation de visite chez l'un des psychiatres, le Dr Nemechek. Il ne s'est jamais rendu au premier rendez-vous.

— Avez-vous parlé à ce médecin ? demanda Kate.

—Par téléphone, seulement. Il se trouve actuellement à Los Angeles pour un congrès, mais devrait être de retour mardi. Il m'a juré ses grands dieux que son patient était absolument inoffensif. Je crois pour ma part que le toubib couvre ses arrières. Voir l'un de ses patients se mettre dès sa sortie à égorger des citoyens n'est pas du meilleur effet.

—Nous avons donc le mobile, dit David. Il aura voulu venger sa bien-aimée.

— C'est en effet ma théorie.

—Mais pourquoi s'en serait-il pris à Ann Richter ? intervint Kate.

—Vous souvenez-vous de cette femme blonde aperçue dans le garage

par l'un des gardiens ?

— Vous pensez qu'il s'agissait d'elle ?

— Il semble que la jeune femme et le Dr Tanaka entretenaient. .. Comment dire ? D'étroites relations.

— Dois-je comprendre qu'ils étaient...

— Disons que les voisins de Mlle Richter n'ont eu aucun mal à reconnaître le Dr Tanaka en voyant sa photo. Il a été aperçu dans l'immeuble à maintes reprises. Et j'ai le sentiment qu'elle est allée lui rendre une petite visite de courtoisie le soir où il a été tué. Malheureusement, ce qu'elle a vu là-bas l'aura tellement effrayée qu'elle s'est enfuie en courant, prise de panique. Peut-être avait-elle vu Decker. Et peut-être l'avait-il vue, lui aussi.

— Pourquoi, dans ce cas, ne s'est-elle pas rendue à la police ?

— Sans doute ne voulait-elle pas voir sa relation avec un homme marié étalée sur la place publique. Ou être accusée d'avoir tué son amant, qui sait ?

— Mais elle n'était qu'un simple témoin, protesta Kate. Tout comme moi.

Pokie la considéra d'un œil perplexe.

— Il y a une grosse différence entre elle et vous, dit-il enfin. Decker ne peut pas vous retrouver. En cette minute précise, personne ne sait où vous êtes, hormis la police. Et en ce qui me concerne, c'est très bien ainsi.

Il se tourna vers David.

— Sa présence chez toi pose-t-elle problème ?

— Elle peut rester, répondit-il, le visage indéchiffrable.

— Parfait. Mieux vaut qu'elle n'utilise pas sa propre voiture.

— Ma voiture ? s'insurgea-t-elle. Mais pourquoi ?

— Decker est en possession de votre sac, et par conséquent d'un de vos jeux de clés. Il connaît à présent la marque de votre véhicule, et n'aura de cesse qu'il ne l'ait repéré.

— Combien de temps ? demanda-t-elle en soupirant.

— Pardon ?

— Combien de temps s'écoulera-t-il avant que cette affaire soit terminée ? Que je puisse de nouveau mener une vie normale ?

— Retrouver notre homme ne se fera pas sur un claquement de doigts, je le crains. Je vous demande un peu de patience. Le loup finira bien par sortir de sa tanière.

En attendant, songea Kate, quelque part dans les bas-fonds de Sand Island, de Waikiki ou du vieux quartier chinois, Charlie Decker se

terrait, inconsolable de la perte de la femme qu'il aimait.

Au moment où ils se levaient pour prendre congé, une question lui vint à l'esprit.

—Lieutenant ? Où en êtes-vous dans le cas Ellen O'Brien ?

Le policier, qui avait commencé à rassembler ses documents, leva aussitôt les yeux.

— Que voulez-vous savoir à son sujet ?

— Existe-t-il un lien entre sa mort et cette affaire ?

Chang jeta un dernier coup d'œil à la photo de Charlie

Decker, puis referma le dossier.

— Non, répondit-il. Aucun.

—Mais il doit forcément en exister un ! s'emporta-t-elle en retrouvant la chaude atmosphère de l'extérieur. Chang a pu négliger un indice, un élément de preuve...

— Ou nous l'avoir dissimulé, termina David.

Elle se tourna vers lui, les sourcils froncés.

—Pourquoi l'aurait-il fait ? Vous êtes amis, me semble-t-il.

— J'ai déserté les tranchées, vous vous rappelez ?

—A vous entendre, le travail des policiers serait un nouveau Vietnam.

—Pour certains d'entre eux, il s'agit effectivement d'une guerre. Une sorte de guerre sainte. Pokie a beau avoir une femme et des enfants, il investit le plus clair de son temps dans son travail.

— Vous pensez donc que c'est un bon flic.

—Il me fait parfois penser à un cheval de trait, répondit-il en haussant les épaules. Solide, mais guère brillant. Je l'ai même vu commettre des bourdes ici ou là. Peut-être se trompe-t-il, mais cette fois-ci je serais plutôt de son avis : la mort d'Ellen O'Brien ne colle pas avec le reste.

—Mais vous l'avez entendu aussi bien que moi : Decker était aide-opératoire. Il assistait le chirurgien de bord du...

—Decker n'a pas le profil, Kate. Un psychopathe se prenant pour Jack l'Eventreur ne perdrait pas son temps à jouer avec des électrocardiogrammes et des ampoules pharmaceutiques.

Kate contempla fixement le trottoir, rongée de frustration.

—Le problème, soupira-t-elle, c'est que je n'ai aucun moyen de prouver qu'Ellen a été assassinée. Je ne suis même pas sûre que c'est possible.

David s'arrêta soudain à côté d'elle.

—D'accord, dit-il. Nous ne pouvons rien prouver. Mais essayons cependant de raisonner en termes de logique.

— De logique ?

—Exactement. Considérons la personnalité d'un homme comme Charles Decker. Un marginal, doté de quelques notions de médecine et de chirurgie. Maintenant, suivez-moi bien et répondez-moi. Comment s'arrangerait-il pour pénétrer dans l'hôpital et tuer un patient ?

— J'imagine qu'il lui faudrait...

Kate s'interrompit, l'attention attirée par un petit vendeur de journaux.

— Nous sommes dimanche ! s'écria-t-elle.

— Oui, et alors ?

—Ellen a été admise un dimanche. Je me souviens d'être allée dans sa chambre pour lui parler. Il était 20 heures.

Elle jeta un bref coup d'œil à sa montre.

—Nous avons exactement dix heures devant nous. Nous pourrions remonter étape par étape...

—Hé ! Attendez, je suis perdu ! Dix heures pour faire quoi ?

Kate se tourna vers lui et répondit d'une voix calme :

— Pour commettre un meurtre.

Le parking des visiteurs était presque désert, à 22 heures ce soir-là, lorsque David engagea sa voiture dans la voie d'accès de l'hôpital. Il se gara à proximité de l'entrée principale, coupa le moteur et se tourna vers Kate.

—Cela ne prouvera rien. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Je veux simplement m'assurer que c'est possible.

—Une possibilité ne constitue pas un fait. Surtout devant un jury.

—Cela m'est égal, David. Tant que « moi » je sais que c'est possible.

Elle détourna son regard et observa à distance l'entrée des urgences, que surmontait une enseigne rouge clignotante. Une ambulance était arrêtée au quai de prise en charge. Assis sur un banc à proximité, le chauffeur fumait une cigarette en écoutant un petit poste de radio posé à côté de lui.

Un dimanche soir aussi calme qu'à l'ordinaire. Les visites étaient depuis longtemps terminées, et les patients dormaient d'un sommeil lourd sous les effets de puissants somnifères.

—Très bien, soupira David en ouvrant sa portière. Allons-y.

Les portes vitrées de l'accueil étaient fermées. Ils empruntèrent l'entrée des urgences, et traversèrent la salle d'attente où une mère

tentait en vain d'apaiser son bébé qui hurlait, un vieil homme toussait dans son mouchoir, et un adolescent pressait un sac de glace sur son visage tuméfié. Occupée au téléphone, l'infirmière des admissions ne montra aucune réaction lorsqu'ils passèrent devant elle pour se diriger vers les ascenseurs.

— Elle me connaît, expliqua Kate devant l'air ébahi de David.

— Mais elle vous a à peine regardée.

— Parce qu'elle n'avait d'yeux que pour vous.

— Seigneur, vous avez trop d'imagination !

Il s'arrêta, et fit un rapide tour d'horizon.

— Où est la sécurité ? s'étonna-t-il. Je ne vois aucun gardien.

— Il est probablement en train d'effectuer sa ronde.

— Vous voulez dire qu'il n'y en a qu'un ?

— Il n'y a pas beaucoup d'animation dans un hôpital, répondit-elle en appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Et n'oubliez pas que nous sommes dimanche.

Arrivés au troisième, ils débouchèrent sur un couloir blanc aseptisé. Le sol ciré luisait sous la lumière des néons. Alignés le long d'un des murs, des lits roulants attendaient. Kate lui désigna du doigt la double porte où était inscrit « accès interdit ».

— Le bloc opératoire, précisa-t-elle.

— On peut entrer ?

Kate s'approcha de deux pas, et les portes s'écartèrent en coulisant automatiquement.

— Aucun problème, comme vous le voyez.

A l'intérieur, la veilleuse de l'espace de réception émettait une lumière faible et diffuse. Kate attira l'attention de David sur le tableau où figurait l'organigramme des interventions du lendemain.

— Tous les cas de la journée y sont indiqués, expliqua-t-elle. Un seul regard permet de savoir dans quelle salle sera opéré tel patient, connaître la procédure d'intervention, ainsi que les noms du chirurgien et de l'anesthésiste.

— Dans quelle salle se trouvait Ellen ?

— La première au fond à gauche.

Elle le précéda dans le couloir sombre jusqu'à la salle n° 5, et en ouvrit la porte. Lorsqu'elle actionna l'interrupteur, une lumière blanche presque aveuglante illumina la pièce.

— Le chariot d'anesthésie est là-bas.

David s'en approcha et tira les différents tiroirs, faisant tinter les

minuscules ampoules dans leurs logements.

—Ces produits sont-ils toujours aussi facilement accessibles ?

—Ils sont sans valeur à l'extérieur, répondit-elle. Qui prendrait la peine de venir les voler ? Quant aux narcotiques, nous les gardons sous clé dans cette armoire.

—Donc c'est ici que vous travaillez, observa-t-il en survolant la salle du regard. Très impressionnant. Un véritable décor pour films de science-fiction !

Kate ne put réprimer un sourire.

—En ce qui me concerne, je m'y suis toujours sentie comme à la maison.

Elle fit quelques pas dans la pièce, passant une main familière sur les différentes installations.

—J'aime jouer avec ces équipements, ajouta-t-elle. Manipuler les commandes, appuyer sur les boutons. Mais je comprends que certaines personnes puissent les trouver intimidants.

—Et vous, murmura-t-il, n'avez-vous jamais été intimidée ?

Elle tourna la tête, et croisa aussitôt son regard. Il émanait de ses yeux bleus une intensité si troublante qu'elle en resta muette une fraction de seconde.

—Pas par une salle d'opération, en tout cas, répondit-elle doucement.

Le silence était tel qu'elle pouvait entendre les battements de son propre cœur. Pendant ce qui lui sembla durer une éternité, leurs regards restèrent rivés l'un à l'autre, avant que David ne rompît la magie en reportant son attention sur le chariot d'anesthésie.

—Combien de temps faut-il pour trafiquer l'une de ces ampoules ?

Kate admira sa capacité à garder son sang-froid. Elle-même ressentait quelques difficultés à trouver ses mots.

—Il... il faudrait d'abord la vider de la Succinylcholine qu'elle contient... Ce qui ne prendrait pas plus d'une minute.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Elle se tourna vers la table d'opération, le visage crispé.

—Les patients sont sans défense, nous avons un total contrôle sur leur vie... Mon Dieu ! Je n'avais encore jamais vu les choses sous cet angle-là. C'est effrayant.

—Commettre un meurtre dans ce bloc ne pose donc aucun problème.

— Non, admit-elle. Aucun.

—Parlons maintenant des électrocardiogrammes. Comment notre homme s'y serait-il pris pour les intervertir ?

—Il lui aura d'abord fallu mettre la main sur l'original. Celui-ci se trouvait dans la salle de garde.

— Qui grouille d'infirmières.

—C'est exact. Mais les infirmières sont toujours très intimidées par les blouses blanches. Je parie que si vous endossiez une tenue, vous pourriez vous introduire dans cette salle sans que l'on vous pose la moindre question.

David leva soudain la tête, l'œil intéressé.

— Et si nous tentions l'expérience ?

— Vous voulez dire : maintenant ?

—Bien sûr. Trouvez-moi une blouse blanche. J'ai toujours rêvé de jouer les grands docteurs.

Il ne leur fallut qu'une minute pour en dénicher une dans le vestiaire des chirurgiens. Aux taches de café qui la maculaient, Kate reconnut la blouse de Guy Santini, ce que confirmait la taille, un 46.

—J'ignorais que King Kong faisait partie de votre personnel, ironisa David en l'enfilant. Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que les infirmières s'écrouleront de rire en me voyant ?

Kate s'écarta d'un pas et l'examina. La blouse lui tombait sur les épaules, et le col en était relevé d'un côté. Mais il était tout simplement irrésistible.

— Ça ira, dit-elle simplement.

— J'ai l'air d'un épouvantail, n'est-ce pas ?

Kate éclata de rire.

—Le propriétaire de cette blouse « est » un épouvantail. Mais ne vous inquiétez pas, personne ne fera attention à vous.

Ils quittèrent alors la pièce et se dirigèrent vers les ascenseurs.

—Et souvenez-vous, ajouta-t-elle : comportez-vous comme si vous étiez réellement un docteur. « Pensez » en docteur. Intelligent, dévoué, compatissant...

— Vous oubliez « modeste ».

Elle le frappa gentiment sur le bras.

— En avant, docteur Jekyll !

— Surtout ne me laissez pas tomber, l'implora-t-il en pénétrant dans la cabine d'ascenseur. Je pourrais avoir besoin de vous.

—Je serai dans la salle d'opération. Oh, David, un dernier conseil.

— Oui, lequel ?

—Ne commettez pas d'erreur médicale. Vous seriez obligé d'engager une procédure contre vous-même !

David lui répondit par un grognement, puis les portes de la cabine se refermèrent sur lui.

Les risques étaient minimes, songea Kate. Même s'il venait à être intercepté par un membre du service de sécurité, elle n'avait qu'un mot à dire pour le libérer. Son malaise s'accrut néanmoins tandis qu'elle faisait demi-tour dans le couloir.

De retour dans la salle n° 5, elle s'installa dans son fauteuil habituel, près de la tête de la table, et se rappela les nombreuses heures passées dans ce petit univers familier et sécurisant.

Un bruit de porte lui fit soudain tendre l'oreille. David était-il déjà de retour ? Y avait-il eu un imprévu ? Elle bondit de son siège et jeta discrètement un œil dans le couloir.

A quelques mètres sur sa gauche, un rai de lumière filtrait sous la porte de la salle 5. Elle entendit alors des cliquetis indistincts, puis le glissement étouffé d'un tiroir.

Quelqu'un était en train de fouiller dans le matériel. Une infirmière ? Une personne étrangère à l'hôpital ?

Kate tourna la tête vers l'autre extrémité du couloir, seule direction par où s'échapper. Le bureau de la réception se trouvait juste derrière l'angle. Si elle parvenait à passer devant la salle n° 7 sans éveiller l'attention, il lui serait alors possible d'appeler la sécurité. Mais il lui fallait faire vite.

Attentive à ne pas faire le moindre bruit, elle s'engagea à pas de loup dans le couloir. La porte de la salle n° 7 s'ouvrit au même instant. Saisie de panique, elle recula d'un pas, avant de voir surgir le Dr Clarence Avery. Celui-ci s'immobilisa aussitôt en la voyant. Quelque chose lui glissa des mains pour s'écraser au sol, répandant à ses pieds des petits fragments de verre.

—Doc... Docteur Chesney, bégaya-t-il, aussi pâle qu'un linge. Je ne... m'attendais pas à... Je veux dire...

Fronçant les sourcils, Kate baissa les yeux sur le linoléum. Le vieux médecin secoua la tête d'un air abattu.

—J'ai peur d'avoir fait un beau gâchis..., s'excusa-t-il d'un air piteux.

—Ce n'est pas grave, répondit-elle promptement. Je vais vous aider à nettoyer cela.

Kate commença par allumer les lumières du couloir. Avery ne réagit pas, figé dans la même attitude embarrassée. Jamais elle ne l'avait vu aussi triste, aussi fragile. Après être allée chercher des serviettes en papier, elle lui en tendit une, mais il ne se décida pas à la prendre.

S'accroupissant alors pour ramasser le verre cassé, Kate remarqua l'inscription que portait l'un des éclats.

—C'est pour ma chienne, expliqua-t-il d'une voix faible.

— Je vous demande pardon ?

—Le chlorure de potassium. C'est pour ma chienne. Elle est très malade.

Kate leva vers lui des yeux étonnés.

— Oh ! Je suis navrée, répondit-elle sans conviction.

—Je n'ai d'autre choix que de l'euthanasier, expliqua-t-il en baissant la tête. Elle n'a fait que gémir toute la matinée. Je ne supporte plus de la voir souffrir ainsi. Elle est très âgée, vous savez. Plus de dix-sept ans. Quant à l'emmener chez un vétérinaire, je ne peux m'y résoudre. Elle serait trop effrayée.

Kate se releva. Clarence Avery était toujours comme paralysé devant elle, la serviette en papier à la main.

—Je suis sûre qu'un vétérinaire ferait les choses en douceur, suggéra-t-elle.

—Non. Il vaut mieux que je l'accompagne moi-même dans ses derniers instants, ne croyez-vous pas ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête, puis se tourna vers le chariot d'anesthésie, d'où elle sortit une nouvelle ampoule.

— Tenez, dit-elle. La dose devrait être suffisante.

— Oui. Elle... elle n'a jamais été bien grosse.

Le vieil homme glissa l'ampoule dans sa poche et fit demi-tour pour partir. Après avoir fait deux pas, il s'arrêta et se tourna vers elle.

—J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour vous, Kate. Vous êtes la seule qui ne se soit jamais moquée de moi dans mon dos, qui n'ait jamais laissé entendre que j'étais trop vieux, que j'aurais dû me retirer depuis longtemps...

Il hésita quelques instants, puis ajouta :

—Je ferai ce que je pourrai lors de votre audition devant la commission.

Lorsque le bruit de ses pas eut disparu dans le couloir, Kate s'interrogea sur le produit qu'il avait emporté. Du chlorure de potassium. Administré en intraveineuse, c'était un poison mortel qui déclenchait un arrêt cardiaque rapide.

Il lui vint alors à l'esprit que si un tel poison pouvait tuer un chien, il pouvait également tuer un être humain.

L'infirmière de la salle de garde 3B était courbée sur son bureau, absorbée par la lecture d'un ouvrage de poche. Le regard captivé, elle

tourna une nouvelle page sans remarquer l'intrusion de David. Ce ne fut que lorsqu'elle remarqua sa présence, debout à côté d'elle, qu'elle leva enfin les yeux. Elle referma aussitôt le livre en rougissant.

— Oh ! Je vous demande pardon ! Que puis-je pour vous, docteur... euh...

— Jones, termina David.

Il lui adressa alors un sourire si charmeur qu'elle sembla fondre comme de la gelée sur son siège.

— Je voudrais jeter un coup d'œil à l'un des dossiers, annonça-t-il.

— Lequel ? demanda-t-elle, le dévorant du regard.

David étudia rapidement le tableau derrière elle.

— Chambre 8.

— A ou B ?

— B.

— Mme Loomis ?

— C'est bien cela. Mme Loomis.

La jeune femme se leva avec une lenteur calculée, puis se dirigea vers une étagère murale en ondulant des hanches. David ne put réprimer un sourire en regardant la couverture suggestive du livre.

— Le voilà, minauda-t-elle en lui présentant le dossier.

— Eh bien, merci madame...

— Hanks. Janet. Mademoiselle...

— Hum, oui, répondit-il, avant de s'éclaircir la gorge.

David prit le dossier et s'installa sur la chaise la plus éloignée possible de Janet Hanks. Celle-ci soupira de frustration lorsque la sonnerie du téléphone l'obligea à se retourner.

— Oui, très bien, répondit-elle à son interlocuteur. Je vous les apporte tout de suite.

Elle se saisit alors de plusieurs tubes de prélèvement sanguin rangés dans un support, puis sortit de la pièce d'un pas pressé.

« C'est donc aussi facile que ça ! » s'étonna-t-il en survolant les fiches médicales que contenait le dossier.

Une infirmière passa devant la salle vitrée en poussant un chariot ; une autre fit une brève irruption pour répondre au téléphone, avant de disparaître comme elle était venue. Aucune des deux ne lui porta la moindre attention.

Il dénicha enfin le relevé de l'électrocardiogramme, inséré à la fin du dossier. Le remplacer par un autre ne devait pas prendre plus de dix secondes. Considérant le nombre d'hommes de l'art attachés à un seul

patient, l'opération devait passer totalement inaperçue.

Commettre un meurtre dans ces conditions devenait un jeu d'enfant.

Une simple blouse blanche suffisait.

Chapitre 9

—Vous aurez au moins prouvé une chose, ce soir, dit David en posant deux verres de lait chaud sur la table de la cuisine.

—Non, soupira Kate. Cette expérience ne prouve rien. Sauf peut-être que la chienne du Dr Avery est malade. Pauvre Clarence ! J'ai dû lui causer la frayeur de sa vie.

—Ça a été réciproque, me semble-t-il. A ce propos, êtes-vous bien sûre qu'il possède un chien ?

—Il ne m'aurait pas menti. Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité.

David but un peu de lait. Une fine moustache blanche ornait sa lèvre supérieure lorsqu'il reposa le verre.

—En fait, je suis certaine qu'il en a un, reprit-elle. Je me rappelle en avoir vu la photo sur son bureau.

— Avery a une photo de son chien sur son bureau ?

—Il s'agit plutôt d'une photo de sa femme tenant dans ses bras un petit terrier. Elle était vraiment très belle.

— Etait ?

—Elle a été victime d'une attaque cérébrale il y a quelques mois. Lorsqu'il a fallu la placer dans un établissement de soins, le pauvre homme en a eu le cœur brisé. Depuis lors, il se traîne comme une âme en peine.

Kate avala une longue gorgée de lait avant d'ajouter :

— A mon avis, il n'en aura pas le courage.

— Le courage de quoi ?

—De tuer sa chienne. Certaines personnes sont incapables de faire du mal à une mouche.

—Tandis que d'autres commettent des meurtres de sang-froid.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous pensez toujours qu'il s'agit d'un meurtre ?

Il parut hésiter un instant, puis poussa un soupir.

—A vrai dire, je n'en sais rien. Jusqu'à présent, je n'ai fait que me fier à mon instinct sans m'attarder sur les faits. Ces derniers risquent de ne pas peser lourd dans le prétoire.

—Ni devant la commission, ajouta-t-elle d'un ton las.

— Quand doit-elle se tenir ?

—Mardi. Et je n'ai toujours pas la moindre idée de ce que je vais leur dire.

—Ne pouvez-vous pas demander un report ? J'annulerai mes rendez-vous pour demain. Ensemble, nous parviendrons peut-être à mettre en lumière certains éléments.

—J'en ai demandé un. Il m'a été refusé. De toute façon, il n'existe aucune preuve en ma faveur. Tout ce que nous avons, c'est deux assassinats n'ayant a priori aucun lien avec la mort d'Ellen O'Brien.

David se redressa sur sa chaise et fronça les sourcils.

—Et si la police était sur une fausse piste ? Charles Decker n'a peut-être rien à voir avec ces deux meurtres.

—Ils ont trouvé ses empreintes, David. Et je l'ai vu de mes propres yeux.

— Mais vous ne l'avez pas vu « tuer » Ann Richer.

—C'est exact. Mais qui d'autre que lui aurait eu un mobile pour le faire ?

— Attendez une minute. Réfléchissons.

Il se saisit de la salière posée en bout de table et la plaça entre eux.

—Voilà, reprit-il. Nous savons qu'Henry Tanaka était un homme très pris. Et pas uniquement par son travail. Il avait une maîtresse...

La poivrière rejoignit prestement la salière.

— Ann Richter, sans doute.

—D'accord, dit Kate. Mais que faites-vous d'Ellen O'Brien ?

David tendit la main et approcha le sucrier.

— C'est la question à un million de dollars.

— Un triangle amoureux ?

—Possible. Un homme peut entretenir plusieurs liaisons en parallèle. Et chacune de ses maîtresses avoir un petit ami jaloux.

—Seigneur ! Vous me donnez le vertige. Tout le monde couchant avec tout le monde...

—Cela arrive plus souvent qu'on le croit. Et pas seulement chez les médecins.

— Chez les avocats, par exemple ?

—Je ne dis pas que c'est mon cas. Mais le fait est que nous sommes tous des êtres humains.

Kate ne put s'empêcher de sourire.

—C'est drôle, dit-elle. Lorsque je vous ai vu la première fois, je n'ai pas eu le sentiment d'avoir affaire à un être humain.

— Vraiment ?

—Vous représentiez pour moi un ennemi, une menace. L'un de ces maudits avocats...

— Un être cynique et impitoyable, c'est ça ?

— Vous étiez parfait dans le rôle, avouez-le.

— Merci du compliment !

—Mais j'ai changé d'avis sur vous, s'empressa-t-elle ¹⁵⁸ d'ajouter. Je ne vous considère plus comme un simple avocat, depuis que...

Elle s'interrompit soudain et baissa les yeux.

—Depuis que je vous ai embrassée ? termina David d'une voix douce.

Kate sentit ses joues s'empourprer. Elle se leva brusquement, puis s'avança vers l'évier son verre à la main, consciente du regard brûlant de David posé sur elle.

— Tout cela est si compliqué, soupira-t-elle.

— Quoi ? Le fait que je sois un être humain ?

—Non. Que nous soyons tous deux des êtres humains.

Sans même le regarder, elle pouvait sentir la tension électrique qui crépitait entre eux.

Elle rinça son verre sous le robinet, puis, lentement, revint s'asseoir à la table. David ne la quittait pas des yeux, un sourire désabusé sur les lèvres.

—Je suis le premier à l'admettre, dit-il. La condition humaine présente un fâcheux inconvénient : elle fait de nous les esclaves de nos petits besoins physiologiques.

« Besoins physiologiques ». Quelle bien pauvre définition du maelstrom hormonal qui lui ravageait l'esprit et le corps ! Evitant son regard, elle focalisa son attention sur la salière au milieu de la table, et repensa à Henry Tanaka. Toutes ces morts n'étaient-elles qu'une conséquence de l'éternel conflit entre luxure et jalousie ?

—Vous avez raison, conclut-elle. Nous sommes constamment à la merci des exigences de notre nature... Et celles-ci conduisent parfois au meurtre.

David se figea soudain, une expression étrange sur le visage.

—Bon sang ! grogna-t-il. Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

— Pensé à quoi ?

Il avança alors son verre vide près du sucrier, de sorte à former un quadrilatère.

—Supposons que Tanaka ait eu une deuxième maîtresse, en l'occurrence Ellen O'Brien.

— Nous en restons à notre bon vieux triangle...

— Ce serait oublier quelqu'un de très important. Kate plissa les yeux et observa avec attention le nouveau schéma.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Mme Tanaka !

— Exactement !

La femme japonaise qui leur ouvrit la porte de la clinique semblait tout droit sortie d'une estampe ancienne. Les lèvres peintes en rouge vif, le visage poudré de blanc, elle faisait penser à une geisha — apparence qu'elle semblait du reste entretenir avec soin.

— Alors vous n'êtes pas de la police ?

— Pas exactement, répondit David. Nous avons cependant quelques questions...

— Je ne réponds pas aux journalistes, coupa-t-elle avant de commencer à refermer la porte.

— Nous ne sommes pas journalistes, madame Tanaka. Je suis avocat. Et voici le Dr Chesney.

— Que me voulez-vous ?

— Nous essayons de réunir des informations sur un meurtre. Un meurtre que nous avons de bonnes raisons de croire lié à celui de votre mari.

Une lueur intéressée brilla aussitôt dans les yeux de Mme Tanaka.

— Vous faites allusion à cette infirmière, n'est-ce pas ?

— Oui. Ann Richter.

— Qu'avez-vous appris sur elle ?

— Nous sommes disposés à vous le dire, si toutefois vous acceptez de nous laisser entrer.

Elle hésita quelques secondes avant d'ouvrir la porte, puis leur fit signe de la suivre dans la salle d'attente. Kate constata alors que l'épouse d'Henry Tanaka était beaucoup plus grande que la plupart des Japonaises, la dépassant même de quelques centimètres. Elle était vêtue d'une simple robe de cotonnade bleue, portait des escarpins à hauts talons, et ses oreilles étaient ornées de boucles dorées en forme de coquillages. Ses cheveux formaient une masse noire brillante et uniforme, n'eût été la fine mèche blanche qui striait sa tempe droite. Koniko Tanaka était une femme d'une beauté remarquable.

— Ne faites pas attention au désordre, s'excusa-t-elle en s'arrêtant au milieu de la pièce. Nous avons été quelque peu débordés ces derniers temps. Trop d'arrangements à prendre, de détails à régler...

Elle regarda le canapé et les fauteuils vides, comme surprise de ne plus y trouver de patients. La table basse était encore couverte de

magazines, et un coffre à jouets attendait sagement dans un angle. Derrière la cloison vitrée de la réception, deux femmes étaient occupées à trier des piles de dossiers.

—Nous avons tant de noms dans nos fichiers ! se plaignit-elle. Sans parler des factures en souffrance. Jamais je n'aurais imaginé être un jour confrontée à une telle pagaille. Henry s'occupait toujours de tout. Maintenant qu'il n'est plus là...

Elle se laissa tomber dans le canapé, l'air abattu.

—Je suppose que vous êtes au courant, pour mon mari et cette... femme.

David hocha la tête.

— Et vous ? demanda-t-il. Vous saviez ?

—Oui. Même si j'ignorais de qui il s'agissait, intuitivement, je sentais qu'il me trompait.

Elle désigna du menton les deux jeunes femmes derrière la vitre avant d'ajouter :

—Elles aussi étaient au courant, bien sûr. En réalité, personne dans la clinique n'ignorait que mon mari avait une liaison... Mais vous vouliez me parler de cette femme, Ann Richter. Que désirez-vous savoir exactement ?

— J'ai travaillé avec elle, commença Kate.

—Vraiment ! Je ne l'ai jamais rencontrée. Dites-moi, quel genre de femme était-ce ? Jolie ?

Kate hésita avant de répondre. Son interlocutrice semblait vouloir entretenir sa douleur, comme par masochisme.

— Séduisante, du moins.

— Intelligente ?

— Oui, je suppose. C'était une bonne infirmière.

—Je l'étais aussi, déclara Mme Tanaka en détournant le regard. Elle était blonde, je crois. Henry raffolait des blondes. Quelle ironie, n'est-ce pas ? J'imagine que vous, les Occidentaux, êtes plutôt attirés par le charme oriental !

—Une jolie femme est une jolie femme, répondit David. Pour ma part, je ne fais pas de discrimination.

—Avait-il d'autres liaisons, d'après vous ? intervint doucement Kate.

—Probablement, soupira son interlocutrice. C'était un homme, après tout.

—Le nom d'Ellen O'Brien vous dit-il quelque chose ?

—Entretenait-elle le même type de... relations avec mon mari ?

— Nous comptions sur vous pour nous le dire.

Koniko Tanaka secoua la tête.

— Mon mari ne prononçait jamais aucun nom devant moi. Je ne lui posais d'ailleurs pas de questions.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voulais pas l'entendre me mentir.

— La police vous a-t-elle informée qu'elle avait identifié un suspect ?

— Vous voulez parler de ce Charles Decker ? Le sergent Brophy est venu me voir hier après-midi. Il m'a montré sa photo.

— L'avez-vous reconnu ?

— Je ne l'avais jamais vu. En fait, c'était la première fois que j'entendais son nom. Tout ce que je sais, c'est que mon mari a été agressé par cet homme il y a cinq ans de ça. Et que la police l'a libéré dès le lendemain.

— Parce que votre mari a refusé de porter plainte, rappela David.

Elle leva vers lui un regard surpris.

— Que dites-vous ?

— C'est la raison pour laquelle Decker a été relâché aussi vite. Apparemment, le Dr Tanaka préférait ne pas donner suite à cette affaire.

— Je n'en ai jamais rien su.

Elle se tut quelques instants avant de reprendre :

— Voyez-vous, il existait beaucoup de sujets que nous évitions d'aborder. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons pu rester ensemble aussi longtemps. Une sorte d'arrangement, si vous préférez. Henry ne me demandait pas de quelle manière je dépensais l'argent, et je ne le questionnais pas sur sa vie privée.

— Vous ne pouvez donc rien nous dire de plus concernant Charles Decker.

— Non. Mais Peggy, elle, le pourrait peut-être.

— Peggy ?

— Notre réceptionniste, répondit-elle en se tournant vers le bureau. Elle était ici lorsque cet homme s'est présenté.

Peggy était une blonde à l'allure décidée, d'environ quarante ans, vêtue d'une combinaison épousant des formes plus que généreuses. Pour d'obscurcs raisons, elle préféra rester debout pour répondre aux questions de David.

— Jamais je ne pourrai oublier son visage ! s'écria-t-elle. J'étais occupée à ranger l'une des salles d'examen quand j'ai entendu tous ces

hurlements. Je me suis alors précipitée dans la salle d'attente, et j'ai vu ce psychopathe en train d'étrangler Henr... euh, le Dr Tanaka. Seigneur, comme il criait !

— Vous voulez dire qu'il l'insultait ? s'enquit David.

—Non, non. Il lui disait des trucs du genre : « Que lui avez-vous fait ? Vous me l'avez tuée ! »

— Ce sont ses mots ? Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

—De qui parlait-il, d'après vous ? D'une de ses patientes ?

—Oui. Le docteur avait été tellement choqué par cette malheureuse histoire. Une femme si gentille ! Morte en couches avec son bébé...

— Comment s'appelait-elle ?

—Jenny... Laissez-moi réfléchir. Jenny Brand... Non, Brook. C'est bien ça, Jenny Brook.

— Qu'avez-vous fait en découvrant cette scène ?

—Eh bien, j'ai écarté le type du Dr Tanaka, évidemment. Il le maintenait fermement, mais j'y suis quand même parvenue. Les femmes ne sont pas toutes les êtres fragiles que l'on croit, vous savez... Bref, il s'est comme effondré.

— Qui ? Le docteur ?

—Non, le psychopathe. Il s'est mis à ramper vers la table comme un chiot, avant de se recroqueviller sur le sol en pleurant. Il était toujours là, prostré, quand la police est arrivée. Quelques jours plus tard, nous avons appris qu'il s'était tiré une balle dans la tête.

Elle s'interrompit soudain, le regard fixe.

—C'est bizarre, reprit-elle, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir pitié de lui. Il pleurait comme un enfant. Je crois que même Henry était ému...

— Madame Tanaka ?

La deuxième employée pointa la tête dans la salle d'attente.

—Un coup de téléphone pour vous, madame Tanaka. Votre comptable.

—Je le prends dans le bureau du fond, répondit Koniko Tanaka en se levant.

A l'adresse de David, elle ajouta :

—Nous ne pouvons rien de plus pour vous, je crois. Et nous avons du travail. Si vous voulez bien m'excuser...

Elle salua d'un léger mouvement de tête, puis, lançant un regard méprisant à la réceptionniste, quitta la salle d'attente d'une démarche

féline.

—Quinze jours de préavis, marmonna Peggy. C'est tout ce qu'elle nous a donné, avec comme consigne de mettre de l'ordre dans ce fichu caphamaüm. Pas étonnant qu'Henry ne voulait pas la voir tramer dans les bureaux !

—Peggy ? demanda Kate. Juste une dernière question, s'il vous plaît. Lorsqu'un de vos patients meurt, pendant combien de temps gardez-vous son dossier médical ?

—Cinq ans. Sept, s'il s'agit d'un cas d'obstétrique.

—Donc vous disposez encore de celui de Jenny Brook ?

—Certainement.

La réceptionniste regagna son bureau et vérifia dans un tiroir la liste de dossiers correspondant à la lettre B. Après avoir examiné chacun d'entre eux, elle repoussa brusquement le tiroir, l'air contrarié.

—Je ne comprends pas, grogna-t-elle. Il devrait y être.

David et Kate se tournèrent l'un vers l'autre, le regard inquiet.

—Il n'est plus là ? demanda Kate.

—Eh bien... non. Je suis pourtant très pointilleuse sur le rangement. Dans ce bureau chaque chose est toujours à sa place.

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda David. Quelqu'un l'aurait-il emporté ?

—Je ne vois que lui, répondit Peggy. Mais je ne comprends pas pourquoi. Il y a presque cinq ans...

—Lui ?

—Le Dr Tanaka, bien sûr ! Qui d'autre ?

—Jennifer Brook, répéta l'employée de l'hôpital en entrant le nom dans l'ordinateur. Avec un e ou sans e ?

—Je ne sais pas, dit Kate.

—Date de naissance ?

David et elle se consultèrent rapidement du regard.

—Nous ne savons pas, répondit-elle.

L'employée leva la tête et les observa par-dessus la monture en écaille de ses lunettes.

—Je suppose que vous ne connaissez pas non plus la référence de son dossier ?

Ils secouèrent la tête en même temps.

—C'est bien ce que je pensais.

Elle se tourna de nouveau vers l'ordinateur et tapa quelques mots sur le clavier. Après quelques secondes, deux noms apparurent sur l'écran.

Une Brook et une Brooke, avec pour chacune le prénom Jennifer.

— Serait-ce l'une de ces deux-là ?

Un rapide coup d'œil aux dates de naissance les renseigna aussitôt. L'une avait cinquante-sept ans, l'autre quinze.

— Non, dit Kate.

—J'aurais dû m'y attendre, soupira la femme, visiblement à bout de patience. Dites-moi, docteur Chesney : pourquoi, exactement, avez-vous besoin de ce dossier ?

—Il s'agit d'un projet de recherche. Le Dr Jones et moi-même...

—Le Dr Jones ? s'étonna-t-elle en tournant son regard vers David. Je ne me souviens pas d'un Dr Jones dans nos services.

— Il est de l'université, répondit rapidement Kate.

—De Los Angeles, s'empessa d'ajouter David, tout sourires.

—Ce document provient du service du Dr Avery, précisa Kate. Il s'agit d'un décès en couches...

—Un décès ? répéta l'employée en clignant des yeux. Vous voulez dire que cette patiente est morte ?

— Oui.

—Eh bien, voilà qui explique tout ! Ces dossiers-là sont rangés aux archives.

Elle se leva alors péniblement de son siège, comme s'il lui fallait poursuivre ses recherches sur la planète Mars.

—Cela prendra un certain temps, prévint-elle. Je vous demanderai un peu de patience...

Une expression résignée sur le visage, elle se dirigea avec une lenteur d'escargot vers une porte située au fond de la pièce.

—Pourquoi ai-je l'impression que nous ne la reverrons pas ? demanda David.

Kate s'appuya d'un mouvement las sur le comptoir.

—Estimez-vous heureux qu'elle n'ait pas demandé à vérifier votre identité. Je pourrais avoir de gros ennuis, vous savez ? Montrer des documents confidentiels à l'ennemi...

— Un ennemi ? Moi ?

Assis sur un coin de table, un médecin bâillait en tournant les pages d'un rapport, tandis qu'un aide-soignant poussait devant lui un chariot couvert de flacons et de boîtes de compresses.

—L'endroit est on ne peut plus animé, observa David. A quelle heure le bal doit-il commencer ?

Un bruit de pas leur fit tourner la tête. L'employée venait de

réapparaître, les mains vides.

— Il n'y est pas, annonça-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta Kate.

—Eh bien, il devrait logiquement y être, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Peut-être est-il sorti de l'hôpital, suggéra David.

La femme lui adressa un regard offusqué derrière ses lunettes.

—Les originaux ne quittent jamais l'hôpital, docteur Jones. Nous ne les reverrions jamais.

— Oh ! bien sûr, bien sûr...

Elle regagna son siège et consulta de nouveau l'ordinateur.

—Tenez, voilà la liste. Ce dossier est censé être rangé aux archives. Je ne vois qu'une seule solution : il a été placé par mégarde dans un autre endroit. Quant à savoir où, il faudra des semaines pour le découvrir...

—Un instant ! s'écria David en désignant du doigt une annotation codée. Que signifie ceci ?

— C'est une demande de copie.

—Vous voulez dire que quelqu'un a obtenu une copie de ce dossier ?

— Oui, docteur. C'est exactement cela.

— Qui l'a demandée ?

Elle déplaça la flèche et cliqua sur une nouvelle commande. Un nom et une adresse apparurent aussitôt sur l'écran. « Joseph Kahanu, avocat. 224, Alakea Street. Date de la demande : 2 mars ».

—Cela remonte à un mois à peine, lit observer David en fronçant les sourcils.

— Oui, docteur.

—Un avocat. Pourquoi diable s'intéresserait-il à un décès survenu il y a cinq ans ?

L'employée lui adressa un regard morne par-dessus ses lunettes.

— A vous de me le dire.

La peinture grisâtre du couloir était écaillée, et des années de service avaient usé la moquette jusqu'à la trame. Sur la porte du bureau, une plaque annonçait :

Joseph KAHANU Avocat

Divorces, gardes d'enfants, héritages, accidents, assurances, conduite en état d'ivresse, blessures infligées par tiers.

—Edifiant, murmura David en frappant à la porte. Je parie que les rats sont plus nombreux que ses clients.

Un géant hawaïen lui ouvrit, vêtu d'un costume trop étroit pour sa

corpulence.

—David Ransom ? demanda-t-il d'une voix rugueuse.

—Oui, répondit-il en hochant la tête. Et voici le Dr Chesney.

Kahanu étudia silencieusement celle-ci quelques secondes, puis s'écarta en désignant deux chaises branlantes derrière lui.

— C'est bon. Entrez.

L'atmosphère de la pièce était suffocante. Le ventilateur à pales du plafond ne faisait que brasser un air vicié, et l'unique fenêtre, donnant apparemment sur une allée, était rendue opaque par une crasse aussi ancienne que le mobilier. L'avocat transpirait sous sa veste, sans doute enfilée à la dernière seconde à leur intention.

—Je n'ai pas encore appelé la police, expliqua-t-il avant de s'asseoir dans un fauteuil pivotant à la solidité douteuse.

— Pour quelle raison ? demanda David.

—J'ignore comment vous travaillez, mais en ce qui me concerne je n'ai pas l'habitude de dénoncer mes clients.

—Vous savez pourtant que Decker est recherché pour meurtre.

— C'est une erreur, répondit aussitôt Kahanu.

— Est-ce lui qui vous l'a affirmé ?

— Non. Je ne suis pas parvenu à le joindre.

—Le moment est peut-être venu de laisser la police s'en charger, ne croyez-vous pas ?

—Ecoutez, monsieur Ransom, répliqua sèchement l'avocat. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous n'évoluons pas dans les mêmes sphères. Vous occupez de luxueux bureaux sur Bishop Street, et passez probablement vos week-ends sur les terrains de golf à entretenir de bonnes relations avec tel ou tel juge. Quant à moi...

Il fit un large mouvement englobant de la main.

—Regardez autour de vous. Les quelques clients qui ont le courage de franchir cette porte oublient la plupart du temps de me régler mes honoraires. Mais ce sont mes clients. Et je ne ferai jamais rien qui puisse nuire à leurs intérêts.

—Vous n'ignorez pas que deux personnes ont été assassinées ?

— Rien ne prouve que ce soit lui.

—Ce n'est pas l'opinion de la police. Selon eux, Charles Decker est un individu dangereux, un malade. Et il a besoin d'aide.

—De l'aide ? Est-ce là le nouveau terme désignant une cellule ?

L'air dégoûté, Kahanu sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea consciencieusement le front et le cou.

—De toute façon, déclara-t-il, il semble bien que je n'aie plus le choix. Je m'attends à tout instant à une visite de la police.

Il ouvrit alors un tiroir, dont il sortit une chemise cartonnée qu'il lança devant lui sur le bureau.

—Voici la copie que vous m'avez demandée. Apparemment, vous n'êtes pas le seul que ce dossier intéresse.

David se saisit du document en haussant les sourcils.

— Quelqu'un d'autre est venu vous le demander ?

—Non, mais j'ai reçu... Comment dire ? Une visite inopinée en mon absence.

— Quand ?

—La semaine dernière. J'ai retrouvé mes papiers éparpillés un peu partout. Mais on ne m'a rien volé. Pas même les cinquante dollars qui me restaient en caisse. J'avoue que je n'ai pas bien compris sur le moment, mais après votre coup de téléphone de ce matin, j'ai commencé à réfléchir. Peut-être mon visiteur cherchait-il ce dossier, lui aussi.

— Mais il ne l'a pas trouvé.

— Je l'avais emporté chez moi.

— Vous n'en avez qu'une seule copie, n'est-ce pas ?

— Non. J'en ai tiré d'autres depuis, par précaution.

— Puis-je y jeter un coup d'œil ? demanda Kate.

David hésita, puis lui tendit la chemise.

— C'est vous le médecin, après tout. Allez-y.

Une étiquette portant le nom de Jennifer Brook était collée sur la couverture. Elle l'ouvrit et commença à lire.

Les premières pages comportaient le rapport de routine concernant l'admission. La patiente, une femme en bonne santé de vingt-huit ans, enceinte de trente-six semaines, était entrée au Mid Pacific Hospital alors qu'elle présentait les premières contractions. Les examens préalables effectués par le Dr Tanaka ne signalaient rien de particulier. Les battements de cœur du fœtus étaient normaux, de même que les tests sanguins. Kate tourna la page, pour tomber enfin sur le compte rendu de l'accouchement. Son visage se crispa peu à peu.

L'écriture manuscrite se faisait de plus en plus nerveuse à mesure que les détails cliniques y étaient relevés :

« Crises spasmodiques généralisées... Aucune réponse au Valium ni au Dilantin... Demande d'assistance aux urgences... Respiration irrégulière... Respiration interrompue... Arrêt du pouls... Massage cardiaque... Battements du cœur du fœtus perceptibles mais ralentis...

Pouls toujours inexistant... Arrivée du Dr Vaughn avec une équipe du bloc C... L'enfant est vivant... »

Le reste du rapport était quasiment illisible. Sur la dernière page figurait une ultime observation :

« Réanimation définitivement arrêtée. Heure constatée du décès : 1 h 30. »

—Elle a succombé à une hémorragie cérébrale, dit Kahanu. Elle n'avait que vingt-huit ans.

— Qu'est devenu le bébé ? demanda Kate.

—C'était une petite fille. Elle est morte une heure après sa mère.

—Kate, murmura David en lui touchant doucement le bras. Regardez donc en bas de page.

Elle baissa de nouveau les yeux sur le dossier, et son sang se glaça aussitôt dans ses veines. Les noms du personnel médical ayant assisté à l'accouchement y étaient indiqués :

« Henry Tanaka, obstétricien accoucheur.

Ellen O'Brien et Ann Richter, sages-femmes. »

—Il manque un nom, remarqua-t-elle en relevant lentement la tête. Le Dr Vaughn, des urgences. Il pourrait peut-être nous dire...

—Non, l'interrompit Kahanu. Voyez-vous, docteur, le Dr Vaughn a été victime d'un accident de voiture peu de temps après le décès de cette femme.

— Vous voulez dire qu'il est...

L'avocat hocha la tête.

— Ils sont tous morts.

Kate blêmit soudain, et le dossier lui échappa des mains.

Troublé, Joseph Kahanu détourna les yeux vers la fenêtre.

—Il y a à peu près un mois, poursuivit-il, Charles Decker s'est présenté à mon bureau. Pourquoi m'avait-il choisi ? Je n'en sais rien. Sans doute n'avait-il pas les moyens de se payer un autre avocat. Toujours est-il qu'il voulait mon avis d'homme de loi sur d'éventuelles poursuites pour faute professionnelle.

—Concernant cette affaire ? s'étonna David. Mais les faits s'étaient déroulés cinq ans plus tôt. Il n'avait du reste aucun lien de parenté avec cette jeune femme. Vous deviez bien savoir qu'il aurait été débouté.

—Il m'a payé pour mes services, monsieur Ransom. En liquide.

« En liquide ». Des mots magiques pour un avocat à qui son travail permettait à peine de survivre.

—J’ai fait ce qu’il me demandait, poursuivit-il. Et je me suis servi de ce document pour engager une procédure en son nom. J’ai ensuite contacté le docteur et les deux sages-femmes ayant procédé à l’accouchement, mais aucun d’eux n’a répondu à mon courrier.

—Ils n’en ont pas eu le temps, dit David. Decker s’était déjà chargé d’eux.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

—Par vengeance. Ils avaient tué la femme qu’il aimait, il les a donc tués à leur tour.

— Mon client n’a jamais tué personne.

—Votre client avait un mobile. Et vous lui avez fourni les noms et adresses de ses futures victimes.

— Vous n’avez jamais rencontré Decker. Moi, si.

—Vous seriez surpris de constater à quel point les assassins paraissent inoffensifs dans un prétoire. J’en ai affronté plus d’un...

—Et moi je les défends ! Je prends en charge les cas les plus lourds, ceux dont personne ne veut. Croyez-moi, je sais reconnaître un assassin quand j’en vois un. Ils ont tous cette lueur étrange dans le regard, comme s’il leur manquait quelque chose. Une âme, peut-être. Et je ne me souviens pas avoir remarqué cela dans les yeux de Charles Decker.

Kate se pencha vers lui, le visage tendu.

—Monsieur Kahanu, demanda-t-elle calmement, à quoi ressemblait-il ?

—C’était un homme... ordinaire. De taille moyenne, mais il n’avait que la peau sur les os, comme s’il souffrait d’anorexie. Il me donnait l’image d’un être tourmenté. J’avoue qu’il me faisait de la peine. Il ne parlait que rarement, préférant communiquer par écrit sur des petits papiers. J’ai supposé qu’il avait eu un accident à la gorge, car il ne s’exprimait que par une sorte de chuintement bizarre. Lorsqu’il a sorti son portefeuille, et compté un par un les quelques billets de vingt dollars qui s’y trouvaient, j’ai compris qu’il mettait toute sa fortune sur la table pour me payer. Ce qui m’échappait, cependant, c’était la raison qui le poussait à remuer ce passé douloureux cinq ans après. La femme était morte, le bébé aussi. Rien ne pouvait les ramener à la vie...

— Savez-vous où le trouver ? demanda David.

—Il a une boîte postale. Je suis allé vérifier : il n’a pas touché à son courrier depuis trois jours.

—Vous a-t-il laissé une adresse, un numéro de téléphone ?

—Non, rien. Ecoutez, je n’ai aucune idée de l’endroit où il se cache.

Il appartient désormais à la police de retrouver sa trace. C'est leur travail, après tout.

Kahanu repoussa alors son siège et se leva.

—Voilà. Je vous ai dit tout ce que je savais. Si vous voulez en savoir plus, il faudra vous adresser directement à Decker.

— Qui s'est évanoui dans la nature, déclara David.

—A moins qu'il ne soit mort, ajouta l'avocat d'un air sombre.

Chapitre 10

Depuis quarante-huit ans qu'il était gardien du cimetière, Ben Hoomalu en avait vu des événements insolites. Ce n'étaient d'ailleurs pas tant les morts qui lui causaient du souci, que les vivants. Entre les couples d'adolescents qui s'y retrouvaient la nuit, la veuve proférant des obscénités sur la tombe de son mari et le vieux monsieur venu enterrer en catimini son caniche adoré, rien ne pouvait plus le surprendre.

Et à présent, de nouveau cette voiture beige.

Chaque jour de la semaine précédente, Ben l'avait vue s'engager dans l'allée du cimetière, avec ses vitres fumées dissimulant son conducteur. Elle se montrait parfois tôt le matin, parfois tard dans l'après-midi, pour s'arrêter à deux pas de l'Arche du Repos Eternel, où elle restait une heure ou deux sans que personne en sortît. Cela aussi était étrange. Comment pouvait-on venir honorer la mémoire d'un être cher sans se recueillir devant sa tombe ? Les gens ont parfois de bien curieux comportements...

Muni de sa cisaille de jardinier, il entreprit de tailler les buissons d'hibiscus quand l'arrivée d'une vieille Chevrolet cabossée franchissant le portail lui fit lever les yeux. Après s'être garé non loin de la grille, un homme à la silhouette maigre en sortit et le salua de loin. Ben lui rendit son salut en souriant. Un bouquet de marguerites blanches à la main, le visiteur se dirigea ensuite d'un pas lent vers une tombe. Le vieux gardien fit une pause et l'observa de loin.

L'homme ôta les fleurs fanées déposées lors de sa précédente visite, puis nettoya la plaque de ses feuilles mortes avant d'y déposer le nouveau bouquet. Il s'assit ensuite sur le gazon, et, comme il le faisait à chacune de ses visites, médita longuement devant la sépulture. Le rituel était toujours le même.

Ben en avait terminé avec les hibiscus et s'attaquait à présent aux bougainvillées, lorsque le visiteur se leva enfin pour partir. Déposant sa cisaille, il s'avança vers l'endroit que ce dernier venait de quitter. Ceint d'un ruban rose, le bouquet de marguerites reposait sur la plaque, et une légère dépression dans le gazon marquait l'endroit où il s'était recueilli.

Le ronronnement d'un autre moteur lui fit soudain lever la tête. Il vit alors la voiture beige démarrer à son tour et suivre lentement la Chevrolet.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

H haussa les épaules. Après tout, les lubies des visiteurs ne le

regardaient pas...

Il reporta alors son attention sur le nom figurant sur la pierre tombale : Jennifer Brook. D'après les dates, elle était morte à vingt-huit ans.

Une feuille détachée d'un arbre tomba en tourbillonnant sur la plaque polie.

« Quelle tristesse ! songea-t-il en secouant la tête. Une femme si jeune... »

* * *

—Pain de seigle, jambon et mayonnaise ! annonça le sergent Brophy en déposant un sachet en papier brun sur le bureau. Et vous avez un appel sur la 4.

Pokie Chang hésita un bref instant, puis tendit la main vers le sandwich, qu'il sortit de son emballage. Il existait certaines priorités dans la vie d'un homme, les gargouillis de son estomac étaient là pour le lui rappeler.

—Qui est-ce ? demanda-t-il en désignant le téléphone du menton.

— Ransom.

— Encore lui ?

—Il nous demande d'ouvrir un dossier sur le cas O'Brien.

—Bon Dieu ! Pourquoi s'acharne-t-il autant sur cette histoire ?

— Je crois qu'il en pince pour cette...

Le visage de Brophy se contracta soudain. Il sortit aussitôt son mouchoir, et le plaqua sur son nez juste avant d'éternuer.

—Pour ce médecin en jupons, acheva-t-il, après s'être essuyé avec application. Vous savez, les violons, l'amour et tout le tintouin...

A cette idée, Pokie éclata de rire.

—David, amoureux ? Oh, non, sergent, ce n'est pas son genre ! Il est bien trop malin pour se laisser embobiner par une femme !

—Un homme n'est jamais trop malin, répondit Brophy.

Un coup frappé à la porte les interrompit. Un policier en uniforme glissa la tête dans le bureau.

— On vous demande en haut, lieutenant.

— Le patron ?

—Oui. Il est bloqué dans son bureau, assailli par une armée de reporters. Ils veulent des informations sur cette Japonaise qui a disparu, Sasaki, je crois. Cela fait maintenant dix minutes qu'il vous attend.

Chang baissa un œil désolé sur son sandwich, mais les exigences de

la hiérarchie ne souffraient aucun délai. Il se leva alors en soupirant et enfila sa veste.

—Que faisons-nous pour Ransom ? demanda Brophy en indiquant du pouce la lumière clignotante du téléphone.

— Dites-lui que je le rappellerai.

— Quand ?

—L'année prochaine, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte.

David se glissa derrière le volant en grommelant un juron, puis claqua la portière.

— Ils ne veulent rien savoir !

Kate se tourna vers lui, le regard inquiet.

—Mais ils ont vu le dossier de Jenny Brook, ils ont parlé à Kahanu...

—Selon eux, les éléments sont insuffisants pour ouvrir une enquête criminelle. Ellen O'Brien est morte des suites d'une erreur médicale, ils n'en démordent pas.

— Nous devons donc continuer seuls.

— Non. Nous laissons tomber...

Il tourna nerveusement la clé de contact, et engagea la voiture sur la route.

—Cette affaire est devenue trop dangereuse, ajouta-t-il.

—Elle l'est depuis le début, David. Alors, pourquoi baisser les bras maintenant ?

—La différence, c'est que, jusqu'à présent, je n'étais pas sûr de vous croire.

— Vous pensiez que je mentais ?

—Disons qu'il me restait toujours quelques doutes. Mais des faits nouveaux se sont produits depuis : le dossier qui a disparu des archives de l'hôpital, la tentative de cambriolage chez Kahanu...

Son regard se perdit sur la route qui défilait devant eux.

—Je suis persuadé, reprit-il, que Jenny Brook se trouve au cœur de cette énigme. Que son dossier recèle des informations dangereuses. Lesquelles ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais notre assassin met de toute évidence tout en œuvre pour qu'elles restent secrètes.

—Nous l'avons lu et relu des dizaines de fois, David ! Il ne s'agit que d'un banal dossier médical.

—Alors nous sommes passés à côté de quelque chose d'important, un détail auquel nous n'avons pas prêté attention. Et je compte sur Charles Decker pour nous éclairer sur ce point. Mais en attendant, ne bougeons pas. Attendons que la police mette la main sur lui.

« Charles Decker », songea Kate... Cet homme voulait-il sa perte, ou était-il, au contraire, sa seule chance de salut ? Elle ne savait plus qu'en penser. Son regard tomba de nouveau sur le dossier ouvert sur ses genoux. L'explication du soudain basculement de Decker dans la folie s'y trouvait-elle ?

— Demain je coïncerai Pokie, déclara David en slalomant entre les voitures. Je compte bien le faire changer d'avis sur le cas Ellen O'Brien.

— Et si vous ne parvenez pas à le convaincre ?

— Je saurai trouver les arguments, faites-moi confiance.

— Mais il exigera des éléments solides.

— C'est à lui, à présent, qu'il appartient de les trouver. J'estime que nous sommes allés aussi loin qu'il était possible. L'heure est venue pour nous de passer la main.

— Désolée, David, mais je ne le peux pas. Ma carrière est en jeu.

— Et votre vie ? Y avez-vous réfléchi ?

— Ma carrière « est » ma vie.

— Il y a une énorme différence, Kate...

— Je n'attendais pas que vous me compreniez, soupira-t-elle en détournant la tête. Ce n'est pas votre combat.

— Vous faites erreur. Ce combat est aussi le mien.

— Ah bon ? Et qu'avez-vous à perdre dans cette affaire ?

— N'oubliez pas que j'ai abandonné la procédure. Une procédure lucrative, devrais-je ajouter.

— Oh ! Vous m'en voyez navrée !

— Bon sang, Kate ! Croyez-vous que je me soucie de l'argent ? Sachez que je n'y attache aucune importance. C'est ma réputation qu'il me faut préserver, et cela depuis que j'ai commencé à croire à votre scénario. Un meurtre sur une table d'opération. Bon sang ! Je serai couvert de ridicule si je ne parviens pas à prouver que vous dites vrai. Alors, arrêtez de dire que je n'ai rien à perdre !

La mâchoire serrée, il s'efforça de reporter son attention sur la route devant lui.

— Le pire dans cette histoire, marmonna-t-il, c'est que j'ai dû mentir de manière éhontée aux parents d'Ellen O'Brien.

— Pardon ?

— Comment pouvais-je leur dire que je pensais que leur fille avait été assassinée ? Je n'ai pas eu le courage de leur infliger cela, je l'avoue. J'ai préféré prétexter un vague conflit d'intérêts pour leur annoncer que je transmettais le dossier à un autre cabinet.

— Vous avez fait « quoi » ?

—J'étais leur avocat, Kate. Il était de mon devoir de ne pas agir dans leur dos contre leurs intérêts.

— Evidemment !

Le visage fermé, Kate ne prononça plus une parole pendant tout le reste du trajet jusqu'au domicile de David. Arrivé à destination, celui-ci gara la voiture et coupa le moteur, mais elle ne se décida pas à sortir. Ils restèrent ainsi un long moment immobiles, dans le silence lourd de l'habitacle. Quand, enfin, elle se décida à parler, ce fut d'une voix froide et distante, comme si elle s'adressait à un étranger.

—Je vous ai mis dans une position délicate, n'est-ce pas ?

David lui répondit par un bref hochement de tête.

— Je suis désolée.

— D'accord, dit-il, oublions cela, voulez-vous ?

Il descendit alors de voiture, puis en fit le tour pour lui ouvrir la portière. Kate resta figée sur son siège telle une statue.

— Eh bien ? insista-t-il. Vous ne voulez pas entrer ?

— Si. Mais seulement pour préparer ma valise.

David sentit son estomac se serrer.

— Vous partez ?

—Oui, répondit-elle d'une voix tendue. Je... j'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez pris certains risques alors que rien ne vous y obligeait. Peut-être au début avions-nous besoin l'un de l'autre, mais il est désormais évident que cet... arrangement n'est plus de nature à servir vos intérêts. Les miens non plus, semble-t-il.

— Je vois, soupira-t-il. Où comptez-vous aller ?

— Chez des amis.

— Ne craignez-vous pas de les mettre en danger ?

— Dans ce cas, je prendrai une chambre d'hôtel.

—Je vous rappelle qu'on vous a volé votre sac. Vous n'avez plus ni argent ni carte de crédit.

— Pour le moment, peut-être, mais...

—Auriez-vous dans l'idée de m'emprunter de l'argent ?

Elle lui lança un regard noir.

—Je n'ai pas besoin de votre aide ! Je n'ai jamais eu besoin de l'aide d'aucun homme.

David songea un instant à utiliser la bonne vieille méthode de la contrainte physique, mais, connaissant la fierté de Kate, il abandonna aussitôt cette idée saugrenue.

—Faites comme il vous plaira, dit-il finalement, avant de se diriger à grands pas vers chez lui.

Pendant que Kate rassemblait ses effets personnels, David marchait de long en large dans la cuisine, incapable de chasser le sentiment de malaise qui s'était emparé de lui. Il se dirigea vers le réfrigérateur et en sortit une boîte de lait, dont il but une longue gorgée.

« Je devrais lui ordonner de rester, songea-t-il. Oui, c'est exactement ce que je devrais faire. »

Fort de cette décision, il monta la rejoindre dans sa chambre.

Pourtant, arrivé près de sa porte, il s'arrêta. C'était une mauvaise idée : Kate n'était pas femme à se laisser dicter sa conduite — il la connaissait suffisamment à présent pour le savoir. Il s'avança néanmoins dans l'encadrement de la porte et l'observa, tandis qu'elle rangeait soigneusement une robe dans la valise ouverte sur le lit à côté d'elle.

Se rendant soudain compte de sa présence, elle s'immobilisa.

—J'ai presque terminé, annonça-t-elle d'un ton détaché. Avez-vous appelé un taxi ?

— Pas encore.

—Je serai prête dans une minute. Pourriez-vous vous en occuper maintenant ?

— Non.

Elle se tourna vers lui, les sourcils froncés.

— Comment ?

— Je n'appellerai pas de taxi.

Kate le regarda fixement, l'air de ne pas comprendre.

—Très bien, dit-elle d'une voix calme. Dans ce cas je le ferai moi-même.

Elle se dirigea alors vers la porte, mais David la saisit aussitôt par le bras.

—Ne faites pas ça, Kate, lui enjoignit-il en la faisant pivoter vers lui. Vous devez rester ici.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous ne serez en sécurité nulle part.

—Je ne suis plus une petite fille, David. Je saurai me débrouiller.

—Vraiment ? Et que ferez-vous si Decker parvient à vous retrouver ?

—N'avez-vous rien de plus important à me dire ? demanda-t-elle en libérant son bras d'un geste sec.

— Comme quoi, par exemple ?

—Que faites-vous de votre sens de l'éthique ? Après tout, je ne voudrais pas ruiner votre précieuse réputation.

— Ma réputation, je m'en charge, merci.

Le menton levé, elle le fixa droit dans les yeux.

—Dans ce cas, il est temps que je me soucie un peu plus de la mienne.

Elle se tenait si près de lui qu'il pouvait ressentir le lien invisible qui les unissait malgré eux. Soudain, leurs regards se soudèrent l'un à l'autre, étonnés et brûlant d'une flamme sans équivoque.

—Au diable nos réputations ! dit-il d'une voix brisée. Elles sont de toute façon déjà compromises.

Répondant alors à l'appel qu'il n'avait cessé de ressentir dans sa chair toute la journée, il l'attira contre lui, et s'empara de sa bouche avec une avidité presque animale. Le dos appuyé contre l'embrasure de la porte, Kate n'émit qu'un faible gémissement de protestation. David la sentit fondre entre ses bras, tandis que son buste et ses hanches venaient étroitement épouser les siens.

D'un geste fébrile, elle remonta les mains sur sa nuque et écarta ses lèvres, l'invitant à goûter à la chaude intimité de sa bouche.

Il tenta de défaire les boutons de sa robe, mais ses mains tremblaient comme celles d'un adolescent découvrant pour la première fois l'amour. Avec un soupir de frustration, il dégagea alors les fines bretelles des épaules de Kate, avant de faire glisser le vêtement le long de son corps. Bientôt, le soutien-gorge de dentelle échoua à son tour sur le sol. David s'écarta un peu et, fasciné, baissa les yeux sur la tendre plénitude des seins de Kate, qu'il caressa du bout des doigts. A ce contact brûlant, elle sentit leurs pointes se durcir, et comprit qu'il était désormais trop tard pour reculer, que toute retraite était devenue impossible.

Le cœur battant, elle lui déboutonna sa chemise d'un geste maladroit, manquant d'arracher un bouton dans l'opération, puis enfouit ses doigts dans la fine toison qui couvrait son torse.

Un instant plus tard, accrochés l'un à l'autre, ils gagnaient en titubant la pénombre accueillante de la chambre de David. Celui-ci ne portait déjà plus que son jean, dont la fermeture baissée révélait la puissance de son désir.

Ensemble, ils basculèrent sur le grand lit, qui protesta en grinçant sous leur poids. Emportés par leur fougue, ils déchirèrent presque les derniers vêtements qui les séparaient encore l'un de l'autre afin de se retrouver nus, peau contre peau. Ils n'avaient plus de temps pour les préliminaires, plus la force de résister à la passion qui les dévorait depuis si longtemps. Alors, s'emparant de nouveau de la bouche de

Kate, David s'allongea entre ses cuisses, et, les mains plongées dans ses cheveux, la pénétra, plongeant en elle si profondément qu'elle ne put retenir un cri contre ses lèvres.

Il s'immobilisa aussitôt, le corps tendu et frémissant.

— Je... Je t'ai fait mal ?

— Non... Oh, non...

Un simple regard suffit à lui prouver qu'elle n'avait pas crié de douleur, mais de plaisir.

Kate voulut onduler sous lui, mais, devant l'expression presque douloureuse de ses traits, elle comprit qu'il luttait pour contrôler la réaction de son propre corps. Dès le premier jour, dès l'instant de leur rencontre, il avait voulu la faire sienne, elle le savait. Comme elle savait qu'elle-même l'avait désiré au premier regard, malgré la voix de sa raison qui lui soufflait qu'une telle union était impossible. Et aujourd'hui, en dépit de tout, ils ne se sentaient plus le courage de résister à cette force mystérieuse qui les poussait l'un vers l'autre.

Peut-être le regretterait-elle plus tard, mais en ce moment elle ne voulait penser à rien d'autre qu'au présent et à ces sensations merveilleuses qui affolaient tous ses sens. Non, elle ne pouvait plus attendre. Poussée par le besoin de le sentir toujours plus loin, plus profond en elle, elle se cambra contre lui, l'obligeant à entrer dans une danse voluptueuse. Incapable de résister à cette invite, David accentua alors le mouvement qu'elle avait insufflé à leurs corps, avant de lui donner son propre rythme — un rythme enivrant qui, telle une lame de fond, les souleva pour les emporter vers les sommets vertigineux du plaisir.

Lorsque, un long moment plus tard, ils retrouvèrent leurs esprits, ce fut avec l'impression étrange de revenir d'un autre monde. Le regard encore brillant de fièvre, David posa doucement une main sur le ventre nu de Kate et tourna les yeux vers la fenêtre. Les dernières lueurs du crépuscule s'estompaient dans le lointain, laissant lentement place à la nuit.

—Maintenant, je sais ce que c'est que d'être dévorée vivante, soupira Kate.

David se retourna et approcha son visage du sien.

—Hmm-hmm, lui glissa-t-il à l'oreille. Je crois qu'il en reste encore un peu...

Elle ferma les yeux, tandis qu'il revenait goûter au nectar de ses lèvres.

—Jamais je ne t'aurais imaginé aussi... passionné, avoua-t-elle d'une voix langoureuse.

— A quoi t'attendais-tu donc ?

—A un iceberg ! répondit-elle en riant. Mais il est clair à présent que je me trompais.

David saisit délicatement une mèche de ses cheveux, et la laissa couler comme de l'eau entre ses doigts.

—Je sais que je peux parfois sembler glacial, murmura-t-il. C'est un trait commun dans ma famille, du côté de mon père. La vieille rigidité protestante de la Nouvelle-Angleterre, je suppose. Affronter ce dernier dans un tribunal devait être une expérience terrifiante.

— Il était avocat, lui aussi ?

—Juge d'assises. Il est mort il y a quatre ans, foudroyé par une crise au beau milieu d'une sentence qu'il était en train de prononcer. C'était certainement là une fin qu'il eût souhaitée. Ses confrères le surnommaient « l'impitoyable ».

— Je vois. La vieille école de l'ordre et de la loi.

—Exactement. Le parfait opposé de ma mère, qui ne trouvait son épanouissement que dans une douce anarchie.

— Ce devait être un mélange explosif.

—Presque autant que toi et moi. En fait, je n'ai jamais compris comment ils parvenaient à vivre ensemble, mais il est indubitable qu'une sorte d'alchimie les liait l'un à l'autre. Une vibration électrique flottait entre eux, presque palpable.

— Ils formaient donc un couple heureux.

— Oui. Fatigué. Frustré. Mais heureux.

Une faible clarté baignait la chambre depuis la fenêtre. Silencieux et ému, David explora de la main les vallées et les monts du corps de Kate, déclenchant en elle une vague de délicieux frissons.

—Tu es si belle, murmura-t-il. Si j'avais pu me douter...

— Te douter de quoi ?

—Qu'un jour, je me retrouverais dans le même lit qu'un médecin haïssant les avocats. Le destin emprunte parfois de curieux détours.

—Est-ce pour cela que je me sens comme une petite souris blottie entre les pattes d'un gros chat ?

—Dois-je comprendre que tu as encore peur de moi ?

— Un peu. Beaucoup.

— Pourquoi ?

—Parce que je ne parviens pas vraiment à m'ôter de l'esprit que tu es un ennemi.

—Si c'est le cas, répondit-il, les lèvres effleurant son oreille, alors

l'un de nous vient juste de rendre les armes.

— Rendre les armes ? Cela ne te ressemble pas.

— Depuis que je te connais, tout est possible.

— Et avant ?

— Ma vie était morne et sans intérêt.

Elle sourit.

— Permits-moi d'exprimer quelques doutes.

— Oh, je ne dis pas que je me suis toujours tenu à l'écart des femmes. Mais je suis un homme prudent. Il m'est difficile de... d'établir des relations intimes avec autrui.

— Ce n'était pas exactement le cas, ce soir, le taquina-t-elle.

— Je voulais simplement parler des relations humaines. C'est ma nature, je n'y peux rien. Trop de choses peuvent mal tourner, et j'avoue que je ne suis pas doué pour gérer les conflits.

Kate étudia quelques instants son visage, penché au-dessus du sien.

— Qu'est-ce qui a fait échouer ton mariage, David ?

— Oh, mon mariage...

Il se tourna sur le dos et soupira.

— Rien de particulier. Il m'est d'ailleurs difficile de citer des raisons précises, ce qui montre à quel point je peux être un individu insensible et froid. Linda me reprochait de ressembler à mon père, d'être incapable d'extérioriser mes sentiments. Je n'y attachais aucune importance à l'époque, mais je crois, à présent, qu'elle avait raison.

— Je pense pour ma part que cette froideur n'est qu'une façade, un masque derrière lequel tu te protèges.

Elle se redressa sur un coude et l'observa de profil avant d'ajouter :

— Il existe mille et une façons de montrer son affection.

— Depuis quand verses-tu dans la psychanalyse ?

— Depuis que j'ai rencontré un homme complexe.

David se tourna vers elle, et son regard descendit sur sa joue.

— Ton hématome commence à disparaître. Chaque fois que je le vois, j'ai envie de mordre.

— Et moi qui croyais qu'il t'excitait.

— Il me donne surtout le désir de te protéger, dit-il en posant la main sur la courbure de sa hanche. Mes vieux instincts de mâle, sans doute.

— Ou de loup...

— Tu as raison, répondit-il en riant. A ce propos, que dirais-tu de manger quelque chose ? Des pâtes accompagnées de l'excellente sauce

bolognaise de Mme Feldman, par exemple. Nous pourrions également ouvrir une bonne bouteille. Et ensuite...

Tout en parlant, il l'avait attirée tout contre lui. Elle sentit sa peau s'embraser au contact de la sienne.

— Ensuite ?

— Ensuite je te ferai ce que les avocats infligent depuis longtemps aux médecins.

— Oh, David !

— Je plaisantais, voyons ! Je crois néanmoins que tu saisis l'idée générale.

Sur ces paroles, il la prit dans ses bras pour la soulever du lit.

— Viens, dit-il. Et chasse ce regard lubrique de tes yeux, ou nous ne sortirons jamais de cette chambre, et on nous retrouvera demain matin sur ce lit, morts d'épuisement et d'inanition.

Kate lui adressa une œillade mutine.

— Quelle belle façon de mourir !

Ce fut le bruit des vagues se brisant sur la digue qui la réveilla. L'esprit encore embrumé de sommeil, elle tendit la main vers David... et ne rencontra qu'un oreiller vide, que chauffaient déjà les rayons du soleil. Elle ouvrit instantanément les yeux.

— David ?

Aucune réponse. Un silence désolant semblait régner dans la maison.

Elle se redressa, puis bascula les jambes de côté pour s'asseoir sur le bord du lit. Les draps portaient encore l'odeur entêtante de leurs étreintes de la nuit. Nue et vaguement hébétée, elle explora la chambre autour d'elle : ses vêtements avaient été ramassés et rangés sur une chaise.

— David ?

N'obtenant toujours pas de réponse, elle se leva et se rendit à la salle de bains. Seule une serviette humide en train de sécher y attestait du passage de David. Elle décida alors d'explorer le reste de la maison, ouvrit toutes les portes... sans plus de succès.

C'est avec la conscience de violer l'espace privé de son hôte qu'elle pénétra dans la dernière pièce. Une forte odeur de renfermé lui monta aussitôt aux narines, et, sous le léger courant d'air, un mobile de cristal trembla en tintinnabulant. Une chambre d'enfant, constata-t-elle, surprise.

L'un des murs portait une large étagère remplie de jouets, tandis que de l'autre côté apparaissait un petit lit, couvert d'un édredon à motifs floraux. Poussée par la curiosité, Kate s'avança prudemment dans la

pièce. Une commode attira soudain son attention. Une douzaine de livres illustrés y étaient posés, parmi un sympathique fouillis de peluches et d'objets disparates. Elle s'en approcha et souleva d'un doigt hésitant l'une des couvertures. Un nom était inscrit au stylo sur la page de garde : Noah Ransom.

— Mon Dieu ! chuchota-t-elle, des larmes dans les yeux. Je suis désolée, David, tellement désolée...

Elle se retourna et quitta la chambre sans s'attarder, refermant doucement la porte derrière elle.

Quelques minutes plus tard, une tasse de café entre les mains, elle relisait dans la cuisine le message laissé à son intention sur le comptoir carrelé.

« Je suis en ville avec Glickman. Ma voiture est à ta disposition. A ce soir. »

Aucun mot affectueux. Pas même une signature. Le message était neutre et fonctionnel — comme la cuisine et le reste de la maison. Elle sentit son cœur se serrer douloureusement.

Comment David pouvait-il se montrer aussi froid après la nuit passionnée qu'ils venaient de passer ? Comment parvenait-il à cloisonner ainsi sa vie ? Il semblait vouloir protéger ses émotions d'une muraille inviolable, comme il le faisait pour la chambre de son fils. Si seulement elle avait été capable de l'imiter ! Hélas, c'était impossible. Déjà, David lui manquait. Peut-être même était-elle tombée amoureuse de lui...

Agacée par le tour que prenaient ses pensées, elle se leva brusquement et s'avança vers l'évier, où elle rinça sa tasse. Que lui arrivait-il ? Ce n'était pas le moment de sombrer dans le sentimentalisme. Le comité chargé d'examiner son cas se réunissait dans l'après-midi, et de son verdict dépendait sa carrière : voilà qui constituait une préoccupation autrement plus importante que ses états d'âme à propos de David Ransom !

Elle se tourna pour prendre le dossier de Jenny Brook sur la table de la cuisine, puis le feuilleta de nouveau en se demandant ce qu'il pouvait contenir de si dangereux. Quelque chose de terrible s'était produit la nuit où la jeune femme était morte — une chose dont la puissance destructrice avait déjà atteint chacun des noms figurant dans le dossier : une mère et son enfant, deux médecins et deux sages-femmes. Seul Charles Decker la connaissait. Mais il était lui-même une énigme, un puzzle dont les pièces refusaient de s'adapter les unes aux autres.

Un monstre sanguinaire, d'après la police.

Un être inoffensif et tourmenté, selon Kahanu.

Un homme à double visage...

Kate referma le dossier, avant de s'immobiliser soudain. Deux visages, deux personnalités indépendantes l'une de l'autre... Oui, elle venait de comprendre. C'était tellement évident !

—Les cas de personnalités multiples sont assez rares, expliqua Susan Santini. On en trouve d'ailleurs des descriptions précises dans certains traités psychiatriques.

Elle pivota sur son siège et tendit la main vers l'un des livres qui garnissaient sa bibliothèque. L'impressionnante collection d'ouvrages médicaux et psychiatriques attestait, si besoin était, que Susan n'était pas seulement l'épouse de Guy Santini, mais également une véritable professionnelle dans son domaine, respectée et reconnue.

—Nous y sommes, dit-elle en ouvrant le livre sur la première page d'un chapitre. « D'Eve à Sibylle. Exemples choisis de cas historiques ». C'est un sujet tout à fait fascinant.

—Avez-vous déjà été confrontée à de tels cas ? lui demanda Kate.

—Malheureusement non. J'ai bien cru en avoir eu un sous la main, à l'époque où je travaillais pour les tribunaux, mais il s'agissait en réalité d'un comédien, par ailleurs excellent, qui tentait d'échapper à une condamnation pour meurtre.

—Un homme peut-il vraiment abriter deux personnalités ?

—Beaucoup plus, parfois. Notre psyché est composée de tant de parties antagonistes ! C'est un peu le « ça » contre le « moi ». Ou, si vous préférez, les pulsions contre la raison. Prenez l'exemple de la violence. Si la plupart d'entre nous refoulent les tendances sauvages qui sommeillent en tout être humain, d'autres n'y parviennent pas. Pourquoi ? Là est toute la question. Maltraitance infantile ? Anomalie dans la chimie du cerveau ? Quoi qu'il en soit, ces personnes sont de véritables bombes à retardement. Poussez-les un peu trop loin, et ils perdent tout contrôle d'eux-mêmes.

—Pensez-vous que Charles Decker pourrait être l'une de ces bombes à retardement ?

Susan s'appuya contre son dossier, et considéra quelques instants la question.

—Je ne sais que vous répondre, Kate. Vous m'avez expliqué qu'il venait d'une famille éclatée, et qu'il s'était rendu coupable d'une agression il y a cinq ans. Mais il n'a jamais montré de manifestations récurrentes de violence. La seule fois où il a utilisé une arme à feu, il l'a tournée contre lui-même.

Elle s'interrompit, songeuse, avant d'ajouter :

—Maintenant, s'il a connu un choc psychologique brutal...

— C'est le cas.

— Vous faites allusion à ceci ?

Susan désigna du doigt le dossier médical de Jenny Brook.

—Il a perdu sa fiancée, rappela Kate. La police pense que cet événement a déclenché en lui une sorte de rage meurtrière. Il aurait, selon eux, voulu supprimer tous ceux qu'il jugeait responsables de sa mort.

—Cela peut paraître bizarre, mais il est vrai que l'amour est le principal motif de nombreux actes de violence. Songez à tous ces crimes passionnels, à toutes ces épouses rongées par la jalousie, à ces amants éconduits...

—Amour et violence. Deux faces d'une même pièce.

— Exactement. Mais ce ne sont que des suppositions.

Il faudrait que je parle à ce Decker pour pouvoir me faire une opinion précise. A propos, où en est la police ? Ont-ils retrouvé sa trace ?

—Je ne sais pas, ils ne me communiquent aucune information. Je suis obligée d'effectuer moi-même les recherches.

— Vous plaisantez ? N'est-ce pas là leur travail ?

— Théoriquement, soupira Kate...

Le bourdonnement soudain de l'interphone les interrompit.

—Docteur Santini ? demanda la standardiste. Votre rendez-vous de 15 heures vous attend.

Kate consulta sa montre.

—Mon Dieu ! s'excusa-t-elle. Je suis navrée. J'ai peur d'avoir abusé de votre temps.

—Ce n'est rien. Je suis toujours heureuse de pouvoir vous aider.

Susan se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte, puis lui posa une main sur le bras pour demander :

—Cet endroit où vous logez, vous êtes sûre d'y être en sécurité ?

— Je le crois. Pourquoi ?

—Je ne voudrais pas vous effrayer, mais si vous dites vrai, si Decker possède bien une personnalité multiple, alors vous vous trouvez face à un être totalement imprévisible. Par conséquent, je vous en conjure, soyez très, très prudente.

Kate sentit sa gorge s'assécher

— Vous le croyez dangereux à ce point ?

—Plus que vous ne pouvez l'imaginer, répondit Susan en hochant la tête.

Chapitre 11

Kate eut l'impression désagréable de se trouver face à un tribunal militaire pour haute trahison. Assis derrière une longue table, six hommes et une femme la regardaient, le dos raide et la mine grave. Tous étaient médecins. Aucun ne souriait. En dépit de sa promesse d'assister à la réunion de la commission, le Dr Clarence Avery était absent. Le seul visage amical qu'elle aperçut était celui de Guy Santini, mais ce dernier n'était cité à comparaître qu'à titre de témoin. Installé un peu à l'écart, il semblait aussi nerveux qu'elle.

Les membres du comité l'interrogèrent d'une manière polie mais ferme, et accueillirent chacune de ses réponses par de longs regards impassibles.

—Et vous avez personnellement vérifié l'électrocar-diogramme ?

— Oui, docteur Newhouse.

— Ensuite, vous l'avez inséré dans le dossier.

— C'est exact.

— L'avez-vous montré à d'autres médecins ?

— Non, monsieur.

— Pas même au Dr Santini ?

Kate jeta un bref coup d'œil à ce dernier. Il était affaissé sur sa chaise, une expression navrée sur le visage.

—L'électrocardiographie était sous ma responsabilité, répondit-elle d'une voix posée. Le Dr Santini faisait confiance à mon jugement.

Combien de fois devrait-elle répéter la même histoire ? Combien de fois lui poseraient-ils les mêmes questions ?

— Des commentaires, docteur Santini ?

Guy leva la tête à contrecœur.

—Ce que vous a dit le Dr Chesney est la vérité. J'ai toujours eu confiance en elle.

« Merci, Guy. »

Leurs regards se croisèrent, il lui adressa un pâle sourire.

—Revenons à présent aux événements survenus pendant l'opération, docteur Chesney. Vous avez affirmé avoir procédé à une injection de Pentotal de routine...

La suite de l'interrogatoire se révéla aussi douloureuse qu'interminable. Enfin, après ce qui lui sembla une éternité, on l'autorisa à faire une déclaration, qu'elle prononça d'une voix calme et

maîtrisée :

—Ma version des faits peut sembler étrange, je le conçois. D'autant que je ne dispose d'aucune preuve permettant de l'étayer. Pourtant, j'affirme que j'ai donné à Ellen O'Brien les meilleurs soins possible. Le rapport indique que j'aurais commis une erreur, une erreur dramatique ayant provoqué son décès. Mais l'ai-je tuée ? La réponse est non, cela ne fait pas le moindre doute dans mon esprit...

Après une courte pause, elle les remercia d'une voix brisée, puis quitta la pièce.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que le comité la rappelle pour lui faire part de sa décision.

Son regard passa sur chacun des membres, et elle se rendit alors compte que deux nouveaux arrivants avaient pris place en bout de table : George Bettencourt, qui affichait un sourire froidement satisfait, et Jon Wilson, l'avocat de l'hôpital. Avant même que la moindre parole ne fût prononcée, elle avait deviné le verdict.

D'une voix solennelle, Le Dr Newhouse annonça alors l'issue de leurs délibérations.

—Docteur Chesney, nous ne pouvons que prendre acte de la contradiction existant entre votre relation des faits et le rapport qui nous a été soumis. D'un commun accord, nous avons néanmoins jugé préférable de nous référer à ce dernier. Il y est indiqué que les soins prodigués à la patiente, Mlle Ellen O'Brien, ont manifestement été entachés de graves négligences.

Kate tressaillit. Ces derniers mots constituaient la pire insulte jamais proférée à son égard.

Newhouse ôta ses lunettes et poussa un long soupir.

—Docteur Chesney, reprit-il, vous êtes arrivée dans cet hôpital il y a moins d'un an. Après une aussi courte période de service, vous comprendrez que ce genre de... d'accident nous préoccupe beaucoup. A la lumière des faits relevés lors de cette audition, nous nous voyons contraints de transmettre votre cas à la commission de discipline. Celle-ci décidera des suites à donner quant à votre position au sein du Mid Pacific Hospital. D'ici là...

Il échangea un bref regard avec Bettencourt.

—D'ici là, nous maintenons les mesures de suspension prises à votre encontre.

« C'est fini », songea-t-elle tristement. Comment avait-elle pu un seul instant espérer une autre issue ?

Tandis que les membres de la commission se retiraient l'un après l'autre, elle resta immobile sur sa chaise, abattue et comme vidée de

ses forces.

—Je suis désolé, Kate, dit doucement Guy près d'elle.

Il s'attarda quelques instants, puis, ne trouvant rien d'autre à lui dire, s'en alla à son tour.

Kate s'entendit deux fois appeler par son nom, avant de se rendre compte que Bettencourt et Wilson l'avaient rejointe.

—Je crois, docteur Chesney, qu'il est temps que nous parlions, dit l'avocat.

Kate leva vers lui un regard surpris.

— Parler ? De quoi ?

— D'un accord financier.

Elle se raidit.

— N'est-ce pas un peu prématuré ?

—Ce serait plutôt le contraire, si je puis me permettre.

— Je ne comprends pas.

—J'ai reçu la visite d'un journaliste, ce matin. Il m'a annoncé que les O'Brien avaient décidé de s'ouvrir à la presse. Le public ne tardera pas, je le crains, à vous juger et à vous condamner sans autre forme de procès.

—Mais ce dossier n'est ouvert que depuis une semaine.

—Je le sais, répliqua Wilson. Mais il nous faut absolument éviter que cette déplorable affaire ne s'ébruite. Et le meilleur moyen d'y parvenir est de nous entendre sur un accord, le plus discrètement et le plus rapidement possible. Il ne nous manque que votre agrément. Des négociations sont prévues sur la base d'un demi-million de dollars — même si nous nous attendons que la partie adverse fasse monter les enchères.

« Un demi-million de dollars ! » L'attribution d'une valeur vénale à une vie humaine semblait tellement obscène... Elle secoua la tête.

— Non.

L'avocat cligna des yeux, incrédule.

— Je vous demande pardon ?

—Je n'ai pas encore tous les éléments en main, mais d'ici le procès, je pense pouvoir être en mesure de prouver que...

—Il n'y aura pas de procès, coupa-t-il. Cette affaire n'aura pas de suites judiciaires, que cela vous plaise ou non.

—Dans ce cas, répliqua-t-elle sèchement, je prendrai mon propre avocat.

Les deux hommes se consultèrent du regard, hésitants, puis Wilson se

tourna de nouveau vers Kate.

—Je crains, annonça-t-il d'un ton méprisant, que vous ne sachiez pas ce qui vous attend au tribunal. Selon toute probabilité, le Dr Santini sera tenu à l'écart, ce qui signifie que vous vous retrouverez seule face à l'accusation. Ils vous passeront sur le gril, et votre nom sera dans tous les journaux dès le lendemain. Je connais leur avocat, David Ransom. Je l'ai vu littéralement tailler en pièces un accusé dans le prétoire. Croyez-moi, il ne fait pas bon tomber entre ses griffes.

— M. Ransom s'est désengagé.

— Pardon ?

— Il a abandonné la procédure.

Wilson renifla, l'air mauvais.

— D'où tenez-vous ce ragot ?

— Il me l'a dit lui-même.

— Vous voulez dire que vous l'avez rencontré ?

« J'ai même passé une nuit avec lui... »

—Oui, répondit-elle en rosissant. La semaine dernière. Je suis passée le voir à son cabinet, et je lui ai parlé de cet électrocardiogramme...

—Nom de Dieu ! marmonna l'avocat en jetant son stylo dans son attaché-case. Il ne manquait plus que cela ! Nous pouvons nous attendre à de gros ennuis.

— Pourquoi ?

—Parce qu'il se servira de vos déclarations fantaisistes pour exiger une somme exorbitante, voilà pourquoi !

—Mais il m'a crue ! C'est la raison pour laquelle il s'est retiré de l'affaire.

—C'est impossible. Je le connais, il n'a pas pu vous croire.

« Moi aussi, je le connais ! » se retint-elle de crier.

Se reprenant aussitôt, elle secoua tranquillement la tête.

— Quoi qu'il en soit, ma réponse est non.

L'avocat referma son attaché-case dans un claquement sec, puis se tourna vers Bettencourt, la mâchoire serrée.

— George ?

Kate reporta son attention sur l'administrateur. Celui-ci l'observait, un sourire doux sur les lèvres. Il ne semblait ni furieux ni déçu. Son regard était celui d'un joueur de poker.

—Je suis inquiet pour votre avenir, docteur Chesney, déclara-t-il. J'ai bien peur que la commission disciplinaire ne vous juge avec une sévérité toute particulière. Si c'est le cas, non seulement vous serez

rayée de la liste du personnel de cet hôpital, mais il vous sera impossible de trouver une place dans quelque établissement que ce soit.

Il fit volontairement une pause, afin de lui laisser digérer ses paroles.

—C'est pourquoi je vous renouvelle notre proposition, reprit-il. Je crois qu'elle est de loin préférable à une aussi sombre perspective.

Kate baissa les yeux sur le document qu'il lui présentait : une lettre type de démission, déjà datée.

—Ce sera la seule trace apparaissant dans votre dossier. Plus de commission de discipline, plus de licenciement. Même si la procédure judiciaire se poursuit, vous garderez la possibilité de retrouver un emploi. Dans une autre ville, évidemment.

Bettencourt sortit son stylo et le lui tendit.

—Allez-y, signez. C'est dans votre intérêt, je vous assure.

Kate ne bougea pas, le regard toujours fixé sur la feuille de papier. Tout était si bien organisé, si efficace. Le document était prêt, il ne lui manquait plus qu'une signature. Sa capitulation.

— Qu'attendez-vous ? insista-t-il. Signez donc !

Kate se leva enfin de sa chaise. Elle se saisit de la lettre, puis, regardant l'administrateur droit dans les yeux, la déchira en deux.

—La voilà, ma démission, déclara-t-elle, avant de se retourner pour sortir de la pièce.

Ce n'est qu'après avoir quitté l'aile administrative de l'hôpital que la portée de son geste s'imposa vraiment à elle : elle venait de franchir le point de non-retour. Il ne lui restait plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout.

Elle s'arrêta au beau milieu d'un couloir, s'efforçant de refouler les sanglots qui lui nouaient la gorge. Il était 17 h 15, et le dernier employé encore présent se pressait vers les ascenseurs. Un homme d'entretien passa devant elle en poussant un aspirateur. Kate le regarda d'un œil vide, avant de remarquer la lumière provenant du bureau de Clarence Avery. Qu'il fût encore au travail ne la surprenait pas, c'était une habitude chez lui. En revanche, elle aurait aimé savoir pourquoi il n'avait pas assisté à la réunion ainsi qu'il le lui avait promis. Plus que jamais, elle avait besoin de son aide.

Reprenant ses esprits, elle se dirigea vers le bureau d'un pas décidé. Pour n'y trouver, hélas, qu'une secrétaire affairée à classer des documents.

—Oh, docteur Chesney, dit celle-ci en tournant la tête.

—Pardonnez-moi. Le Dr Avery est-il encore dans l'hôpital ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

La secrétaire avisa d'un œil triste le portrait posé sur le bureau d'Avery.

— Sa femme est décédée hier soir, dans la maison de soins. Il ne s'est pas montré à l'hôpital de toute la journée..

Kate dut s'appuyer contre le montant de la porte pour ne pas vaciller.

— Sa... sa femme ?

— Oui. C'était assez inattendu. Une crise cardiaque... Mais qu'avez-vous ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Pardon ?

— Vous êtes toute pâle. Voulez-vous... ?

— Non, merci... Ce n'est rien...

Kate recula d'un pas hésitant dans le couloir, avant de s'éloigner rapidement vers les ascenseurs, une image fixée dans son esprit : celle de Clarence Avery, une ampoule brisée à ses pieds.

« Je ne supporte plus de la voir souffrir ainsi... Il vaut mieux que je l'accompagne moi-même dans ses derniers instants... »

Une brusque impulsion la saisit alors : elle devait fuir, gagner un endroit où elle serait en sécurité. Mais avant tout, rejoindre David. Sortant en hâte de l'hôpital, elle marcha d'un pas rapide vers le parking. En se pressant, elle avait une chance qu'il soit encore à son bureau.

* * *

— Une explication, monsieur Ransom. C'est tout ce que je vous demande. Il y a encore une semaine, vous affirmiez que la partie était quasiment gagnée. Et maintenant, vous nous annoncez que vous vous retirez de l'affaire. Je veux savoir pourquoi.

David soutint, non sans malaise, le regard métallique de Mary O'Brien. Quelle réponse pouvait-il lui donner ? Il était, bien sûr, hors de question de lui révéler la vérité, à savoir sa liaison avec la partie adverse. Son brusque revirement exigeait néanmoins qu'il lui fournît des arguments plausibles. Et à l'expression déterminée qu'il lisait dans ses yeux, il valait mieux que ceux-ci fussent convaincants.

Phil Glickman commençait à montrer des signes de nervosité sur sa chaise. David lui lança un regard d'avertissement, qui sembla le calmer un peu. Le jeune homme connaissait la vérité, et il n'avait aucune envie de le voir commettre un impair.

Mary O'Brien attendait toujours sa réponse.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, madame O'Brien, j'ai récemment

constaté qu'il existait un conflit d'intérêts.

Pour évasive qu'elle fût, la réponse n'était pas totalement malhonnête.

—Qu'entendez-vous par là ? demanda la vieille femme. Etes-vous en train de me dire que vous travaillez pour cet hôpital ?

— Pas exactement...

— Dans ce cas, je ne comprends pas.

—C'est... confidentiel. Je ne peux malheureusement pas vous en dire plus.

Changeant délibérément de sujet, il poursuivit :

— J'ai transmis le dossier au cabinet Sullivan et March.

C'est un cabinet de renom. Ils sont tout à fait disposés à prendre le relais. Sauf objection de votre part, bien entendu.

—Vous n'avez pas répondu à ma question, monsieur Ransom.

Elle était à présent penchée vers lui, les mains crispées telles des griffes sur le dessus du bureau.

—Je suis désolé, madame O'Brien. Je ne suis plus en position de servir objectivement vos intérêts. Je n'ai pas d'autre choix que de me désengager de cette affaire.

La vieille dame se leva, le visage fermé. Après une poignée de main glaciale, les deux hommes l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

—J'ose espérer, soupira-t-elle, que cela n'occasionnera pas de retard dans la procédure.

—N'ayez aucune crainte à ce sujet, assura David. Toutes les pièces sont réunies. Le dossier est prêt.

Tournant machinalement la tête vers le fond du couloir, il fronça les sourcils : sa secrétaire lui adressait des signes désespérés pour attirer son attention.

—Pensez-vous toujours qu'ils tenteront un arrangement ? poursuivit Mary O'Brien.

— Je ne saurais vous répondre sur ce point, mais...

Il s'interrompit devant l'expression presque paniquée de sa collaboratrice.

—Vous nous l'aviez pourtant affirmé, monsieur Ransom.

— Hmm ? Oh...

Impatient de se débarrasser de sa cliente, il la guida vers la réception.

—Ecoutez, madame O'Brien. Je peux vous garantir que cet arrangement est actuellement à l'étude, et...

Soudain, ses jambes lui semblèrent aussi lourdes que du plomb. Kate venait d'apparaître dans le couloir, et regardait d'un air sidéré Mary O'Brien.

— Oh, mon Dieu ! gémit Glickman.

Pendant quelques secondes, tous s'observèrent dans un silence tendu.

— Je... je peux tout expliquer, bredouilla David.

— J'en doute fort, répliqua Mary O'Brien.

Sans dire un mot, Kate fit demi-tour et sortit du cabinet. Le claquement violent de la porte derrière elle tira instantanément David de sa stupeur. Juste avant qu'il ne se précipitât derrière elle, la voix outragée de la vieille dame résonna dans la pièce.

—Un conflit d'intérêts, hein ? Je comprends maintenant ce que vous entendez par intérêts !

Kate était déjà dans la cabine d'ascenseur. David courut pour la rejoindre, mais la porte se referma derrière elle au moment où il tendait la main pour la retenir.

—Nom de Dieu ! gronda-t-il en cognant du poing sur le mur.

L'ascenseur mit une éternité à remonter. Dès que les portes s'ouvrirent de nouveau, David s'y précipita. Tout le temps que dura la descente des quinze étages, il marcha de long en large dans la cabine, proférant des jurons qu'il pensait avoir oubliés depuis des années.

Une fois parvenu au rez-de-chaussée, il traversa en courant le hall d'entrée, puis sortit sur le trottoir, d'où il scruta la rue. Un bus se présenta à une vingtaine de mètres sur sa droite. Il aperçut alors Kate qui s'en approchait d'un pas décidé. Bousculant les badauds, il parvint in extremis à la rejoindre, et lui saisit le bras avant qu'elle n'y monte.

— Lâche-moi ! ordonna-t-elle.

—Qu'est-ce qui te prend, bon sang ? Où penses-tu aller ?

— Oh, pardonne-moi. J'allais oublier !

Elle plongeait la main dans sa poche, et lui jeta quasiment ses clés à la figure.

—Je ne voudrais pas être accusée d'avoir volé votre précieuse voiture !

Le bus redémarra. Kate fit volte-face... juste à temps pour le voir partir. D'un geste sec, elle libéra son bras et s'éloigna sur le trottoir. David lui emboîta le pas.

—Donne-moi au moins une chance de vous expliquer, supplia-t-il.

—Qu'as-tu dit à ta cliente, David ? Qu'elle allait décrocher le pactole, maintenant que cette petite dinde de docteur te mangeait dans la main ?

—Ce qui s'est passé entre toi et moi n'a rien à voir dans cette affaire.

—Permetts-moi de penser le contraire ! Depuis le début, tu souhaitais que j'accepte cet arrangement.

— Je t'ai simplement demandé d'y réfléchir.

—Ah ! s'écria-t-elle en pivotant vers lui. Est-ce là ce qu'on t'enseigne à l'école de droit ? Mettre l'adversaire dans son lit lorsque tous les autres moyens ont échoué ?

Ce fut la parole de trop.

David l'empoigna par le bras et l'entraîna contre son gré jusqu'au pub le plus proche. Une fois à l'intérieur, il la tira sans ménagement vers une table située au fond de la salle, puis, après l'avoir forcée à s'asseoir sur la banquette, il s'installa face à elle, le regard noir et déterminé.

— Pour commencer, attaqua-t-il...

— Bonsoir ! fit une voix cordiale derrière lui.

—Qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda-t-il à la serveuse venue prendre leur commande.

La jeune femme recula d'un pas.

— Je... Que désirez-vous boire ?

— Deux bières !

Comprenant qu'elle était de trop, la serveuse s'éloigna prestement vers le bar.

Pendant une bonne minute, Kate et David s'affrontèrent ' du regard en silence, le visage sombre. Enfin, après un long soupir, ce dernier déclara :

— Très bien. Essayons de nouveau.

—Par où commençons-nous ? Avant ou après que ta cliente ne se montre à la porte de ton bureau ?

—On ne t'a jamais dit que tu avais l'art d'arriver au plus mauvais moment ?

—Au contraire, je crois que j'ai un don pour toujours arriver quand il le faut. Qu'étais-tu en train de lui dire ?

Que la partie adverse étudiait un arrangement ?

— Je cherchais juste à la faire sortir de mon bureau.

—Comment a-t-elle réagi en apprenant que tu jouais double jeu ?

David la regarda d'un air désolé.

— Je ne joue pas double jeu, je t'assure.

—D'un côté, tu travailles pour elle, et de l'autre tu couches avec moi. Comment appelles-tu cela ?

—Pour une femme intelligente, tu sembles avoir quelque difficulté à comprendre ce simple fait : je me suis retiré de cette affaire. Définitivement et volontairement.

Mary O'Brien ne s'est présentée à mon bureau que pour connaître les raisons de ma décision.

— Lui as-tu... parlé de nous ?

—Pour qui me prends-tu ? Tu crois que j'aurais eu la stupidité de lui annoncer que je m'envoyais en l'air avec la partie adverse ?

Ces derniers mots firent à Kate l'effet d'une gifle. Était-ce ainsi qu'il voyait ce qui s'était passé entre eux ?

—Un petit peu de bon temps entre deux dossiers, c'est ça ? répliqua-t-elle d'un ton amer.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire !

Kate se leva, le visage hautain.

—Eh bien, ne t'inquiète pas, David. Je ne t'encombrerai plus de ma présence.

— Assieds-toi !

Il s'était contenté de murmurer, mais son ton était suffisamment menaçant pour qu'elle hésitât un instant.

— S'il te plaît, soupira-t-il... Je t'en prie.

Elle se rassit lentement, tandis que la serveuse revenait avec leur commande. Ils gardèrent le silence pendant qu'elle posait leurs verres sur la table. Dès qu'elle se fut éloignée, David reprit :

—Tu n'es pas qu'une aventure... Et ce que je fais entre deux dossiers ne concerne en aucune façon les O'Brien. Vois-tu, il m'est arrivé de me retirer d'autres affaires, mais pour des raisons que je pouvais invoquer sans rougir. Cette fois, cependant...

Kate baissa les yeux sur son verre. Elle détestait la bière. Elle détestait les disputes. Et elle détestait par-dessus tout cet abîme qui s'était creusé entre eux.

—Si j'ai tiré des conclusions trop rapides, répondit-elle, j'en suis désolée. Le fait est que je n'ai jamais réussi à faire confiance aux avocats.

—En ce qui me concerne, ce serait plutôt aux médecins.

—Nous formons une drôle de paire, toi et moi. Je me rends compte, à présent, à quel point nous nous connaissons mal.

—Sauf au lit, observa-t-il. Ce qui n'est pas nécessairement le meilleur endroit pour bien se connaître...

Levant les yeux, Kate aperçut l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres. Ses cheveux semblaient ne pas avoir été peignés depuis la veille, et sa

cravate pendait de guingois du col ouvert de sa chemise. Jamais elle ne l'avait trouvé aussi attirant.

—Tu crains d'avoir des ennuis, David ? s'enquit-elle avec douceur. Les O'Brien déposeront peut-être une réclamation...

Il haussa les épaules.

—Le pire qu'ils puissent obtenir est de me faire rayer du barreau, m'envoyer en prison, puis à la chaise électrique.

— David !

—Oh, pardon, j'oubliais ! Hawaii ne possède pas de chaise électrique...

Sa plaisanterie ne la fit pas rire. Se souvenant alors qu'elle sortait de son audience devant la commission de l'hôpital, il redevint grave pour demander :

— Alors, comment cela s'est-il passé ?

— Sans surprise.

— Ils ne t'ont pas fait de cadeau ?

—C'est un euphémisme ! Je me suis vu accuser de négligences graves. Ce qui n'est qu'une manière polie de me taxer d'incompétence.

David posa doucement sa main sur la sienne.

—Quelle ironie ! ajouta-t-elle. Jamais je n'ai songé à une autre carrière que celle de médecin, et voilà que tous mes rêves s'écroulent. Le pire, c'est que je n'ai aucune autre compétence. Je ne sais ni taper à la machine, ni coudre, ni même cuisiner...

—Oh, oh ! Voilà une grave déficience ! Eh bien, il ne te reste plus qu'à mendier au coin des rues.

La boutade était aussi plate que la précédente, mais elle lui arracha tout de même un petit sourire.

—Tu me promets de jeter quelques pièces dans mon chapeau ?

— J'ai mieux à te proposer. Je t'invite à dîner.

Elle secoua la tête.

— C'est gentil, mais je n'ai pas faim.

— Tu as tort. Tu ne sais pas de quoi sera fait ton prochain repas.

Ils échangèrent un long regard, et Kate ne vit plus dans ses yeux bleus, si froids quelques instants plus tôt, qu'une chaleur rayonnante.

—Tout ce que je désire, dit-elle, c'est que tu m'emmènes chez toi et que tu me prennes dans tes bras... Et pas nécessairement dans cet ordre.

A ces mots, David se leva, contourna la table et vint s'asseoir auprès d'elle. Passant un bras autour de son épaule, il l'attira alors contre lui.

Kate appuya la tête dans le creux de son cou, et ils restèrent ainsi un long moment, immobiles et silencieux, à savourer le plaisir de la confiance retrouvée.

Kate accepta finalement son invitation. Un excellent repas et quelques verres de vin lui procurèrent une agréable sensation de bien-être, et c'est l'esprit un peu grisé qu'elle l'accompagna jusqu'à sa voiture, garée à deux rues de là. Accrochée à son bras, le pas léger dans la lumière vaporeuse des lampadaires, elle avait presque envie de rire et de chanter.

Une impression rassurante et familière l'enveloppa dès qu'elle se glissa sur le confortable siège de cuir. Le vaste habitacle devenait un cocon protecteur, où rien ni personne ne pouvait plus l'atteindre. Ce sentiment de paix ne la quitta pas durant tout le trajet jusqu'à la voie rapide de Pali.

Mais il s'effondra brutalement lorsque, quelques minutes plus tard, elle s'aperçut que David ne cessait de jeter des regards inquiets en direction du rétroviseur.

— David ?

En guise de réponse, il écrasa la pédale d'accélérateur.

— David, que se passe-t-il ?

— Cette voiture, derrière nous...

— Quoi ?

Les traits crispés, il regarda de nouveau dans le rétroviseur.

— Je crois que nous sommes suivis.

Chapitre 12

Kate tourna vivement la tête, et aperçut derrière eux deux points lumineux dansant dans la nuit sur la voie rapide.

— Tu en es sûr ?

— Certain. L'une de ses veilleuses est grillée, ce qui m'a permis de m'en rendre compte. Je l'ai repérée lorsque nous avons quitté le parking, tout à l'heure. Elle ne nous a pas lâchés depuis.

— Mais rien ne prouve qu'elle nous suive !

— Je vais tenter une expérience pour m'en assurer.

Aussitôt dit, il relâcha la pédale d'accélérateur.

L'aiguille du compteur descendit à soixante-dix kilomètres/heure, soixante, cinquante... Kate sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine. Ils étaient à présent bien au-dessous de la limite autorisée. Anxieuse, elle attendit que les phares se rapprochent, les dépassent peut-être... Mais le véhicule derrière eux restait toujours à une même distance.

— Le petit malin, dit David. Il reste assez loin de nous pour que je ne puisse pas lire sa plaque d'immatriculation.

— Une bretelle de sortie ! David, s'il te plaît ! Prenons-la !

David obtempéra aussitôt, et ils se retrouvèrent bientôt sur une route à deux voies qui s'enfonçait sous une épaisse végétation tropicale. De grands arbres envahis de vigne sauvage bordaient la chaussée, fouettant de leurs branches humides le pare-brise et le toit de la voiture. Kate pivota sur son siège, et tenta de percer l'obscurité derrière eux. La même paire de phares scintillait dans leur sillage, refusant obstinément de disparaître.

— Elle est toujours là, soupira-t-elle. C'est... c'est lui.

— J'aurais dû m'y attendre, grommela David. Bon Dieu, j'aurais dû le savoir.

— Quoi ?

— Il a dû faire le guet à l'hôpital. C'était le seul moyen pour lui de nous retrouver.

Kate sentit un frisson la parcourir. Depuis des heures, l'homme la suivait, était constamment derrière elle. Et à aucun moment, elle n'en avait eu conscience.

— Je vais le semer, annonça David. Accroche-toi.

Il avait à peine prononcé ces paroles que la voiture faisait une embardée, la projetant contre la portière. Autour d'eux, le paysage se mit à défiler à toute allure, dans une succession de fenêtres éclairées,

d'arbres et de buissons. Les pneus crissaient, menaçant de déraiper à chaque virage. Terrorisée, les mains crispées sur le tableau de bord, Kate crut plusieurs fois qu'ils allaient verser dans le bas-côté.

Soudain, David bifurqua dans une allée privée. Elle sentit la ceinture de sécurité lui ciseler la poitrine lorsque le véhicule s'immobilisa d'un coup dans l'obscurité d'un garage. David coupa aussitôt le contact, puis la saisit par les épaules pour la coucher sur ses genoux. Coincée entre son torse et le levier de vitesses, elle attendit en silence, tous les sens en alerte. Leurs cœurs battaient à l'unisson, et elle pouvait entendre le halètement rauque de leurs deux respirations.

Au bout de plusieurs secondes, un bruit de moteur se précisa sur la route derrière eux. David se baissa à son tour. Kate sentit une vague de pure angoisse monter en elle lorsqu'une lueur vacillante balaya l'intérieur de la voiture. Instantanément, David s'allongea sur elle. Retenant leur souffle, ils restèrent ainsi soudés l'un à l'autre jusqu'à ce que le bruit du moteur s'évanouisse dans la nuit. Lorsque le silence fut enfin retombé, ils se redressèrent lentement, avant de risquer un œil prudent par la vitre arrière.

L'obscurité enveloppait de nouveau la route. La voiture de leur poursuivant avait disparu.

— Et maintenant ? demanda Kate.

— Partons d'ici pendant que c'est encore possible.

David remit alors le contact et enclencha la marche arrière, tous feux éteints.

Tandis qu'ils rebroussaient chemin pour regagner la voie rapide, Kate ne quitta pas la route des yeux derrière eux, craignant à tout instant de voir réapparaître le scintillement menaçant de phares borgnes. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent repris leur place dans le flot de la circulation qu'elle parvint enfin à se détendre. Mais son cœur se serra aussitôt lorsqu'elle comprit que David avait changé de direction.

— Où allons-nous ? s'inquiéta-t-elle.

— Nous ne pouvons pas retourner chez moi. Plus maintenant.

— Mais nous l'avons semé !

— S'il t'a suivie depuis l'hôpital, cela signifie qu'il t'a vue venir à mon cabinet. Et je suis malheureusement dans l'annuaire. Adresse, téléphone, tout.

Kate se laissa retomber contre son siège, effondrée.

— C'est la dernière solution, reprit David. Je ne vois plus que cet endroit-là. Tu y seras en sécurité.

Il hésita un instant, avant d'ajouter d'un ton amusé :

— Un seul conseil : n'accepte pas de café.

Elle se tourna vers lui, intriguée.

— Si tu me disais enfin où nous allons ?

— Chez ma mère.

La petite femme aux cheveux gris qui leur ouvrit la porte portait un vieux peignoir défraîchi, et des mules roses. Elle se figea un instant sur le pas de la porte, puis cligna des paupières, visiblement surprise.

— Sainte Vierge ! Monsieur David ! Comme c'est gentil de venir nous rendre visite ! Mais pourquoi n'avez-vous pas téléphoné, espèce de mauvaise graine ? Vous nous surprenez en chemise de nuit, comme deux vieilles...

— Vous êtes magnifique, Gracie, coupa-t-il en poussant Kate à l'intérieur.

Il referma promptement la porte derrière eux, puis écarta le rideau de la fenêtre pour inspecter les alentours.

— Maman est-elle encore debout ?

— Euh, oui, elle est... euh...

Une voix bougonne se fit entendre depuis la pièce voisine.

— Pour l'amour du ciel, Gracie ! débarrasse-moi de ces casse-pieds et reviens ici. C'est ton tour. Et tu ferais bien de secouer tes neurones, je viens de trouver un mot qui compte triple !

— Elle gagne encore, soupira Gracie d'un air abattu.

— Parfait. Cela doit la mettre de bonne humeur.

— De bonne humeur ? Ce serait bien la première fois !

— Prépare-toi, murmura-t-il à Kate, tout en la guidant vers le séjour.

Environnée de meubles d'acajou et de fauteuils cossus garnis de velours mauve, une vieille femme aux cheveux argentés leur tournait le dos, les jambes allongées sur une ottomane. Sur une petite table marquetée était posé un plateau de Scrabble à moitié couvert de lettres.

— Maman ?

— Impossible ! répondit celle-ci en s'adressant au mur. Je dois avoir une hallucination.

Elle se retourna lentement, le regard sévère.

— Mon fils venant me rendre visite, reprit-elle... Je ne peux pas y croire ! Le monde s'est-il mis à tourner à l'envers ?

— Heureux de te voir, maman, répondit David d'une voix nerveuse. Nous avons besoin de ton aide.

Les yeux bleus et perçants de Sarah Ransom se plissèrent, avant de se reporter sur Kate. C'est seulement alors qu'elle aperçut le bras de

David autour de la taille de la jeune femme. Elle leva aussitôt les yeux au ciel.

—Merci, Sainte Vierge ! soupira-t-elle, avant de gratifier son fils d'un long regard pétillant.

—Tu ne me dis jamais rien, David, se plaignait Sarah Ransom, une demi-heure plus tard dans la cuisine.

Assis autour de la table, David et elle buvaient un grand bol de chocolat chaud — rituel qu'ils n'avaient pas partagé depuis qu'il était enfant.

C'était drôle comme il suffisait de peu de chose pour se replonger dans le passé ! Une gorgée de chocolat, un regard désapprobateur, et les anciennes culpabilités resurgissaient aussitôt. Sa chère vieille maman ! Elle n'avait pas son pareil pour abolir les années et le transformer en petit garçon désobéissant.

—Il y avait donc une femme dans ta vie, poursuivit-elle. Et tu me l'as cachée comme si tu en avais honte. A moins que ce soit de moi que tu aies honte...

—Allons, maman, je ne la connais que depuis quelques jours.

—Le fait d'être un être humain est-il si difficile à accepter ?

— Ne cherche pas à me psychanalyser, maman.

—Moi, te psychanalyser ? Mais je n'en ai pas besoin, mon fils. N'oublie pas que c'est moi qui t'ai mis au monde et qui t'ai élevé. Je te connais par cœur. Je t'ai vu t'écorcher les genoux, te fracturer le bras en faisant du skate-board, et j'en passe... Mais jamais je ne t'ai vu pleurer. Même pas à la mort de Noah...

— Je ne veux pas parler de Noah.

—Tu vois ? Il y a maintenant huit ans qu'il nous a quittés, et tu ne peux toujours pas prononcer son nom sans que je voie ton visage se crispier.

— Où veux-tu en venir, maman ?

— A Kate.

— Que veux-tu savoir sur elle ?

— Je t'ai vu lui tenir la main.

David leva un œil distrait vers la jungle suspendue au-dessus de leurs têtes.

— Elle a de très jolies mains, répondit-il.

— As-tu couché avec elle ?

Sous le coup de la surprise, David faillit s'étrangler avec son chocolat, et en renversa une gorgée sur sa chemise.

— Maman !

—Quoi donc ? Je ne vois pas ce qui te gêne. Des millions de personnes en font autant. Ce sont les lois de la nature — même si j'ai parfois l'impression que tu te crois immunisé contre elle. Ce soir, pourtant, je vois cet éclat dans ton regard...

Ecartant une feuille qui lui chatouillait le visage, David se leva pour nettoyer sa chemise au robinet.

— Je me trompe ? insista Sarah.

—J'aurai besoin de changer de chemise demain. Celle-ci est bonne pour la lessive.

—Tu en mettras une de ton père. Alors, ai-je raison ?

—A quel propos ? demanda-t-il, se tournant de nouveau vers elle.

Elle brandit les deux mains vers le ciel, l'air désespéré.

—Mon Dieu ! Pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un seul enfant ?

Un bruit sourd au-dessus de leurs têtes l'interrompit soudain. David leva les yeux vers le plafond.

— Que se passe-t-il, là-haut ?

—Ce doit être Gracie qui choisit des vêtements de rechange pour ta jeune amie.

Connaissant les goûts incomparables de la gouvernante, David songea qu'il devait s'attendre à tout. Mais, à vrai dire, peu lui importait ce que porterait Kate pourvu qu'elle revienne bientôt. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'elle l'avait laissé, et déjà elle lui manquait.

Enfin, des pas se firent entendre dans l'escalier. Il se tourna vivement dans cette direction, mais ce n'était que Gracie...

—Comment ? s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut leurs bols. Du chocolat ? Voyons, madame Sarah, vous savez bien que c'est contre-indiqué pour votre estomac. Vous devriez plutôt prendre une infusion.

—Mon estomac se porte très bien. Et je ne veux pas d'infusion.

— Tss-tss ! Je vais quand même vous en préparer.

— Où est Kate ? s'enquit David.

—Elle arrive. Elle s'est attardée dans votre chambre pour admirer vos maquettes d'avions.

Se tournant vers sa patronne, la vieille gouvernante ajouta en gloussant :

—Elle a ainsi devant les yeux la preuve indubitable qu'il a un jour été enfant !

—David n'a jamais été enfant, grommela Sarah. Il était déjà adulte en sortant de mon ventre. Petit, certes, mais adulte.

Gracie brancha la bouilloire, le visage illuminé d'un grand sourire.

—Votre compagnie nous fait tellement plaisir, monsieur Da...

La fin de sa phrase fut étouffée par la sonnerie du téléphone.

—Mon Dieu, soupira-t-elle en regardant l'horloge murale. Il est plus de 22 heures. Qui peut bien...

David avait déjà bondi de sa chaise, et décrochait le combiné.

— Allô !

La voix de Pokie résonna, triomphante, au bout du fil.

— David ? J'ai du nouveau.

— Vous avez retrouvé la voiture ?

—Oublie la voiture. J'ai mis la main sur notre homme.

— Decker ?

—Tout juste. J'ai besoin du Dr Chesney pour l'identification. Disons dans une demi-heure, d'accord ?

David releva les yeux. Kate se tenait dans l'encadrement de la porte et le regardait d'un air inquiet. Il lui adressa un sourire, puis leva le pouce en signe de victoire.

—Nous arrivons, répondit-il à Pokie. Tu l'as mis en cellule ?

— Il n'est pas au poste, David.

— Où, alors ?

— A la morgue.

—J'espère que vous avez l'estomac solide, avertit M. J., un sourire narquois sur les lèvres.

Elle tira l'un des tiroirs métalliques, qui coulisssa silencieusement vers eux. Kate se réfugia contre David au moment où la jeune fonctionnaire ouvrit la fermeture à glissière du linceul de vinyle. Sous la lumière blanche de la salle d'examen, le visage blême du cadavre semblait presque artificiel.

—Il a été trouvé ce matin par un marin, expliqua Chang. Flottant face vers le bas dans un bassin du port.

David posa une main sur l'épaule de Kate, tandis qu'elle examinait avec dégoût les traits boursoufflés par l'eau de mer de Charles Decker. Même dans la mort, ses yeux gardaient une expression tragique.

— C'est lui, dit-elle en hochant la tête.

— A la bonne heure, grogna Pokie.

M. J. enfila ses gants chirurgicaux, puis passa une main experte sur le crâne du mort.

—Je sens un léger enfoncement de la boîte... Une fracture, peut-être.

Elle ouvrit alors le sac jusqu'à mi-longueur, de façon à dégager le

torse.

—Voyons... Il a dû rester un bon moment dans l'eau.

Soudain prise de nausée, Kate détourna les yeux et enfouit son visage au creux de l'épaule de David.

—Pour l'amour du ciel, s'exclama celui-ci, couvrez donc ce corps !

M.J. obtempéra, puis repoussa le tiroir dans son compartiment.

—Mon cher David, ironisa-t-elle, vous aviez le cœur mieux accroché dans le passé ! Je vous ai vu rester de marbre devant des spectacles bien moins reluisants !

—Il faut croire que j'ai perdu l'habitude de fréquenter les cadavres, répliqua-t-il... Viens, Kate. Sortons d'ici.

Le bureau de la morgue était une pièce chaleureuse et accueillante, décorée de plantes vertes et d'affiches de films anciens — constat pour le moins surprenant si l'on considérait la nature macabre de l'activité de ses occupants. Pokie emplit trois gobelets de café à la machine automatique, puis en tendit un à chacun de ses deux interlocuteurs.

—Voilà une affaire prestement emballée, fit-il remarquer en s'asseyant. Pas de procès ni de tracasseries. Juste un beau cadavre bien propre. Dommage que tous les cas ne soient pas aussi faciles à boucler.

Kate baissa les yeux sur son café.

— Comment est-il mort, lieutenant ?

—Comme cela arrive hélas trop souvent. Quelques verres de trop, une balade le long du quai et une chute sur les rochers. Les cas ne sont pas rares. Qu'en pensez-vous, M.J. ?

La médecin légiste était penchée sur son bureau, occupée à ingurgiter un repas qui, pour être tardif, n'en était pas moins copieux. Kate sentit son estomac se retourner devant l'énorme club-sandwich dégoulinant de ketchup.

—Difficile à dire, répondit-elle entre deux bouchées. Après une aussi longue immersion, je préfère attendre la fin de l'autopsie pour me prononcer.

—Combien de temps est-il resté dans l'eau ? s'enquit David.

— A peu près vingt-quatre heures.

—Vingt-quatre heures ? s'exclama-t-il en se tournant vers le policier. Mais dans ce cas, Pokie, quelle était cette voiture qui nous a suivis ?

— Tu as l'imagination trop fertile, David.

—Nous avons bel et bien été suivis ! Je n'ai rien imaginé !

—Allons donc ! Des centaines de voitures circulent sur les routes toutes les nuits.

—Quoi qu'il en soit, intervint M. J., ce n'était certainement pas notre petit camarade d'à côté qui était au volant.

David lui lança un regard acéré.

—Quand serez-vous en mesure de préciser la cause du décès ?

—Oh, il me faut d'abord effectuer une radiographie du crâne, puis ouvrir le thorax pour vérifier s'il a de l'eau dans les poumons. En attendant...

Elle se tourna vers l'étagère accrochée au mur derrière elle, et en tira une boîte à chaussures qu'elle déposa sur le bureau.

— Ses objets personnels, annonça-t-elle.

Méthodiquement, elle fit l'inventaire du contenu.

Chaque objet était emballé séparément dans un petit sachet de plastique.

—Un peigne en écaille... Un paquet de cigarettes à moitié vide... Une boîte d'allumettes... Un portefeuille en Skaï contenant quatorze dollars et plusieurs pièces d'identité... Et ceci...

Elle sortit le dernier sachet et le déposa sur le bureau. Il s'agissait d'un trousseau de clés, auquel était attachée une plaque gravée de lettres rouges : « Hôtel du Terminal ».

Kate se saisit du trousseau et l'examina.

—L'hôtel du Terminal, murmura-t-elle. Est-ce l'endroit où il résidait ?

—Oui, dit Chang. Nous avons vérifié. Un gourbi infesté par les rats. Il y était encore samedi soir.

Tout en reposant les clés sur le bureau, Kate repensa au visage aperçu dans le miroir, et à son expression tourmentée. Qui était vraiment Charles Decker ? Un fou ? Un meurtrier ?

Pokie lui adressa un sourire compréhensif.

—Voilà, docteur. C'est terminé. Il ne risque plus de vous faire du mal. Vous pouvez enfin rentrer chez vous.

— Oui, répondit-elle d'une voix lasse.

« Qui était vraiment Charles Decker ? »

Cette question ne cessait de la tarauder tandis qu'elle observait la route d'un œil absent, installée dans l'obscurité rassurante de la voiture. Elle songea alors à toutes les souffrances que cet homme avait endurées, aux peines qu'il avait ressenties, à sa voix éteinte. A l'instar de tous les autres, il n'avait été qu'une victime.

Et il représentait à présent un cadavre bien commode.

— C'est trop facile, David.

—Qu'est-ce qui est trop facile ? demanda-t-il en lui jetant un bref coup d'œil.

—La manière dont tout cela se conclut. Trop simple, trop net...

Le regard de Kate se perdit dans la noirceur de la nuit.

—Quelle idiote ! reprit-elle. Je l'avais pourtant remarquée dans ses yeux. Elle était là, dans le reflet que me renvoyait le miroir. Mais j'étais trop paniquée pour la reconnaître.

— De quoi parles-tu ?

—De sa peur. Decker était terrifié. Il avait dû apprendre quelque chose, quelque chose de terrible qui a fini par lui coûter la vie. Comme aux autres.

—Tu crois qu'il était une victime ? Alors pourquoi t'aurait-il menacée ? Pourquoi aurait-il donné ce coup de téléphone ?

—Peut-être n'était-ce pas une menace, mais un avertissement. .. Peut-être cherchait-il à me mettre en garde contre quelqu'un d'autre.

— Que fais-tu des preuves ?

—Quelles preuves ? Des empreintes sur un bouton de porte ? Un séjour en psychiatrie ?

—Et ton propre témoignage. Tu l'as vu dans l'appartement d'Ann Richter, me semble-t-il.

—Et si lui aussi n'était qu'un témoin ? S'il s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment ? Quatre personnes, David. Et le seul fil qui les relie l'une à l'autre est cette jeune femme morte en couches. Si seulement je savais pourquoi Jenny Brook joue un rôle si important !

— Les morts ne parlent pas, malheureusement.

—L'hôtel du Terminal ! s'écria-t-elle soudain. Tu sais où il se trouve ?

—Voyons, Kate. Decker est mort, emportant ses secrets avec lui. Tu ferais mieux d'oublier toute cette histoire.

— Mais il reste encore une chance...

— Tu as entendu Pokie. L'affaire est close.

— Pas pour moi.

—Pour l'amour du ciel, Kate, arrête ! Je sais qu'il est important pour toi de sauver ta réputation, mais je sais aussi que, sur le long terme, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Si c'est une réhabilitation que tu veux, tu ne l'obtiendras pas. Du moins, pas devant un tribunal. Crois-moi, ton intérêt est d'éviter ce procès. Laissons les choses s'éteindre d'elles-mêmes avant que ton nom ne soit traîné dans la boue.

—Est-ce ainsi que cela se passe chez le procureur ? Plaider coupable et convenir ensuite d'un arrangement ?

— Je n’y vois rien de répréhensible.

—Accepterais-tu un tel marché, si tu étais à ma place ?

— Oui, répondit-il après une brève hésitation.

Kate leva le menton et fixa la route devant elle.

—Dans ce cas, toi et moi ne sommes pas faits du même bois. Parce que, moi, je refuse de baisser les bras.

— Dans ce cas, tu perdras.

Plus qu’une simple opinion, sa réponse était un verdict, aussi brutal et définitif que le coup de marteau final d’un juge-

—Honnêtement, reprit-elle, connais-tu un seul avocat qui accepterait sans broncher de perdre une bataille ?

— Nous le faisons souvent.

—C’est drôle. Parce que nous, médecins, prenons le risque de nous battre pour rien tous les jours. Essayez d’argumenter avec un infarctus, ou avec un cancer ! Quant à proposer des arrangements avec la partie adverse...

—C’est précisément à cela que je dois la qualité de mon niveau de vie, répliqua David. A l’arrogance des médecins !

Il regretta aussitôt le cynisme de sa remarque. Mais Kate allait au-devant de graves ennuis, et il devait par tous les moyens l’arrêter avant qu’il ne fût trop tard.

Le reste du trajet s’effectua dans un silence pesant, comme si tous deux avaient senti que les choses touchaient à leur fin.

De retour au domicile de David, ils gagnèrent immédiatement la chambre comme deux étrangers. Sans perdre de temps, Kate sortit sa valise du placard, la déposa sur le lit et commença à plier ses vêtements.

— Laisse donc cela pour demain matin, protesta-t-il.

Elle le regarda remettre la valise où elle l’avait prise, et ce fut tout.

David savait qu’il aurait dû parler, exprimer son désir de la voir rester, mais il en était incapable. Après avoir ôté sa veste et l’avoir déposée sur le dossier d’une chaise, il s’avança vers Kate, referma les mains autour de son visage et l’embrassa. Ses lèvres étaient glacées sous les siennes. Il l’attira alors entre ses bras et la serra contre lui pour la réchauffer.

Ils firent l’amour, évidemment. Une dernière fois. Dans les ruines de ce qui aurait pu être la promesse d’un rêve partagé, mais dont l’amour était désormais absent. Seuls les portèrent la force purement charnelle de leur désir et l’implacable exigence de leurs sens. Mais pour ardente et voluptueuse qu’elle fût, leur étreinte les laissa tous deux insatisfaits

et tristes.

Kate s'endormit rapidement, tandis que, les yeux grands ouverts, David ruminait ses doutes dans le silence de la nuit, s'interrogeant sur les raisons qui lui interdisaient de tomber amoureux.

Il détestait se sentir dans un tel état de fragilité. Depuis la mort de Noah, il considérait toute émotion comme une menace. Lorsque Linda l'avait quitté, leur séparation l'avait à peine affecté. Peut-être l'avait-il aimée, mais les sentiments qu'il avait pu éprouver pour elle n'étaient rien en regard de l'affection totale qui l'avait lié à son fils. La mort de ce dernier lui avait infligé une souffrance aussi terrible que l'amour exclusif qu'il lui avait porté. Et maintenant il y avait cette femme, allongée à son côté...

Il contempla longuement la tache sombre que formaient ses cheveux sur l'oreiller, sur laquelle se détachait l'émouvante clarté de son visage.

Incapable de trouver le sommeil, il se leva et sortit de la chambre. Une force irraisonnée guida alors ses pas vers celle de Noah. Après quelques secondes d'hésitation, il en ouvrit la porte, puis s'avança dans ce sanctuaire qu'il avait depuis si longtemps évité, et où trônait un petit lit vide baignant dans la lumière diffuse de la lune.

— C'est toi, papa ?

— Oui, Noah, c'est moi. Rendors-toi vite, mon chéri.

— Fais-moi d'abord un câlin. S'il te plaît.

— Voilà. Dors bien, maintenant. Je t'aime.

— Moi aussi, papa. Je t'aime très fort.

Le cœur lourd, il s'assit sur le bord du petit lit, écoutant l'écho du passé, et se rappelant combien l'amour pouvait être douloureux.

Puis il se leva pour regagner son lit où il se glissa avec précaution afin de ne pas réveiller Kate.

Le jour n'était pas encore levé lorsqu'il ouvrit les paupières. Il se doucha longuement, prenant soin de faire disparaître toute trace de leur étreinte de la veille, puis, prêt à affronter une nouvelle journée de travail, s'habilla, et descendit se préparer une tasse de café dans la cuisine.

A présent que Decker était mort, il n'avait plus aucune raison de garder Kate chez lui. Il se sentait en règle avec lui-même : il avait fait son devoir, avait revêtu son armure de chevalier blanc pour la protéger du monde. Les choses avaient été claires entre eux depuis le début, et l'heure de la séparation était venue.

Et peut-être était-ce mieux ainsi...

Après avoir rincé sa tasse dans l'évier, il retourna dans la chambre

et, se tenant à distance du lit, regarda dormir cette femme si belle, si obstinée et si farouchement indépendante. Il se prit alors à souhaiter que Decker fût encore en vie, afin qu'elle eût encore besoin de lui.

Et, soudain, l'idée s'imposa à son esprit. Oui, Kate avait encore besoin de lui. Elle lui avait même demandé une dernière faveur. Une faveur qu'il ne se sentait pas le droit de lui refuser.

S'approchant alors du lit, il la secoua doucement par l'épaule.

- Kate ?

Elle ouvrit les yeux et le regarda, l'air surpris. Il ressentit aussitôt une envie brûlante de poser ses lèvres sur les siennes. Au lieu de cela, il demanda :

— L'hôtel du Terminal, tu veux toujours y aller ?

Chapitre 13

Mme Tubbs, la concierge de l'hôtel du Terminal, était une femme replète aux yeux globuleux, qui faisait un peu penser à une grenouille. En dépit de l'intense chaleur, elle portait un épais pull-over gris par-dessus sa robe à fleurs.

Tout en maintenant la porte entrouverte, elle étudia ses deux visiteurs d'un œil soupçonneux.

—Charlie ? demanda-t-elle. Ouais. C'est ici qu'il habitait.

Dans la pièce derrière elle beuglait un téléviseur branché sur une émission de jeux.

—Hé, Louie ! cria-t-elle. Baisse-moi cette télé, nom d'un chien ! Tu ne vois pas que je parle à ces monsieur-dame ?

Elle se tourna de nouveau vers Kate et David.

—Charlie ne vit plus ici, reprit-elle. Il s'est tiré une balle dans la tête. La police est déjà venue.

—Nous aimerions jeter un coup d'œil dans sa chambre, dit Kate, si cela ne vous dérange pas.

— Pour quoi faire ?

— Nous cherchons des informations.

— Vous êtes de la police ?

— Non, mais...

—Alors je ne peux pas vous laisser monter. Les flics nous ont déjà causé assez de soucis, sans parler des locataires qui sont devenus nerveux. Et puis j'ai pas le droit.

Joignant le geste à la parole, elle commença à refermer la porte. David mit la main sur le battant.

—Que diriez-vous de vous acheter un nouveau pull-over, madame Tubbs ? demanda-t-il.

La porte s'écarta de deux centimètres.

— Un nouveau pull-over... ?

Profitant de son hésitation, David glissa dans sa main potelée deux billets de vingt dollars, qu'elle contempla d'un œil incrédule.

— Le propriétaire me tuera s'il apprend que...

— Il ne saura rien.

—Z'êtes pas inspecteur, hein ? insista-t-elle en enfouissant les billets dans les profondeurs mystérieuses de son soutien-gorge.

Devant le regard confiant de David, elle s'écarta pour les laisser

entrer — non sans avoir préalablement fermé la porte de l'appartement sur Louie et sa télé. Toujours en chaussettes, elle les précéda jusqu'au bas de l'escalier. La chambre de Decker se situait au premier étage, mais il lui fallut une éternité pour y parvenir, et c'est exténuée qu'elle fouilla dans sa poche à la recherche des clés.

— Charlie était encore là... le mois dernier, précisa-t-elle en ahanant lourdement... Un gars bien calme... Sans problèmes... Pas comme certains, pff...

Une porte s'ouvrit au fond du couloir aux murs décrépits, et les visages curieux d'un petit garçon et d'une petite fille apparurent.

— Charlie est revenu ? demanda cette dernière.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit la concierge. Charlie est parti pour de bon.

— Mais il reviendra quand ?

— Ma parole, t'es sourde ou quoi ? Pourquoi t'es pas à l'école, d'abord ?

— Gaby est malade.

Comme pour confirmer ses dires, le petit garçon essuya d'un revers de main un nez plein de morve.

— Où elle est, ta maman ?

— Elle travaille.

— Ben voyons ! Abandonner ses deux loupis pour qu'ils fichent le feu à mon hôtel !

Les deux enfants secouèrent simultanément la tête.

— Non, m'dame, répondirent-ils d'un ton solennel. Elle a emporté les allumettes.

La concierge retrouva enfin les clés. Oubliant les enfants, elle ouvrit la porte de la chambre de Decker.

— Et voilà.

Une petite forme brune disparut furtivement par le trou d'une plinthe, au moment même où Kate s'avavançait dans la pièce. Une odeur de tabac froid et de graisse y flottait encore, tandis qu'une lumière indigente filtrait par le rideau défraîchi accroché à l'unique fenêtre. Mme Tubbs s'y dirigea d'un pas lent et l'écarta. Le soleil inonda aussitôt la chambre d'une lumière sale.

— Vous pouvez regarder partout, déclara-t-elle en reculant dans un angle de la pièce, mais ne touchez à rien.

Que leur guide redoutât la visite d'un inspecteur n'avait rien de surprenant, songea Kate. Un piège à souris attendait sa victime près d'une poubelle. Un peu plus loin, une poêle couverte de graisse figée

était posée sur une plaque électrique aux fils dénudés, reposant à même l'éégouttoir du petit évier sur lequel couraient des cafards.

Kate engloba du regard le misérable environnement dans lequel avait vécu Charles Decker : le lit étroit et défoncé, le cendrier débordant de mégots de cigarettes, la petite table carrée couverte de bouts de papier provenant d'un cahier à spirale... Elle se pencha sur l'un d'entre eux, où figuraient quelques lignes d'une écriture serrée et nerveuse.

Huit ans, déjà mutine, Si mignonne à neuf ans Et maintenant, dix ans.

Joyeux anniversaire,

Petite Marilyn !

— Qui est Marilyn ? demanda-t-elle.

— La gamine que vous avez vue dans le couloir. Allez savoir ce que fait la mère toute la journée ! Elle travaille, soi-disant. Tu parles d'un travail...

Kate leva les yeux de la petite table et se tourna vers elle.

— Comment était-il, madame Tubbs ?

— Qui ? Charlie ? Est-ce que je sais, moi ? Il disait jamais rien, il faisait pas de bruit, il faisait jamais gueuler sa radio. Parce que j'en connais d'autres... Enfin, bref... Et il se plaignait jamais ! Des fois, j'avais même l'impression qu'il était pas là. Un locataire en or, pour sûr.

Selon de tels standards, songea Kate non sans amertume, un bon locataire devait être un locataire mort.

Mme Tubbs s'installa sur une chaise, et ne les quitta pas des yeux tandis qu'ils examinaient la pièce. Leur inspection révéla une paire de chemises fripées accrochées dans un placard, quelques boîtes de soupe empilées dans le meuble écaillé de l'évier, ainsi qu'une dizaine de sous-vêtements proprement rangés dans le tiroir d'une commode. Maigre trésor qui n'offrait que peu d'indices sur la personnalité de son propriétaire.

Kate s'avança vers la fenêtre et observa en contrebas le trottoir jonché de verre cassé. Le bâtiment faisant face à l'hôtel était en cours de démolition, et présentait ses pièces béantes comme autant de témoignages de vies éclatées.

— Kate ? appela David.

Elle se retourna. Celui-ci se tenait debout près du meuble de chevet, une plaquette de pilules à la main.

— De l'« Haldol ». Prescrit par le Dr Nemechek, de l'hôpital d'Etat.

— Son psychiatre ?

— Oui, et regarde ça.

Elle se saisit de la petite photographie encadrée qu'il lui tendait.

Dès l'instant où elle vit le visage, Kate comprit. S'approchant de la fenêtre, elle étudia de plus près l'image à la lumière. La jeune femme qui y figurait semblait sourire pour l'éternité, ses jolis yeux noisette légèrement plissés sous le soleil, tandis qu'une longue mèche de ses cheveux bruns flottait sur sa joue, rabattue par le vent. Derrière elle, le bleu métallique du ciel se fondait dans le turquoise de la mer. Elle ne portait qu'un simple maillot de bain blanc et, malgré une pose qui se voulait sexy, évoquait plutôt ces petites filles un peu gauches tentées d'imiter leurs grandes sœurs.

Kate détacha la photo de son cadre. Au dos était rédigé un court message : « En attendant ton retour. Jenny »,

— Jenny..., prononça-t-elle doucement.

Pendant une longue minute, elle se tint immobile près de la fenêtre, les yeux baissés sur ces mots écrits par une jeune femme morte depuis longtemps. Elle songea de nouveau à Charles Decker, à son destin tragique, à son extrême dénuement, ainsi qu'à l'importance qu'avait dû avoir pour lui ce précieux rectangle de papier glacé.

Elle se tourna soudain vers Mme Tubbs.

— Que vont devenir toutes ces choses, maintenant qu'il est mort ?

— Je devrais les vendre, répondit la concierge en soupirant. Il me devait une semaine de loyer. Mais il n'y a rien à tirer de toutes ces bricoles. A part ce que vous tenez à la main.

Kate baissa de nouveau les yeux sur le sourire de la jeune fille.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Je parlais pas de la photo.

— Pardon ?

— Le cadre. Il est en argent.

Lorsque David et Kate sortirent de l'hôtel du Terminal, la petite Marilyn et son frère étaient assis en équilibre sur la chaîne délimitant le chantier de démolition. A leur vue, les deux enfants bondirent prestement sur le sol.

— Il est mort, n'est-ce pas ? demanda Marilyn.

Devant le hochement de tête désolé de Kate, elle s'appuya contre la chaîne, avant d'ajuster le haut de sa robe d'un air préoccupé.

— Je le savais. Les adultes sont stupides, ils ne disent jamais la vérité.

— Que vous ont-ils dit à propos de Charlie ?

— Qu'il était parti. Mais ce n'est pas vrai. Il n'aurait pas oublié mon

cadeau.

— Pour ton anniversaire ?

Marilyn baissa les yeux sur son absence de poitrine.

— J'ai eu dix ans.

--Et moi j'ai sept ans, annonça fièrement le petit garçon.

—Charlie était votre ami, n'est-ce pas ? intervint David.

La petite fille leva les yeux vers lui, et rougit un peu quand il lui sourit.

—Charlie n'avait pas d'amis. Moi non plus, je n'en ai pas... A part Gaby, mais c'est mon frère.

Ce dernier la regarda avec admiration, avant de s'essuyer le nez dans sa robe.

—Charlie connaissait-il d'autres personnes ? poursuivit David. A part vous, bien sûr.

Marilyn se mordit la lèvre, et son visage prit une expression pensive.

—Eh bien... Vous devriez aller voir chez Maloney, un peu plus haut dans la rue.

— Qui est Maloney ?

— Personne.

—Voyons ! S'il n'existait pas, comment aurait-il pu connaître Charlie ?

— Ce n'est pas quelqu'un, Maloney, c'est un café.

—Oh, je vois ! répondit David en lui adressant un clin d'œil. Comme je suis bête !

—Qu'est-ce que vous faites encore ici, les mêmes ? Allez, sortez d'ici avant que je perde ma licence !

Les deux enfants traversèrent calmement la salle climatisée, avant d'aller se percher sur deux tabourets du bar.

—Il y a un monsieur et une dame, Sam, expliqua Marilyn. Ils veulent vous parler.

—Vous n'avez pas vu le panneau à l'entrée ? Interdit aux moins de vingt et un ans, c'est écrit.

— J'ai sept ans, dit Gaby. Je peux avoir une olive ?

Grommelant entre ses dents, Sam plongea la main dans un bocal et en sortit une dizaine d'olives, qu'il déposa sur le bar devant eux.

Remarquant alors seulement la présence de David et de Kate, il releva la tête. A l'expression de son regard, il était évident que l'établissement ne recevait pas souvent de clients de ce standing.

—Je n'y suis pour rien ! protesta-t-il. Ces deux garnements sont

entrés sans que je les voie. Je m'apprêtais d'ailleurs à les mettre à la porte.

— Ils sont pas inspecteurs, l'informa Marilyn d'un air dédaigneux.

— Nous cherchons des renseignements sur l'un de vos clients, expliqua David. Un certain Charles Decker.

— Il est mort, déclara le cafetier.

— Cela, nous le savons.

— Et je n'aime pas dire du mal des morts.

Sam resta silencieux un long moment, tout en examinant avec intérêt le luxueux costume sur mesure de David.

— Qu'est-ce que vous prendrez ? demanda-t-il, retrouvant soudain le sens des affaires.

D'un mouvement las, David se jucha sur l'un des tabourets.

— Très bien, soupira-t-il. Servez-nous deux bières.

— Ce sera tout ?

— Et deux jus d'ananas, ajouta Marilyn.

— Cela nous fera douze dollars.

— Rien que ça, dit David en glissant un billet de vingt dollars sur le comptoir.

A peine les boissons servies, les deux enfants y plongèrent le reste des olives, avant de faire rapidement descendre le niveau de leurs verres à l'aide d'une paille.

— Parlez-nous de Charlie, insista Kate.

— Eh bien, il avait l'habitude de s'asseoir là-bas, répondit Sam en désignant une table du menton.

— Qu'y faisait-il ?

— Il buvait. Du whisky, principalement. Il l'aimait sec. Il venait presque tous les soirs. Je crois qu'il aimait voir du monde, même s'il ne parlait à personne. Vous savez, avec ce qu'il avait à la gorge... Il se contentait de rester là, à prendre un ou deux whiskies.

— Secs, termina David.

— Ouais, secs. Mais toujours raisonnable, le gars. Jamais je ne l'ai vu ivre, contrairement aux autres soiffards. Et puis il a arrêté de venir.

— Savez-vous pourquoi ?

— La police le recherchait, paraît-il. Certains prétendent qu'il aurait commis un meurtre.

— Qu'en pensez-vous ?

— Charlie ? répondit-il en riant. Aucune chance !

Marilyn poussa son verre vide vers le cafetier.

— Je peux avoir un autre jus d'ananas ?

Sam emplît de nouveau les deux verres, puis se tourna vers David. Celui-ci sortit de son portefeuille un autre billet de vingt dollars, qu'il avança vers le cafetier d'un air fataliste.

—L'avez-vous jamais entendu mentionner le nom de Jenny Brook ? demanda Kate.

—Comme je vous l'ai dit, Charlie ne parlait pour ainsi dire jamais. Ouais, le gars restait des heures à siroter tranquillement son whisky, et à griffonner des poèmes sur des bouts de papier.

Kate secoua la tête, étonnée.

— Je ne l'imaginais pas poète.

—Oh, tout le monde se dit poète de nos jours. Charlie, cependant, prenait les choses très au sérieux. Tenez, le dernier jour où je l'ai vu, il n'avait pas d'argent pour payer son verre. Il m'a donc proposé un poème en échange en m'affirmant qu'un jour il aurait beaucoup de valeur. Seigneur ! Quel imbécile je fais, parfois !

L'air embarrassé, il entreprit de faire reluire les pompes à bière à l'aide d'un chiffon.

— Avez-vous gardé ce poème ?

— Il est là, indiqua-t-il. Sur le mur, derrière vous. Kate se retourna. Un petit carré de papier était en effet punaisé près de la porte. Elle s'en approcha. Dans la faible lumière du café, les mots en étaient à peine lisibles.

Seul le temps

Panse les plaies et apporte l'oubli,

Voilà ce que les gens m'ont dit. Existe-t-il rien de plus faux ?

*Pensent-ils que l'oubli soignera mes blessures ? Non, la guérison viendra
Du souvenir de toi.*

L'odeur de la mer sur ta peau,

L'empreinte parfaite et délicate de tes pieds sur le sable...

*Rien ne meurt jamais dans la mémoire des amants. Je te revois, là, sur la
grève.*

Tu ouvres les yeux, ta main se pose sur ma peau,

Tes doigts diffusent en moi Toute la chaleur du soleil.

Tu me guéris,

Et tu me sauves.

— Alors ? s'enquit Sam. Est-ce que c'est bon ?

—Bien sûr ! s'écria Marilyn. Puisque c'est Charlie qui l'a écrit.

Sam haussa les épaules.

— Hum ! Cela ne veut rien dire.

—Nous avons abouti à une impasse, observa David, tandis qu'ils retrouvaient le soleil aveuglant de la rue.

La remarque pouvait également s'appliquer à leur relation, songea Kate en l'observant. Les mains dans les poches, il contemplait d'un œil indifférent un clochard assoupi sous le porche d'une maison. Si seulement il pouvait lui offrir un sourire, un regard, n'importe quoi indiquant qu'il subsistait encore un espoir entre eux. Mais il n'en fit rien. Sans qu'il lui eût adressé la moindre parole, elle sut alors que la mort de Decker n'était pas seule en question.

Ils s'engagèrent dans une étroite ruelle, éparpillant au passage les tessons de bouteilles de bière qui l'encombraient.

—Trop de points ont été négligés dans cette affaire, soupira-t-elle. Je ne comprends pas que la police ait pu clore le dossier.

Elle leva une dernière fois les yeux vers l'hôtel du Terminal.

—Quelle tristesse, n'est-ce pas ? Qu'un homme meure ainsi sans rien laisser derrière lui. Aucune trace de ce qu'il était, ni de qui il était...

—Cela vaut pour chacun d'entre nous. A moins d'avoir écrit une œuvre littéraire ou construit des bâtiments de prestige, que reste-t-il de nous après notre disparition ?

— Des enfants, peut-être...

David resta silencieux quelques secondes.

— Oui, répondit-il... Avec de la chance.

—Nous sommes au moins sûrs d'une chose, reprit-elle doucement. Il l'aimait comme un fou.

Baissant les yeux sur le trottoir craquelé, elle repensa au visage sur la photo. Un visage qu'il était difficile d'oublier. Cinq ans après sa mort, le mystère entourant Jenny Brook avait affecté la vie de quatre personnes : celui qui l'avait aimée, et les trois qui l'avaient regardée mourir. Elle était le fil d'Ariane malheureux d'un labyrinthe tragique.

Que pouvait-on ressentir, lorsqu'on était aimée avec autant de passion que l'avait été Jenny ? s'interrogea-t-elle. Quel charme magique avait-elle possédé, et qui lui faisait défaut ?

—Il est bon de pouvoir enfin rentrer chez soi, déclara-t-elle sans conviction.

— Vraiment ?

— Que veux-tu, la solitude m'est familière.

Il haussa les épaules.

— A moi aussi.

Il leur restait si peu de temps, songea-t-elle avec tristesse. Déjà, chacun se repliait dans son camp, et les mots qu'ils échangeaient étaient devenus ceux de deux étrangers. Ce matin, s'il lui avait demandé de rester, elle aurait accepté. Mais il n'avait rien dit.

Le trajet du retour fut rapide. Aucun des deux ne parla. Et lorsqu'ils s'arrêtèrent au pied de l'immeuble de Kate, David porta sa valise jusqu'à sa porte, du pas décidé d'un homme n'ayant pas de temps à perdre.

—Que dirais-tu d'une tasse de café ? suggéra-t-elle, pressentant déjà sa réponse.

—Je ne peux pas. Pas maintenant. Mais je t'appellerai.

Des mots usés jusqu'à la corde. Elle comprenait parfaitement, bien sûr. Cela faisait partie du rituel.

David jeta un bref coup d'œil à sa montre.

L'heure de la séparation. Pour tous les deux...

D'un geste machinal, elle introduisit sa clé dans la serrure et poussa la porte devant elle. Elle s'immobilisa aussitôt dans l'entrée, incapable de croire au spectacle qui l'attendait dans le séjour.

Oh, non ! Pourquoi, Seigneur ? Pourquoi cela maintenant ?

La main de David se serra sur son bras, tandis qu'elle reculait, glacée d'horreur. La pièce sembla tourner autour poches, il contemplait d'un œil indifférent un clochard assoupi sous le porche d'une maison. Si seulement il pouvait lui offrir un sourire, un regard, n'importe quoi indiquant qu'il subsistait encore un espoir entre eux. Mais il n'en fit rien. Sans qu'il lui eût adressé la moindre parole, elle sut alors que la mort de Decker n'était pas seule en question.

Ils s'engagèrent dans une étroite ruelle, éparpillant au passage les tessons de bouteilles de bière qui l'encombraient.

—Trop de points ont été négligés dans cette affaire, soupira-t-elle. Je ne comprends pas que la police ait pu clore le dossier.

Elle leva une dernière fois les yeux vers l'hôtel du Terminal.

—Quelle tristesse, n'est-ce pas ? Qu'un homme meure ainsi sans rien laisser derrière lui. Aucune trace de ce qu'il était, ni de qui il était...

— Cela vaut pour chacun d'entre nous. A moins d'avoir écrit une œuvre littéraire ou construit des bâtiments de prestige, que reste-t-il de nous après notre disparition ?

— Des enfants, peut-être...

David resta silencieux quelques secondes.

— Oui, répondit-il... Avec de la chance.

—Nous sommes au moins sûrs d’une chose, reprit-elle doucement. Il l’aimait comme un fou.

Baissant les yeux sur le trottoir craquelé, elle repensa au visage sur la photo. Un visage qu’il était difficile d’oublier. Cinq ans après sa mort, le mystère entourant Jenny Brook avait affecté la vie de quatre personnes : celui qui l’avait aimée, et les trois qui l’avaient regardée mourir. Elle était le fil d’Ariane malheureux d’un labyrinthe tragique.

Que pouvait-on ressentir, lorsqu’on était aimée avec autant de passion que l’avait été Jenny ? s’interrogea-t-elle. Quel charme magique avait-elle possédé, et qui lui faisait défaut ?

—Il est bon de pouvoir enfin rentrer chez soi, déclara-t-elle sans conviction.

— Vraiment ?

— Que veux-tu, la solitude m’est familière.

Il haussa les épaules.

— A moi aussi.

Il leur restait si peu de temps, songea-t-elle avec tristesse. Déjà, chacun se repliait dans son camp, et les mots qu’ils échangeaient étaient devenus ceux de deux étrangers. Ce matin, s’il lui avait demandé de rester, elle aurait accepté. Mais il n’avait rien dit.

Le trajet du retour fut rapide. Aucun des deux ne parla. Et lorsqu’ils s’arrêtèrent au pied de l’immeuble de Kate, David porta sa valise jusqu’à sa porte, du pas décidé d’un homme n’ayant pas de temps à perdre.

—Que dirais-tu d’une tasse de café ? suggéra-t-elle, pressentant déjà sa réponse.

—Je ne peux pas. Pas maintenant. Mais je t’appellerai.

Des mots usés jusqu’à la corde. Elle comprenait parfaitement, bien sûr. Cela faisait partie du rituel.

David jeta un bref coup d’œil à sa montre.

L’heure de la séparation. Pour tous les deux...

D’un geste machinal, elle introduisit sa clé dans la serrure et poussa la porte devant elle. Elle s’immobilisa aussitôt dans l’entrée, incapable de croire au spectacle qui l’attendait dans le séjour.

Oh, non ! Pourquoi, Seigneur ? Pourquoi cela maintenant ?

La main de David se serra sur son bras, tandis qu’elle reculait, glacée d’horreur. La pièce sembla tourner autour d’elle pendant une fraction de seconde, puis elle parvint de nouveau à concentrer son attention sur le mur opposé.

Sur le papier fleuri, une phrase avait été bombée en lettres rouge

sang :

« Mêlez-vous de vos affaires. »

Au-dessous étaient dessinés un crâne aux orbites creuses et deux tibias croisés.

Chapitre 14

— Pas question, David. L'affaire est close.

Un gobelet de café fumant à la main, Francis « Pokie » Chang se fraya un chemin à travers le poste de police bourdonnant d'activité : administratifs transportant des dossiers, interpellés invectivant leurs gardiens, officiers s'emportant au téléphone. Rien ne semblait devoir perturber sa sérénité.

— Ne vois-tu pas qu'il s'agit d'un avertissement ? insista David.

— Laisse par Charles Decker, probablement.

— Impossible. Decker était déjà mort. Le voisin qui a inspecté l'appartement de Kate, mardi matin, n'a rien remarqué d'anormal.

— Alors il s'agira sans doute d'une facétie de gamin.

— Ah oui ? Pourquoi aurait-il précisément écrit cette phrase : « Mêlez-vous de vos affaires » ?

— Tu comprends les gosses, toi ? Moi non. Je ne parviens même pas à comprendre les miens.

Pokie ouvrit la porte de son bureau et se dirigea vers son fauteuil.

— Comme je te l'ai dit, David, j'ai beaucoup de travail.

David posa les mains sur le plateau du bureau et se pencha vers lui.

— Nous avons été suivis, la nuit dernière, je te l'ai dit. Tu m'as répondu que c'était un effet de mon imagination.

— Je le pense toujours.

— Et voilà que Decker atterrit à la morgue. Un beau petit accident, bien commode !

— Je vois, tu vas bientôt me servir la théorie du complot.

— Tu as un odorat tout à fait surprenant.

— D'accord, soupira le policier. Tu disposes d'une minute pour m'expliquer ta vision des choses. Ensuite je te mets à la porte.

David tira une chaise à lui et s'y installa.

— Quatre morts, commença-t-il. Tanaka, Richter, Decker. Et Ellen O'Brien...

— Les accidents opératoires ne sont pas de ma compétence.

— Mais les meurtres, si. Nous avons affaire à un individu qui opère dans l'ombre, Pokie. Et qui est parvenu à supprimer quatre personnes en l'espace de quinze jours. Un assassin intelligent, discret et doté de connaissances médicales. Mais rongé par la peur.

— De quoi aurait-il peur ?

—De Kate Chesney. Peut-être a-t-elle posé trop de questions. Peut-être, sans le savoir, a-t-elle appris certains détails pouvant l'incriminer, et cela le rend nerveux.

—Un homme de l'ombre, hein ? Je suppose que tu as déjà établi une liste de suspects.

—A commencer par le chef de l'équipe d'anesthésistes. T'es-tu renseigné sur ce qui est arrivé à sa femme ?

—Elle est morte mardi soir dans une maison de soins. De causes naturelles.

—Bien sûr. Le lendemain du jour où son mari subtilisait des drogues létales à l'hôpital !

—Coïncidence. Voyons, David, soyons sérieux ! Tu imagines ce vieux bonhomme à moitié sénile jouant les tueurs en série ?

Il y eut plusieurs petits coups frappés à la porte, puis le sergent Brophy entra en reniflant, un dossier à la main.

—Voilà le rapport que vous attendiez, lieutenant. Au fait, la fille Sasaki a de nouveau été repérée. Dans un fast-food, cette fois.

— C'est parfait, Brophy. Vous pouvez...

Le sergent éternua, puis se moucha trois fois de suite, produisant un son proche du barrissement.

—Trop de manguiers dans le coin, s'excusa-t-il en se retirant, le mouchoir sur le nez.

Chang éclata de rire.

—L'idée que Brophy se fait du paradis doit ressembler à un caisson isolant ! plaisanta-t-il.

Recouvrant son sérieux, il baissa les yeux sur le rapport que venait de lui remettre son adjoint.

—Je ne te retiens pas, David. Comme tu le vois, j'ai du travail.

— Comptes-tu rouvrir le dossier ?

— J'y réfléchirai.

— Que vas-tu faire pour Avery ? Si j'étais toi, je...

— Je t'ai dit que j'y réfléchirais.

Le policier ouvrit le rapport d'un geste nerveux, signifiant par là que, pour lui, l'entretien était terminé.

Autant se frapper la tête contre les murs, songea David en se levant.

Sa main était déjà sur la poignée de la porte lorsque le policier le rappela soudain :

— David !

Il s'immobilisa aussitôt.

— Oui ?

— Où est Kate ?

— Je l'ai conduite chez ma mère.

— Elle est donc en sécurité ?

—Connaissant ma mère, le mot est un peu fort. Pourquoi ?

—Ce rapport vient juste d'arriver du bureau de M J. Il s'agit de l'autopsie de Decker. Il ne s'est pas noyé.

— Quoi ?

Revenant à grands pas vers le bureau, David se saisit du dossier et le lut.

« Radiographie du crâne révélant une fracture par enfoncement, probablement due à un coup asséné avec violence. Cause de la mort : hématome épidural. »

Le regard pensif, Chang se renversa dans son fauteuil avant de conclure :

—L'homme était mort depuis plusieurs heures lorsqu'on l'a jeté à l'eau.

—La vengeance ! s'exclama Sarah Ransom en croquant un morceau de gâteau au gingembre. Voilà un mobile parfaitement cohérent. Si tant est qu'un meurtre puisse obéir à des raisons cohérentes...

Kate et la vieille dame étaient installées sur le perron arrière de la maison, dominant le cimetière. Pas un souffle de vent ne troublait l'atmosphère de cet après-midi. Rien ne bougeait, ni les feuilles sur les arbres, ni les nuages bas, ni même l'air, qui semblait suspendu au-dessus du vallon. Le seul être en activité était Gracie, qui venait de surgir de la cuisine avec un plateau chargé de tasses de café, de sucre et de petites cuillères. Elle s'arrêta et leva les yeux vers le ciel.

— Nous allons avoir de la pluie, annonça-t-elle.

—Charles Decker était un poète, dit Kate. Il adorait les enfants, et ceux-ci le lui rendaient bien. Ne croyez-vous pas qu'ils l'auraient senti, s'il avait été si dangereux ?

—Balivernes. Les enfants sont aussi stupides que chacun d'entre nous. Quant à son prétendu talent de poète, cela ne signifie rien.

—Mais tous ceux qui le connaissaient s'accordent à dire qu'il n'était pas violent.

—Nous le sommes tous, ma fille. Particulièrement lorsque les êtres que l'on aime sont concernés. L'amour et la haine sont les deux faces d'une même médaille.

—Vous avez une bien piètre idée de la nature humaine !

—Peut-être, mais elle est réaliste. Mon mari était juge d'assises, et

mon fils assistant d'un procureur. Des histoires sordides, j'en ai entendu, croyez-moi. Et bien plus horribles que ce que vous pourriez imaginer.

Kate contempla la pelouse en pente douce du cimetière, parsemée de plaques funéraires comme autant d'empreintes de pas.

—Pourquoi David a-t-il quitté le bureau du procureur ?

— Il ne vous l'a pas dit ?

—Non. Il ajuste fait allusion à un salaire de misère. Mais j'ai l'impression que l'aspect financier n'est pas le plus important pour lui.

—Il se fiche de l'argent comme de son premier bouton de culotte, approuva Sarah, les yeux baissés sur le reste de son gâteau.

— Dans ce cas, pourquoi est-il parti ?

La vieille dame se tourna vers elle et étudia son visage, les yeux plissés.

—Vous êtes une surprise pour moi, Kate, répondit-elle après une hésitation. Il est déjà assez rare que David vienne ici me présenter une femme, mais lorsque j'ai appris que vous étiez médecin... Eh bien...

Elle secoua lentement la tête, comme si la réalité la dépassait.

—M. David n'aime pas beaucoup les docteurs, intervint Gracie.

—Qu'il ne les aime pas est un doux euphémisme, ma chère.

—Vous avez raison. La vérité, c'est qu'il les déteste tous.

D'un geste nerveux, Sarah se saisit de sa canne et se leva.

—Venez, Kate. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Elle la guida alors par l'ouverture dans la haie de seringas, avant de l'accompagner d'une démarche presque solennelle jusqu'à la petite tombe à l'ombre de l'araucaria. De minuscules insectes vibronnaient autour d'elles dans l'air immobile. A leurs pieds, un bouquet reposait sur une dalle de bronze où était gravée une courte inscription :

Noah Ransom (1991-1998)

— Mon petit-fils, dit Sarah.

Une feuille se détacha de l'arbre en tourbillonnant, vint se poser sur l'herbe à côté de la tombe.

—Cela a dû être terrible pour David, murmura Kate. Perdre son unique enfant...

—Ce fut terrible pour tout le monde, mais vous avez raison. Il en a souffert plus que les autres. Cet enfant était comme la prune de ses yeux. Il n'a jamais pu se résoudre à accepter sa disparition.

La vieille dame contempla la dalle d'un air songeur, avant de tourner son regard vers Kate.

—Savez-vous comment il est mort ? demanda-t-elle.

— D'une méningite, d'après ce qu'il m'a dit.

—Une méningite bactérienne. Cette maladie n'est pas incurable, n'est-ce pas ?

— Si elle est traitée à temps, non.

—« Si... » Voilà le mot qui hante David. Il s'était rendu à Chicago pour une convention, lorsque le mal s'est déclaré. Linda ne s'est pas vraiment inquiétée, au début. Vous savez comment sont les enfants : un rhume par-ci, un petit bobo par-là. Mais la fièvre de Noah persistait, et il commençait à se plaindre de maux de tête. Son pédiatre étant en vacances, Linda l'a alors emmené voir un autre médecin installé dans le même cabinet. Pendant deux heures ils ont attendu dans la salle d'attente. Ensuite, le médecin n'a pas examiné Noah plus de deux minutes avant de conclure à un gros rhume.

Kate baissa les yeux, sachant, craignant ce qui allait venir.

—Linda a appelé trois fois le médecin, cette nuit-là. Elle sentait que quelque chose n'allait pas. En retour, elle n'a reçu qu'une sévère réprimande, et s'est entendu répondre qu'un simple rhume ne justifiait pas un déplacement nocturne. Lorsqu'elle s'est enfin décidée à emmener Noah aux urgences, il délirait déjà. Le personnel a fait ce qu'il a pu, mais...

Sarah s'interrompit et haussa les épaules, la mine affligée.

—Ce ne fut facile ni pour l'un ni pour l'autre, reprit-elle. Linda s'est enfoncée dans la culpabilité. Quant à David, il s'est replié sur lui-même, refusant de parler à qui que ce fût, y compris à Linda. Ce n'est pas surprenant qu'elle l'ait quitté.

Tournant la tête vers la maison, elle poursuivit :

—Nous avons appris par la suite que ce médecin était alcoolique, et avait été interdit d'exercice en Californie. C'est à ce moment-là qu'a débuté la croisade personnelle de David. Bien sûr, il n'a fait qu'une bouchée de cet homme, dont il a anéanti la carrière sans la moindre pitié. Mais cela n'a rien changé à sa propre vie, qui était désormais ruinée. Alors, il a décidé de quitter le bureau du procureur et d'ouvrir son propre cabinet. Dès lors, il n'a eu de cesse qu'il ne s'en soit pris à tout médecin passant à sa portée, engrangeant d'importantes commissions au passage. Mais il est clair que ce n'est pas l'argent qui le motive. Quelque part dans un coin de son esprit, c'est toujours ce même médecin qu'il s'acharne à crucifier. Celui qui a tué son fils.

« Voilà pourquoi nous n'avons pas une chance, songea Kate. Je resterai toujours l'ennemie, celle qu'il faut détruire. »

Sarah s'était remise en marche vers la maison, la laissant méditer

seule à l'ombre du vieil arbre.

Noah Ransom était mort à l'âge de sept ans. Pouvait-elle espérer rivaliser avec cet enfant ? Espérer échapper à la rancœur terrible et obsessionnelle que David éprouvait pour tous les médecins ? Il portait sa douleur comme un fardeau, puisant en elle toute l'énergie qu'il consacrait à son combat. De la même manière que Charles Decker avait entretenu son désespoir pendant les cinq longues années qu'il avait passées en psychiatrie.

Elle se retourna et observa de loin le perron vide. Sarah et Gracie étaient rentrées. L'air était à présent si lourd qu'elle en éprouvait presque le poids sur les épaules. Un orage était imminent. Si elle se mettait en route sans tarder, elle pourrait atteindre l'hôpital psychiatrique avant la pluie.

* * *

Le Dr Nemechek était un petit homme au dos voûté et aux yeux fatigués. Dans sa blouse blanche fripée, trop large pour ses frêles épaules, il donnait l'impression d'un homme ayant passé la nuit tout habillé.

—Charles Decker n'avait pas sa place ici, expliqua-t-il, tandis qu'ils marchaient côte à côte dans une allée du parc de l'hôpital. Je leur ai dit depuis le début qu'il ne présentait aucune tendance criminelle. Mais la cour a fait venir du continent de soi-disant experts qui en ont jugé autrement.

Il s'arrêta de marcher et secoua la tête.

—C'est là le problème avec les tribunaux, soupira-t-il. Ils veulent à tout prix des éléments à charge, sans s'intéresser une seule seconde à la véritable personnalité de l'accusé.

—Vous qui l'avez soigné, quelle image aviez-vous de Decker ? demanda Kate.

—Il était très renfermé, très dépressif. Je l'ai vu à maintes reprises en proie à des psychoses hallucinatoires.

— Il était donc malade.

—Oui, mais pas au sens criminel du terme. Si les maladies mentales peuvent présenter un caractère dangereux, elles se résument le plus souvent à de simples troubles du comportement. Il s'agit alors d'une sorte de protection contre une trop grande douleur. Ce qui était le cas pour Charles Decker.

— D'après la police, c'était un meurtrier.

— Ridicule.

— Pourquoi ?

—Decker était un être tout à fait inoffensif. Du genre à faire un pas de côté pour éviter d'écraser un criquet.

— Tuer des gens lui était peut-être plus facile.

—Pensez-vous ! Il n'avait d'ailleurs aucune raison de tuer qui que ce fût.

— Jenny Brook ?

—Les troubles de Decker n'avaient rien à voir avec Jenny. Il avait accepté sa mort comme inévitable.

—Je ne comprends pas, s'étonna Kate en fronçant les sourcils.

—Tout était lié à cet enfant, dont les médecins lui avaient dit qu'il était né vivant. Cette nouvelle lui avait totalement perturbé l'esprit. L'idée qu'il avait eu une petite fille s'est ensuite transformée en délire obsessionnel. Il voulait la retrouver, l'élever comme une princesse, lui offrir des robes, des poupées...

Les premières gouttes de pluie leur firent tous deux lever les yeux. Le ciel s'était chargé de nuages sombres et menaçants.

—Est-il possible qu'il ait eu raison ? s'enquit Kate. Que cette petite fille fût encore en vie ?

—Aucune chance. Le bébé est mort, docteur Chesney. Tout au long de ces cinq années, il n'aura vécu que dans l'esprit torturé de Charles Decker.

« Le bébé est mort ».

Les mots du Dr Nemechek résonnaient encore dans son esprit, tandis qu'elle roulait sous une pluie battante en direction de la maison de Sarah Ransom.

A quoi aurait ressemblé cette petite fille si elle avait vécu ? se demanda-t-elle. Aurait-elle eu les cheveux bruns de son père ? Ses yeux auraient-ils pétillé de la même innocence, de la même candeur que ceux de sa mère ? Le visage de la jeune femme s'évanouit peu à peu, pour être remplacé par un autre, plus petit, dans un décor de plage et de pins.

Une trouée soudaine dans le ciel éclaira de nouveau la route, et la vérité s'imposa à Kate, aussi aveuglante et brutale que la réverbération du soleil sur la chaussée mouillée.

Elle dut se retenir pour ne pas écraser la pédale de freins.

L'enfant de Jenny Brook et de Charles Decker était encore en vie.

Et « il » avait aujourd'hui cinq ans !

—Mais où est-elle, bon sang ? grogna David en raccrochant le téléphone. Le Dr Nemechek prétend qu'elle a quitté l'hôpital à 17 heures. Elle devrait être rentrée, à présent !

Tranquillement installé derrière son bureau, Glickman plongeait avec application des baguettes chinoises dans un carton de « chow-mein ».

—Vous savez, répliqua-t-il, cette affaire me semble de plus en plus confuse à mesure que le temps passe. De simple erreur médicale, elle s'est transformée en meurtres en série. Quelles surprises nous réserve-t-elle encore ?

— Si seulement je le savais, marmonna David.

Faisant pivoter son siège vers la fenêtre, il observa le ciel qu'obscurcissait la masse des nuages, d'un gris presque métallique.

—Egorger quelqu'un est une bien curieuse façon de commettre un crime, poursuivit Glickman. Songez à tout ce sang répandu. Sans parler du sang-froid qu'exige une telle opération... Si je devais me débarrasser d'une personne, je choiserais certainement une méthode moins brutale. Le poison, par exemple. Quelque chose qui tue rapidement, sans laisser de traces...

Rongé d'anxiété, David se leva et commença à ranger ses papiers dans son attaché-case. A quoi bon rester planté là à se faire du mauvais sang ? Il se rendrait plus utile en allant voir ce qui se passait chez sa mère.

—Il y a cependant un détail qui me chiffonne dans cette histoire, reprit Glickman.

David referma d'un geste sec son attaché-case.

— Lequel ?

—Cet électrocardiogramme. Tanaka et Richter ont été assassinés d'une manière particulièrement sanglante. Alors pourquoi le meurtrier s'est-il échiné à maquiller la mort d'Ellen O'Brien en banale attaque cardiaque ?

—S'il est une chose que j'ai apprise en travaillant chez le procureur, répondit David en se dirigeant vers la porte, c'est que le meurtre n'est pas nécessairement un acte sensé.

—Eh bien, moi, je trouve que notre assassin s'est donné beaucoup de mal pour faire porter le chapeau à Kate Chesney.

La main sur la poignée de la porte, David s'immobilisa.

— Que venez-vous de dire ?

—Que l'assassin s'était donné beaucoup de mal pour lui faire porter le chapeau. Pourquoi ?

—Répondez-moi, Glickman. Qui est poursuivi lorsqu'un patient meurt sur une table d'opération ?

—La responsabilité est généralement partagée entre... Bon sang ! Pourquoi cela ne m'a-t-il pas frappé plus tôt ?

David se précipita sur le téléphone et composa le numéro de la police, se maudissant pour son aveuglement. Le tueur n'avait jamais cessé de rôder dans l'ombre, attendant son heure. Il devait savoir que Kate continuait à glaner des informations — et qu'elle s'approchait dangereusement de la vérité !

* * *

Il était 17 h 30, et les employés du bureau des dossiers médicaux étaient déjà rentrés chez eux. Ne restait derrière le comptoir qu'une secrétaire, qui prit en rechignant la fiche que lui tendait Kate.

— Cette patiente est décédée, dit-elle en désignant les données affichées par l'ordinateur.

— Je le sais, répondit Kate.

— Elle est donc répertoriée dans les fichiers désactivés.

— Je comprends. Pourriez-vous néanmoins me sortir son dossier ?

— Cela prendra du temps. Ne pourriez-vous pas revenir demain ?

— J'en ai besoin maintenant, répondit Kate.

Son ton était coupant, sans réplique. La secrétaire regarda sa montre, puis se leva en soupirant, avant de disparaître dans la salle des archives. Quinze bonnes minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne revînt lui remettre le dossier. Kate s'installa à une table à l'écart et vérifia le nom inscrit sur la couverture :

« Brook. (sexe F.) »

L'enfant n'avait même pas reçu de prénom.

D'une maigreur désolante, le dossier ne contenait que la fiche d'identification de l'hôpital, l'acte de décès, et un résumé sommaire de la courte existence du nouveau-né. La mort avait été prononcée le 17 août 1996 à 2 h 30, une heure après la naissance, et imputée à une anoxie cérébrale. Le minuscule cerveau avait cessé de fonctionner, privé d'oxygène. L'acte était signé de la main du Dr Henry Tanaka.

Kate sortit de sa poche une photocopie du dossier de Jenny Brook, et le réétudia ligne par ligne avec une attention toute particulière.

« 28 ans... 36^e semaine de grossesse... Présentation prématurée du bébé... Prise en charge par le service des urgences... »

Un rapport de routine. Rien ne permettant de prévoir le désastre qui s'était ensuivi. En arrivant au bas de la première page, cependant, une courte phrase lui fit froncer les sourcils.

« Compte tenu de cas familiaux de spina-bifida, une amniocentèse a été effectuée à la 18^e semaine de grossesse. Celle-ci n'a rien révélé d'anormal. »

Un échantillon de liquide amniotique avait été prélevé du ventre de

la mère en début de grossesse pour être analysé. L'opération permettait d'une part d'identifier une éventuelle malformation du fœtus, et d'autre part d'en déterminer le sexe.

La fiche d'amniocentèse, malheureusement, ne figurait pas au dossier. Logique : elle avait dû être incluse dans le dossier de consultation externe. Dossier qui, comme par hasard, avait disparu du cabinet du Dr Tanaka...

Une onde glacée lui parcourut le dos. Bondissant de sa chaise, elle s'avança d'un pas nerveux vers la secrétaire.

— Il me faut le dossier d'un autre patient, annonça-t-elle.

— Pas d'un autre décédé, j'espère ?

— Non, celui-là est bien vivant.

— Quel nom ?

— William Santini.

Il ne fallut cette fois qu'une minute à l'employée pour le trouver. Lorsque Kate l'eut enfin entre les mains, elle resta paralysée devant le comptoir, craignant de découvrir ce qu'elle savait déjà y trouver.

Prenant son courage à deux mains, elle souleva alors la couverture et lut l'acte de naissance.

Nom : Santini.

Prénoms : William, Robert.

Date et heure de naissance : 17 août 1996, 3 h 30.

Une heure exactement après que la fille de Jenny Brook eut quitté ce monde, William Santini y entra.

« Deux nouveau-nés. Un mort, un vivant. N'était-ce pas là l'occasion rêvée pour modifier le cours du destin ? »

— Ne me dites pas que vous avez encore des dossiers à remplir, lança derrière elle une voix familière.

Kate tourna vivement la tête. Guy Santini venait juste d'entrer dans le bureau, un formulaire à la main. Dans un réflexe de panique, elle serra le document contre sa poitrine, puis tenta maladroitement de sourire.

— Je... J'avais juste... quelques petites mises à jour à effectuer, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait naturelle. Vous travaillez tard, je vois...

— Ma voiture est en panne, expliqua-t-il d'un air navré. Susan a promis de passer me prendre.

Guy chercha des yeux la secrétaire, mais celle-ci venait de disparaître, dans une autre pièce.

— Où est-elle passée, bon sang ? Ah, ces bonnes femmes ! Jamais là

quand on a besoin d'elles !

—Elle... elle était encore ici il y a une minute, dit Kate tout en commençant à s'éloigner.

—A propos, vous êtes au courant, pour la femme d'Avery ? C'est un soulagement, si l'on considère...

Kate n'était plus qu'à un mètre de la porte lorsqu'il se tourna vers elle. Elle se figea aussitôt.

—Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il en fronçant les sourcils.

— Non, je... Ecoutez, je suis assez pressée.

Au moment précis où elle se retournait pour s'en aller, la voix de la secrétaire retentit derrière elle.

— Docteur Chesney !

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Le dossier. Vous ne pouvez pas l'emporter.

Pendant un instant, Kate hésita quant à la conduite à tenir. Si elle déposait le dossier sur le comptoir, Guy reconnaîtrait immédiatement le nom qu'il portait. Pourtant, elle ne pouvait pas rester plantée là comme une idiote.

—Ecoutez, proposa l'employée, si vous devez encore le consulter, je peux le garder ici à votre disposition.

— Euh, non... Je veux dire...

—Que contient-il de si important ? demanda Guy en riant. Des secrets d'Etat ?

Le cœur battant à tout rompre, Kate déposa le dossier sur le comptoir, couverture tournée vers le bas.

— Merci, dit-elle. Je reviendrai plus tard.

A son grand soulagement, elle vit alors la secrétaire le couvrir du formulaire que Guy venait de lui apporter.

—Asseyez-vous donc un instant, docteur Santini, lança l'employée en se dirigeant vers la salle des archives. Je vous apporte tout de suite ces documents.

Luttant pour garder son sang-froid, Kate quitta alors la pièce d'un pas maîtrisé sous le regard intrigué de Guy. Ce ne fut qu'après avoir refermé la porte derrière elle que la monstruosité de ce qu'elle venait de découvrir la frappa de plein fouet.

Guy Santini était un collègue et un ami.

Mais il était aussi un meurtrier. Et elle était seule à le savoir.

Après son départ, Guy garda plusieurs secondes les yeux fixés sur la porte. Depuis près d'un an qu'il connaissait

Kate, jamais il ne l'avait vue aussi agitée. Perplexe, il secoua la tête et se dirigea vers la petite table près de la fenêtre pour y attendre le retour de la secrétaire. Quelqu'un y avait laissé un dossier. Au moment où il s'apprêtait à l'écarter d'une main négligente, son regard tomba sur le nom qui y était inscrit.

Son pouls s'accéléra aussitôt. Sentant ses jambes vaciller, il se laissa tomber sur la chaise et le relut en fronçant les sourcils.

« Brook (sexe F.) »

Seigneur... C'était impossible. Ce ne pouvait pas être la même Brook.

D'un geste vif, il ouvrit le dossier et chercha sur le certificat de décès le nom de la mère. Son sang se figea dans ses veines lorsqu'il le découvrit.

« Mère : Brook, Jennifer. »

La même femme. Le même enfant...

« Du calme, s'enjoignit-il. Réfléchis posément au lieu de t'inquiéter pour rien. Personne ne peut établir un lien entre Jenny, son enfant et toi. Les quatre personnes impliquées dans cette tragédie vieille de cinq ans sont mortes. D'ailleurs, qui cela peut-il encore intéresser ?

» A moins que... »

Bondissant de sa chaise, il se précipita vers le comptoir. Le dossier dont Kate avait eu tant de mal à se séparer y était toujours. Il le retourna. Le nom de son propre fils lui sauta immédiatement aux yeux.

—Et voilà, annonça la secrétaire à son retour, les bras chargés de documents. Je crois que j'ai tout ce qu'il vous faut...

Elle s'immobilisa brusquement, l'air ébahi.

— Mais... Où allez-vous, docteur Santini ?

Sans daigner lui répondre, Guy sortit en courant dans le couloir.

Le hall de l'hôpital était brillamment éclairé lorsque Kate émergea de l'ascenseur. Quelques visiteurs s'attardaient devant les portes vitrées, observant d'un œil résigné l'orage se déchaînant à l'extérieur. Elle se dirigea d'un pas rapide vers les cabines téléphoniques. Un homme entrajuste devant elle dans la première, tandis que sur la seconde était apposé un panneau « hors service ».

Une soudaine bourrasque fit vibrer les portes du hall. A l'extérieur, un lourd rideau de pluie voilait le parking.

Kate décida d'attendre, et pria en silence pour que le lieutenant Chang fût à son bureau — même si, en ce moment précis, c'était surtout la voix de David qu'il lui brûlait d'entendre.

L'homme s'éternisait dans la cabine. Tournant la tête, elle s'aperçut

avec angoisse que les visiteurs avaient disparu, et que la réceptionniste commençait à fermer le bureau d'accueil. L'endroit se vidait beaucoup trop vite.

Incapable d'attendre plus longtemps, elle sortit de l'hôpital et, affrontant l'averse, rejoignit en courant la voiture de Sarah, garée à l'extrémité du parking. La tempête s'était transformée en violente tornade tropicale, balayant avec force les abords de l'hôpital. Trempée de la tête aux pieds, il lui fallut une éternité pour trouver les clés, puis une autre pour déverrouiller la portière. Dans sa hâte à se mettre à l'abri de la tourmente, elle ne remarqua pas l'ombre qui s'approchait d'elle.

Au moment même où elle s'installait derrière le volant, une main se serra sur son bras.

Kate sursauta et leva vivement les yeux.

Guy Santini était penché au-dessus d'elle.

Chapitre 15

— Poussez-vous !

— Vous me faites mal, Guy...

— J'ai dit : poussez-vous !

Kate regarda frénétiquement autour d'elle, cherchant une âme susceptible de l'entendre hurler, mais le parking était désert. Seul parvenait à ses oreilles le tambourinement implacable de la pluie sur le toit de la voiture.

Sans lui laisser le temps de réfléchir, Guy l'envoya d'une bourrade sur le siège passager et se glissa derrière le volant. A travers le pare-brise mouillé, la lumière grise du soir donnait à son visage un aspect fantomatique, presque irréel.

— Les clés, ordonna-t-il.

Celles-ci étaient tombées sur le siège à côté d'elle, mais Kate ne fit pas un geste pour les prendre.

— Donnez-moi ces maudites clés, nom de Dieu !

Les apercevant soudain dans la semi-obscurité, il s'en saisit et mit le contact sans plus attendre. C'est le moment que choisit Kate pour lancer la main vers son visage, toutes griffes dehors. Mais il fut plus rapide : la saisissant par le poignet, il la repoussa de force contre son siège.

— Si vous m'y contraignez, je n'hésiterai pas à vous briser le bras, prévint-il.

Sur cette menace, il enclencha la marche arrière, et se dirigea vers la sortie du parking dans un crissement aigu de pneus.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Kate.

— Quelque part. N'importe où. Je dois vous parler, et vous allez m'écouter.

— Me parler ? De quoi ?

— Vous le savez parfaitement !

Kate leva le menton et aperçut un feu orange devant eux. Ils seraient forcés de s'arrêter au carrefour. Elle se prépara à bondir de la voiture.

Mais Guy avait prévu son mouvement. Lui agrippant de nouveau le bras, il la tira brutalement vers lui, puis appuya sur l'accélérateur au moment même où le feu passait au rouge.

Kate regarda d'un œil désespéré l'aiguille du compteur grimper à cent dix kilomètres-heure. Elle avait raté sa chance. Si elle tentait de sauter maintenant, elle ne s'en tirerait pas vivante.

Sans doute Guy l'avait-il lui aussi compris, car il lui lâcha le bras.

—Cela ne vous concernait pas, Kate, dit-il en reportant son regard sur la route. Vous n'aviez aucun droit de fouiner ainsi.

— Ellen était ma patiente, Guy. « Notre » patiente.

— Cela ne vous autorise pas à briser ma vie !

—Que faites-vous de la sienne ? Et de celle d'Ann ? Elles sont mortes, l'auriez-vous oublié ?

—Et le passé avec elles. Laissons les morts enterrer les morts.

—Seigneur ! Moi qui croyais vous connaître... Je pensais que nous étions amis.

—Je dois protéger mon fils, ainsi que Susan. Je ne pouvais pas voir leur existence menacée sans agir.

—Personne ne vous aurait enlevé votre fils ! Pas après cinq ans ! Les tribunaux vous en auraient octroyé la garde.

—Ce n'était pas au sujet de Willy que j'étais inquiet. Vous avez raison : aucun juge ne me l'aurait arraché ! Surtout pas pour le confier à un désaxé comme ce Decker ! Non, c'est surtout à Susan que je pensais.

—Je ne comprends pas, soupira-t-elle tout en scrutant la route à l'affût du moindre ralentissement. Pourquoi Susan ?

— Parce qu'elle n'est pas au courant.

Devant le regard stupéfait de Kate, il ajouta :

— Elle croit que Willy est son fils.

— Mais... Comment peut-elle ne pas savoir ?

—Je le lui ai toujours caché. Depuis cinq ans, je garde jalousement le secret. Elle a accouché sous anesthésie. Cela a été un véritable cauchemar : toute cette précipitation, cette panique autour d'elle... C'était notre troisième tentative, notre ultime chance d'avoir un bébé. Et il était mort à la naissance...

Il fit une courte pause et s'éclaircit la gorge.

—Je ne savais que faire, reprit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Comment aurais-je pu le lui annoncer ? Elle était là, paisiblement endormie sous mes yeux, un sourire heureux sur les lèvres. Et je tenais dans mes bras notre petite fille morte.

— Alors, vous avez pris l'enfant de Jenny Brook.

Guy se passa une main sur le visage.

—C'était... C'était la volonté de Dieu. Ne comprenez-vous pas ? La volonté de Dieu ! La mère venait de succomber, et j'entendais ce nouveau-né, ce bébé magnifique, resplendissant de vie, pleurer dans la chambre voisine, sans personne pour le bercer ni pour l'aimer. Le père

était inconnu, et aucune famille ne l'attendait pour en prendre soin. Déjà,

Susan commençait à se réveiller. Comprenez-vous cela ? La nouvelle l'aurait tuée à coup sûr. Dieu nous avait donné un garçon ! C'était comme si... comme si telle avait été Son intention depuis le début. Nous partagions tous ce sentiment : Ann, Ellen et moi. Seul Tanaka...

— Il n'était pas d'accord.

—Non. Du moins, pas au début. Nous nous sommes disputés à ce sujet, je l'ai pratiquement supplié... Ce n'est que lorsque Susan a ouvert les yeux et a demandé à voir son bébé qu'il a enfin cédé. Alors, Ellen a apporté l'enfant et l'a couché sur le sein de Susan, ma tendre Susan. Elle l'a regardé d'un œil émerveillé... et ses larmes se sont mises à couler sur ses joues.

Guy s'essuya les yeux du revers de la manche.

—A ce moment-là, nous avons tous su que nous avions agi pour le mieux.

La voiture ralentit soudain. Relevant la tête, Kate se rendit compte que la circulation était devenue beaucoup plus dense, et qu'ils s'approchaient du tunnel de Pali. Elle se souvint alors de l'existence d'une cabine téléphonique à proximité de l'entrée. Si Guy ralentissait suffisamment, il lui restait une chance de sauter en marche et de trouver de l'aide.

Hélas, il bifurqua au dernier moment sur une route secondaire qui s'enfonçait dans la forêt. Kate eut juste le temps d'apercevoir un panneau indiquant : « Pali — Vue panoramique ». « Le bout du chemin », songea-t-elle, le cœur serré d'angoisse. Situé sur le flanc d'une falaise surplombant la vallée, le site avait vu des amants suicidaires prêter leur dernier serment, ainsi que d'anciens guerriers acculés faire le saut de la mort. C'était l'endroit idéal pour commettre un meurtre.

Dans un sursaut de désespoir, elle bondit sur la poignée de la portière. Mais, avant même qu'elle soit parvenue à l'ouvrir, Guy l'avait plaquée sans ménagement contre son siège. Folle de rage et de peur, elle se tourna alors vers lui et se mit à le cogner de toute la force de ses deux poings. Dans ses efforts pour se protéger, Guy perdit un instant le contrôle du véhicule, qui dérapa sur le revêtement mouillé. Il parvint cependant à redresser le volant juste avant qu'ils ne basculent dans le fossé, tout en continuant d'immobiliser Kate de sa main libre. L'aile avant droite fut éraflée par plusieurs grosses branches, une roue glissa dans le bas-côté, mais ils se retrouvèrent bientôt en sécurité au milieu de la chaussée. Alors, recroquevillée sur son siège, Kate ne put qu'observer, impuissante, s'évanouir les derniers cent mètres qui les séparaient du site d'observation.

Arrivé à destination, Guy stoppa la voiture et coupa le moteur. Il resta un long moment immobile et silencieux, comme s'il rassemblait son courage pour accomplir sa tâche. A l'extérieur, la pluie s'était réduite à un léger crachin, et une brume tournoyante enveloppait le bord de la falaise.

—Vous m'avez fait une belle frayeur, protesta-t-il. Pourquoi avoir fait cela ?

Abattue et découragée, Kate hocha lentement la tête.

—Parce que je sais que vous allez me tuer, murmura-t-elle. Comme vous avez tué les autres.

— Je vais « quoi » ?

Elle releva les yeux et chercha une trace de remords sur son visage. Si seulement elle pouvait éveiller en lui un dernier soupçon d'humanité...

—Etait-ce facile ? demanda-t-elle. Trancher la gorge d'Ann, voir couler son sang ?

—Vous voulez dire... Vous pensez vraiment que... ? Bon dieu !

Il enfouit sa tête entre ses mains, puis la releva en éclatant de rire.

A travers le brouillard, derrière eux, Kate vit apparaître la lumière de deux phares. Une nouvelle chance s'offrait à elle de bondir hors de la voiture et de trouver assistance, mais elle ne le fit pas. L'évidence venait de lui sauter aux yeux : Guy n'avait jamais cherché à lui nuire. Et il était incapable de commettre un meurtre.

Sans prévenir, ce dernier descendit de la voiture et s'éloigna dans la brume. Arrivé au bord de la falaise, il s'arrêta, les épaules affaissées.

Kate sortit à son tour, et le rejoignit d'un pas hésitant.

— Alors vous ne les avez pas tués ?

Il se redressa et prit une profonde inspiration.

—J'aurais fait n'importe quoi pour garder mon fils, répondit-il d'une voix brisée. Mais un assassinat ? Mon Dieu, non... Oh ! J'ai bien rêvé de tuer Decker. Il n'était rien qu'un... un déchet de l'humanité. Le supprimer aurait été un moyen si facile pour trouver enfin la paix. Le seul, peut-être. Il s'acharnait dans ses recherches, exigeait de savoir où était le bébé.

— Comment savait-il que celui-ci avait survécu ?

—Il y avait un autre médecin dans la salle d'accouchement.

— Le Dr Vaughn ?

—Oui. Decker a pu lui parler, et il en a suffisamment appris.

—Vaughn a ensuite péri dans un accident de voiture.

Guy hocha la tête.

—Je croyais que les choses allaient enfin s'arranger, que tout était terminé. Mais un beau jour, Decker est sorti de l'hôpital psychiatrique. Tôt ou tard, quelqu'un finirait par parler, c'était inévitable. Tanaka brûlait de soulager sa conscience. Quant à Ann, la peur l'avait rendue imprévisible. Je lui ai donné de l'argent pour qu'elle quitte les îles, mais elle n'en a pas eu le temps. Decker s'en est occupé avant.

—Cela n'a aucun sens. Pourquoi aurait-il tué la seule personne qui pouvait lui fournir une réponse ?

— C'était un psychopathe.

—Même les psychopathes obéissent à une certaine logique.

—Ce ne pouvait être que lui. Je ne vois pas qui d'autre...

Un léger déclic se fit entendre dans le brouillard. Kate et Guy se figèrent, tandis que des pas crissaient sur la chaussée humide. Emergeant de la brume, une silhouette se matérialisa peu à peu sous leurs yeux.

Ce fut le gris luisant de l'arme que tenait Susan Santini qui accrocha le regard de Kate.

—Ecarte-toi, Guy, ordonna-t-elle d'une voix blanche.

L'air abasourdi, celui-ci demeura immobile, fixant son épouse d'un oeil incrédule.

—C'était vous, bredouilla Kate, stupéfaite. Depuis le début, c'était vous...

Susan tourna alors son regard vers elle. A travers le brouillard qui flottait entre eux, son visage semblait aussi flou et inconsistant que celui d'un spectre.

—Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? Mais vous n'avez jamais eu d'enfant, Kate.

—Mon Dieu, Susan ! s'exclama Guy. Réalises-tu ce que tu as fait ?

—Je ne pouvais pas compter sur toi, Guy. Il fallait donc que j'agisse moi-même. Durant toutes ces années, j'ignorais tout pour William... Jusqu'à ce que Tanaka me révèle la vérité.

— Tu as tué quatre personnes, Susan !

—Trois, objecta-t-elle, avant de désigner Kate du menton. C'est elle qui a tué Ellen.

—Moi ? s'étonna Kate. Que... que voulez-vous dire ?

—Ce n'est pas de la Succinylcholine que vous lui avez injectée, mais une dose mortelle de chlorure de potassium. Je ne voulais pas que Guy fût accusé. Je ne supportais pas l'idée de le voir une nouvelle fois persécuté par les juges. J'ai donc remplacé l'électrocardiogramme par un autre, après y avoir apposé vos initiales.

— Et la faute m'en a été attribuée.

Susan acquiesça d'un mouvement de tête.

—Oui, Kate. J'en suis navrée. Maintenant, Guy, écarte-toi. Je dois le faire. Pour le bien de notre petit Willy.

— Non, Susan !

—Ils vont nous le retirer, ne comprends-tu pas ? Ils vont m'enlever mon enfant !

— Cela n'arrivera pas, je te le promets.

—Il est trop tard, Guy. J'ai tué les autres. Elle est la seule à savoir.

—Moi aussi, je sais, répliqua-t-il. Me tueras-tu également ?

— Tu ne diras rien. Tu es mon mari.

Guy marcha alors vers sa femme, lentement, la main tendue.

—Donne-moi ce revolver, Susan, ordonna-t-il d'une voix douce. Je t'en prie, ma chérie. Il ne se passera rien, je m'occuperai de tout. Donne-le-moi...

Susan recula d'un pas, et faillit perdre l'équilibre. Le canon de l'arme tressauta en direction de Guy. Il se figea sur place.

— Tu vas blesser quelqu'un, Susan.

—'S'il te plaît, Guy...

—Tu ne le feras pas, dit-il en recommençant à avancer.

La distance qui les séparait s'était presque évanouie. Susan regarda son mari d'un œil égaré, paralysée par la perspective inéluctable de sa défaite.

Comprenant intuitivement qu'il avait gagné, Guy saisit alors le revolver par le canon et tenta de le lui ôter de la main. Mais elle refusa de lâcher prise. Une dernière étincelle de résistance s'alluma dans ses yeux.

—Laisse-moi ! Va-t'en ! cria-t-elle en luttant pour libérer son arme.

— Allons, donne-le-moi. S'il te plaît.

Un coup de feu partit, les prenant tous deux par surprise. Frappés de stupeur, ils se regardèrent un instant, hébétés, puis Guy bascula en arrière, les mains crispées sur sa cuisse.

— Nooon !

Le cri de Susan résonna dans le silence, tragique et déchirant. Le visage décomposé, elle tourna alors son revolver dans l'autre direction.

Dès qu'elle vit l'arme pointée sur elle, Kate fit volte-face et s'enfuit à toutes jambes dans la brume. Un deuxième coup de feu éclata. La balle siffla à son oreille, avant de s'enfoncer dans le sol, juste à côté

d'elle, avec un bruit mat. Kate poursuivit sa course sans se retourner, priant le ciel pour que l'épaisseur du brouillard la dissimulât aux yeux de Susan.

Soudain, une paroi verticale se matérialisa devant elle : elle avait atteint le pied de la falaise, de l'autre côté de la route. La seule issue possible se trouvait sur sa gauche, par l'ancienne route de Pali, dont certains tronçons s'étaient effondrés trente mètres plus bas sous la violence des éléments.

— Vous n'irez pas loin de ce côté-là, cria la voix désincarnée de Susan. L'ancienne route est un cul-de-sac, et au premier faux pas vous tomberez de la falaise. Ce n'est pas très prudent !

Sans l'écouter, Kate s'élança sur le béton craquelé et défoncé de la vieille route, se faufilant entre les jeunes arbres qui avaient pris racine dans les nombreux nids-de-poule. La nuit s'épaississait peu à peu, et le brouillard ne permettait pas d'y voir à plus de trois mètres.

Trébuchant sur une grosse pierre, elle s'étala avec un petit cri sur le sol rugueux, mais se releva aussitôt, ignorant la douleur qui traversait ses genoux écorchés. Existait-il une barrière à l'extrémité de la route ? Ou ne trouverait-elle qu'un à-pic sur le néant ? Dans les deux cas, elle était perdue. Une seule balle de revolver, et ce serait le grand plongeon.

Après s'être frayé un chemin à travers les buissons sauvages, elle entreprit de grimper la paroi rocheuse, luisante de pluie. Prenant appui des pieds et des mains sur le moindre rocher, la moindre anfractuosité, elle progressa vers le haut, consciente qu'elle risquait de se rompre les os à tout instant.

Un bruit de pas derrière elle lui glaça soudain le sang. Elle se plaqua contre la falaise, dans une tentative dérisoire pour se fondre dans le décor. Les pas ralentirent, puis s'arrêtèrent.

Le brouillard, son seul allié, commençait à se dissiper.

— Vous êtes là-haut, n'est-ce pas ? cria la voix de Susan depuis la route.

Kate baissa les yeux, et vit la jeune femme commencer à escalader la falaise.

Agrippant d'une main une branche de vigne sauvage, elle détacha alors un morceau de roche de la taille d'un poing, puis s'écarta avec précaution. Susan n'était plus qu'à cinq ou six mètres au-dessous d'elle.

Au moment même où le canon du revolver se levait vers sa tête, Kate lança son projectile, qui atteignit sa poursuivante à l'épaule. Susan poussa un cri, puis glissa de quelques mètres avant de s'accrocher à un buisson ancré dans une faille de la falaise.

Kate profita du répit pour accentuer la distance qui les séparait. Ses bras et ses jambes semblaient animés d'une force propre, guidés par son instinct de survie. Ses mains étaient en sang, mais elle ne ressentait aucune douleur.

Un autre coup de feu résonna.

Le choc qu'elle éprouva fut davantage lié à la surprise qu'à une véritable souffrance. L'impact de la balle dans son dos, cependant, était bien réel. Le ciel sembla tournoyer au-dessus d'elle, puis elle vacilla quelques instants comme en apesanteur, avant de basculer dans le vide.

Ce fut un buisson d'halekoa qui lui sauva la vie, ralentissant sa chute, avant de la faire atterrir sur un long rocher plat formant une étroite corniche. Tandis qu'elle était allongée là dans un état second, un hurlement étrange se fit entendre dans le lointain, pareil au cri d'un enfant blessé.

Le cerveau et le corps engourdis, elle entrouvrit les paupières sur le gris monochrome du ciel. Les bruits de pleurs se transformèrent bientôt en ululements de sirènes.

Le chant de l'espoir. La promesse de salut.

Soudain, une ombre bougea dans son champ de vision. Kate cligna des yeux et reconnut, penchée au-dessus d'elle, la silhouette de Susan Santini.

Sans un mot, celle-ci baissa son arme vers son visage, ses cheveux roux fouettés par la bourrasque. désincarnée de Susan. L'ancienne route est un cul-de-sac, et au premier faux pas vous tomberez de la falaise. Ce n'est pas très prudent !

Sans l'écouter, Kate s'élança sur le béton craquelé et défoncé de la vieille route, se faufilant entre les jeunes arbres qui avaient pris racine dans les nombreux nids-de-poule. La nuit s'épaississait peu à peu, et le brouillard ne permettait pas d'y voir à plus de trois mètres.

Trébuchant sur une grosse pierre, elle s'étala avec un petit cri sur le sol rugueux, mais se releva aussitôt, ignorant la douleur qui traversait ses genoux écorchés. Existait-il une barrière à l'extrémité de la route ? Ou ne trouverait-elle qu'un à-pic sur le néant ? Dans les deux cas, elle était perdue. Une seule balle de revolver, et ce serait le grand plongeon.

Après s'être frayé un chemin à travers les buissons sauvages, elle entreprit de grimper la paroi rocheuse, luisante de pluie. Prenant appui des pieds et des mains sur le moindre rocher, la moindre anfractuosité, elle progressa vers le haut, consciente qu'elle risquait de se rompre les os à tout instant. -

Un bruit de pas derrière elle lui glaça soudain le sang. Elle se plaqua

contre la falaise, dans une tentative dérisoire pour se fondre dans le décor. Les pas ralentirent, puis s'arrêtèrent.

Le brouillard, son seul allié, commençait à se dissiper.

—Vous êtes là-haut, n'est-ce pas ? cria la voix de Susan depuis la route.

Kate baissa les yeux, et vit la jeune femme commencer à escalader la falaise.

Agrippant d'une main une branche de vigne sauvage, elle détacha alors un morceau de roche de la taille d'un poing, puis s'écarta avec précaution. Susan n'était plus qu'à cinq ou six mètres au-dessous d'elle.

Au moment même où le canon du revolver se levait vers sa tête, Kate lança son projectile, qui atteignit sa poursuivante à l'épaule. Susan poussa un cri, puis glissa de *quelques mètres* avant de *s'accrocher* à un buisson ancré dans une faille de la falaise.

Kate profita du répit pour accentuer la distance qui les séparait. Ses bras et ses jambes semblaient animés d'une force propre, guidés par son instinct de survie. Ses mains étaient en sang, mais elle ne ressentait aucune douleur.

Un autre coup de feu résonna.

Le choc qu'elle éprouva fut davantage lié à la surprise qu'à une véritable souffrance. L'impact de la balle dans son dos, cependant, était bien réel. Le ciel sembla tournoyer au-dessus d'elle, puis elle vacilla quelques instants comme en apesanteur, avant de basculer dans le vide.

Ce fut un buisson d'halekoa qui lui sauva la vie, ralentissant sa chute, avant de la faire atterrir sur un long rocher plat formant une étroite corniche. Tandis qu'elle était allongée là dans un état second, un hurlement étrange se fit entendre dans le lointain, pareil au cri d'un enfant blessé.

Le cerveau et le corps engourdis, elle entrouvrit les paupières sur le gris monochrome du ciel. Les bruits de pleurs se transformèrent bientôt en ululements de sirènes.

Le chant de l'espoir. La promesse de salut.

Soudain, une ombre bougea dans son champ de vision. Kate cligna des yeux et reconnut, penchée au-dessus d'elle, la silhouette de Susan Santini.

Sans un mot, celle-ci baissa son arme vers son visage, ses cheveux roux fouettés par la bourrasque.

Les sirènes s'arrêtèrent brusquement, et des cris d'hommes s'élevèrent de la vallée.

Au prix d'un douloureux effort, Kate parvint à se redresser sur un coude. L'œil du canon la regardait.

—Vous n'avez plus de raison de me tuer, maintenant, articula-t-elle faiblement.

— Si. Vous savez pour William.

Kate indiqua du menton la direction de la vallée.

— Ils sauront aussi, répondit-elle.

— Seulement si vous le leur dites.

— Qu'est-ce qui vous dit que ce n'est pas déjà fait ?

Le revolver tressauta dans la main de Susan.

—Non ! cria-t-elle, le regard paniqué. Vous ne pouvez pas leur avoir dit ! Vous n'étiez pas certaine...

Le revolver était toujours pointé sur Kate. Un simple mouvement de l'index, et elle mourrait. Elle mourrait sans avoir avoué à David qu'elle l'aimait. Sans lui avoir dit que la vie était trop précieuse pour être gâchée par les blessures du passé. Que s'il daignait lui accorder sa chance, elle l'aiderait à oublier ses souffrances.

—Je vous en prie, Susan, supplia-t-elle, les larmes aux yeux. Baissez cette arme...

Les mains crispées sur la poignée du revolver, Susan détourna légèrement la tête et tendit l'oreille. Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Les secours se rapprochaient.

—Ne comprenez-vous pas ? insista Kate. Si vous me tuez, vous perdrez votre seule chance de garder votre enfant !

Ce dernier argument sembla enfin toucher son but. A ces mots, Susan parut se vider de ses forces : elle baissa lentement le bras, puis lâcha le revolver, qui tomba en ricochant contre la paroi rocheuse.

—Il est trop tard, répondit-elle d'une voix à peine audible. Je l'ai déjà perdu.

Des appels redoublés en contrebas leur firent comprendre qu'elles venaient d'être repérées. Les deux femmes se regardèrent en silence un long moment, puis Susan pencha la tête vers le groupe de sauveteurs réunis au pied de la falaise.

—C'est mieux ainsi, reprit-elle. Il ne gardera que de bons souvenirs de moi. Les enfants doivent être préservés, n'est-ce pas ?

Peut-être fut-ce le vent qui lui fit perdre l'équilibre, Kate ne le sut jamais. Toujours est-il qu'elle vit alors, comme dans un rêve, la silhouette de celle qui avait été son amie basculer vers le néant. Sans faire de bruit, sans un cri.

Alors seulement, elle se mit à pleurer.

Chapitre 16

David fut le premier à parvenir jusqu'à elle.

Il la trouva à une vingtaine de mètres de hauteur sur le rocher couvert de sang, inconsciente et le corps agité de tremblements. Après l'avoir couverte de sa veste, il la serra contre lui et répéta inlassablement son nom, comme pour empêcher son âme de quitter son corps.

—Je ne te laisserai pas mourir... Tu m'entends, Kate ? Ne meurs pas, ne pars pas...

Cette supplique ne quitta pas son esprit, tandis que les secouristes descendaient avec précaution le corps inanimé de la jeune femme, quelques minutes plus tard.

Et lorsque l'ambulance s'éloigna dans la nuit, il la suivit des yeux, tel un observateur inutile devant une bataille à laquelle il était étranger.

Hagard et épuisé, il posait enfin le pied sur le revêtement lézardé de l'ancienne route de Pali lorsqu'il sentit quelqu'un lui tapoter l'épaule.

— Ça va, David ?

Il se tourna vers Chang qui lui souriait.

—Elle s'en sortira, n'aie pas peur, lui assura celui-ci. J'ai un sixième sens pour ces choses-là.

Un fort éternuement les fit tous deux se retourner. Le sergent Brophy s'approchait, le visage à moitié enfoui dans son mouchoir.

—Ils ont remonté le corps, annonça-t-il. Nuque brisée. Désirez-vous la voir avant qu'elle parte pour la morgue ?

— C'est inutile, grogna Chang. Je me fie à vous.

Les deux hommes accompagnèrent alors David jusqu'au véhicule de police.

— Comment le Dr Santini a-t-il réagi ? s'enquit-il.

—D'une curieuse manière, répondit Brophy. Comme s'il s'était toujours attendu que son épouse finisse ainsi.

Pokie fronça les sourcils en voyant deux infirmiers charger le corps de Susan Santini dans une ambulance.

—Peut-être était-ce le cas, dit-il. Peut-être avait-il deviné la vérité depuis le début, tout en refusant inconsciemment de l'admettre.

— Où allons-nous maintenant, lieutenant ?

—A l'hôpital. Et sans traîner. Notre ami a une visite importante à y faire.

David dut attendre quatre heures avant qu'on l'autorise à voir Kate. Quatre heures à faire les cent pas, rongé par l'inquiétude, dans la salle d'attente du quatrième étage du Mid Pac Hospital. Il était presque minuit lorsque, enfin, une infirmière passa la tête par la porte.

— Monsieur Ransom ?

Il fit volte-face, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine.

— Oui?

— L'intervention est terminée.

— Est-ce que... est-ce qu'elle va bien ?

— Tout s'est parfaitement déroulé.

« Merci, mon Dieu. Merci... »

—Vous pouvez rentrer chez vous. Je vous téléphonerai dès qu'elle...

— Il faut que je la voie.

—Vous ne pouvez pas. Elle est encore inconsciente, et...

.....Je vous en prie.

—Je suis navrée, mais seule la famille proche est autorisée à...

La voix de l'infirmière s'éteignit devant le regard impérieux de David.

—D'accord, reprit-elle. Cinq minutes, pas une de plus. Vous comprenez ?

Oh oui, il comprenait ! Mais il n'en avait cure. Sans plus attendre, il se précipita dans la salle de réanimation.

Kate occupait le dernier lit, immobile entre les draps, les bras couverts de perfusions. Un simple rideau la séparait du patient voisin. David s'avança d'un pas hésitant. Des infirmières s'affairaient autour d'elle, réglant le débit d'oxygène du respirateur et ajustant les intraveineuses. Un médecin se présenta pour examiner son activité pulmonaire, tandis qu'un moniteur cardiaque scandait le rythme des battements de son cœur.

Soudain, David se sentit aussi inutile et gênant qu'un tronc d'arbre au milieu d'un chemin. Pourtant, quelque chose de plus fort que sa volonté l'empêchait de quitter la salle.

L'une des infirmières jeta un coup d'œil à sa montre, puis se tourna vers lui.

—Vous ne pouvez pas rester ici, monsieur, déclara-t-elle d'un ton autoritaire.

Mais David ne bougea pas. Il ne bougerait pas tant qu'il n'aurait pas l'absolue certitude que Kate était hors de danger.

Il lui semblait que la lumière de dizaines de soleils traversait ses paupières fermées. Des voix indistinctes murmuraient au-dessus d'elle, comme suspendues dans l'air. Lentement, douloureusement, Kate ouvrit les yeux.

Passé le premier moment d'éblouissement, elle vit se matérialiser peu à peu le visage d'une femme qui lui souriait, et dont l'image semblait provenir d'un lointain passé. Sur le badge qu'elle portait était inscrit son nom : Julie Sanders.

— Docteur Chesney ? Vous m'entendez ?

Kate acquiesça d'un petit signe de la tête.

— Vous êtes en salle de réanimation. Avez-vous mal ?

Elle ne savait pas. Ses sens se réveillaient petit à petit, mais la douleur restait encore enfouie au fond d'elle-même. Elle ne ressentait qu'une immense sensation de vide et d'épuisement.

Deux autres personnes s'étaient réunies à son chevet. Une seconde infirmière, le stéthoscope glissé autour du cou, et le Dr Tam, aussi austère qu'à l'accoutumée.

Et soudain, une voix familière s'éleva sur sa droite.

— Kate ?

Elle tourna la tête. Se détachant dans la lumière des plafonniers, le visage de David lui apparut, sombre et creusé. Elle voulut lever le bras pour le toucher, mais les tuyaux des perfusions lui enserraient le poignet. Trop faible pour lutter, elle laissa retomber sa main sur le lit.

Aussitôt, David s'en empara avec une infinie délicatesse, comme s'il avait peur de la briser, et en embrassa la paume.

— Tu es sauvée, murmura-t-il.

— Que... Qu'est-il arrivé ?

— On a dû t'opérer. L'intervention a duré trois heures. Une éternité. Mais la balle a pu être extraite.

Kate se souvint alors. Le vent. La corniche. Et Susan, disparaissant dans le vide tel un fantôme.

— Elle est morte ?

David hochla la tête.

— Personne n'a rien pu faire.

— Et Guy ?

— Il ne pourra pas marcher pendant quelque temps, mais ça devrait aller. Malgré son genou éclaté, il a rampé jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche pour prévenir la police.

Kate resta un long moment silencieuse avant de répondre :

—C'est donc lui qui m'a sauvé la vie. Lui qui a tout perdu...

— Non, Kate. Il a encore son enfant.

Oui, David avait raison, songea-t-elle. Envers et contre tout, Willy resterait toujours le fils de Guy. Pas par le sang, mais par un lien beaucoup plus fort : l'amour.

—Monsieur Ransom, vous devez partir maintenant, intervint le Dr Tam.

David lui répondit par un léger hochement de tête, puis, sans un mot, se pencha vers Kate. Un instant, elle se prit à espérer qu'il prononcerait les trois mots qu'elle attendait de lui, mais il se contenta de déposer un léger baiser sur ses lèvres. Puis sa main quitta la sienne, et il disparut dans le couloir.

Quelques minutes plus tard, elle se laissait malgré elle happer par le sommeil, hantée par l'idée qu'elle venait de laisser passer sa dernière chance d'avouer son amour à David.

Après être revenu la veiller toute la nuit, David ne quitta le chevet de Kate qu'au petit matin. Sitôt qu'il eut regagné son domicile, il s'empressa de décrocher son téléphone et appela l'hôpital pour s'enquérir de son état.

« Stable » fut le seul mot qui lui fut répondu, mais il n'en espérait pas plus.

Il composa alors le numéro d'un fleuriste et lui fit envoyer une douzaine de roses rouges. Aucun message particulier ne lui venant à l'esprit, il fit accompagner le bouquet d'une simple carte portant son nom.

Perclus de fatigue, sale et mal rasé, il gagna ensuite le séjour et s'allongea sur le canapé, s'interrogeant sur ses sentiments.

Il admirait Kate, il la désirait. Le fait était acquis. Mais l'aimait-il ?

Mieux que quiconque, il savait que l'amour était le moyen le plus sûr pour se retrouver avec un cœur en charpie.

Figé dans une attitude maladroite, un bouquet d'œILLETS à la main, Clarence Avery sollicita d'une voix timide l'autorisation d'entrer dans la chambre de Kate.

—J'ai cru bon de vous apporter ces quelques fleurs, expliqua-t-il après y avoir été invité. J'espère que vous n'êtes pas allergique aux œILLETS.

— Pas du tout. Je vous remercie, docteur Avery.

— Ce n'est rien, vraiment. Je...

Son regard tomba sur la douzaine de roses rouges trônant sur la table de chevet.

— Oh ! Je vois que ce ne sont pas les premières...

—Je préfère les œillets, coupa Kate d'une voix douce. Soyez gentil de les mettre dans un vase, voulez-vous ? Il doit y en avoir un sous le lavabo.

— Bien sûr.

Tandis que le médecin se dirigeait vers l'angle de la chambre, Kate songea à l'attention particulière qui l'avait poussé à venir en personne lui offrir son modeste présent

— ce qui était beaucoup plus que ne l'avait fait l'expéditeur du bouquet de roses.

Celles-ci lui avaient été livrées pendant son sommeil, accompagnées d'une carte ne portant qu'un seul mot : « David ». Mais il ne s'était pas déplacé, pas plus qu'il ne l'avait appelée. Peut-être avait-il décidé que le moment de leur séparation était venu. Durant toute la matinée, elle avait été déchirée entre l'envie de serrer tendrement le bouquet contre son sein et celle de le jeter à la poubelle.

—Approchez, dit-elle à Avery en écartant le vase contenant les roses d'un geste déterminé. Posez-les ici, que je puisse respirer leur parfum.

Heureux de voir ses fleurs prendre la place d'honneur, le vieux médecin admira quelques instants le bouquet épanoui dans son vase trop grand, puis se tourna vers elle, l'air un peu gêné.

—Euh... docteur Chesney, je dois vous avouer que ma visite n'est pas uniquement... de politesse.

— Vraiment ?

—Non. En fait, elle est liée à votre fonction ici, au Mid Pac Hospital.

—Dois-je comprendre qu'une décision a été arrêtée ?

—Eh bien, suite aux derniers événements, je... Pour être franc, je reconnais que j'aurais dû prendre votre parti beaucoup plus tôt. Je suis navré d'avoir autant hésité... Cet administrateur ne m'a donné que des ulcères jusqu'à présent. A vrai dire, je suis venu vous annoncer mon intention de vous réintégrer dans le service. Rien ne figurera dans votre dossier, si ce n'est une courte référence à une procédure judiciaire, mais classée sans suite. Ce qui semble devoir être le cas.

— Me réintégrer, murmura-t-elle. Je ne sais pas...

Elle se tourna vers la fenêtre, le regard songeur, avant de poursuivre :

—Je ne suis pas certaine de vouloir reprendre mon poste au Mid Pac. Voyez-vous, docteur Avery, j'ai songé à d'autres endroits possibles.

— Un autre hôpital ?

—Une autre ville, corrigea-t-elle en souriant. J'ai eu plus de temps

qu'il ne m'en fallait pour réfléchir à la question, et je me suis demandé si ma place n'était pas ailleurs. Loin d'ici, loin de ces îles...

« Loin de David... »

— Oh ! Je croyais pourtant...

—Allons, docteur ! Je suis sûre que vous trouverez quelqu'un pour me remplacer. Il doit exister des centaines de médecins qui accepteraient avec joie de venir dans ce paradis.

—Il ne s'agit pas de cela, docteur Chesney. Je suis surpris, simplement. Après toutes ces interventions de M. Ransom, j'avais pensé que...

— M. Ransom ? Que voulez-vous dire ?

—Eh bien, ces coups de téléphone qu'il a donnés à chacun des membres du conseil d'administration... Ce fut un tel retournement de situation. Il n'a fallu que cinq minutes au conseil d'administration pour prendre sa décision. Et comme M. Ransom nous a laissé entendre que vous souhaitiez retrouver votre place...

—J'ai changé d'avis. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ?

—Je comprends. Toutefois... Nous avons besoin de vous dans l'équipe, docteur Chesney. D'autant plus que je m'apprête à prendre ma retraite.

Kate leva les yeux, surprise.

— Votre retraite ?

—J'ai soixante-quatre ans, vous savez. Et par manque de temps, je n'ai jamais eu le loisir de visiter le pays. Mon épouse et moi-même avions prévu de voyager dès que je me serais retiré. Elle... Elle aurait certainement souhaité que je prenne un peu de bon temps.

—J'en suis sûre, répondit Kate, un sourire attendri sur les lèvres.

—Enfin, soupira-t-il en se levant... Ils sont jolis, ces œillets, n'est-ce pas ? Oui, oui. Beaucoup plus jolis que ces roses.

Le vieux médecin lui adressa un clin d'œil ironique, puis s'éloigna vers le couloir.

La pluie s'était remise à tomber lorsque David se rendit à l'hôpital en fin d'après-midi.

Assise seule devant les fenêtres du solarium, Kate était plongée dans la contemplation du petit parc en contrebas. Elle ne l'entendit pas s'avancer dans la pièce. Ce ne fut que lorsqu'il prononça son nom qu'elle se retourna. Les cheveux mouillés de pluie et décoiffés par le vent, il avait l'air fatigué, des cernes gris lui soulignaient les yeux. Au lieu de lui témoigner un peu de tendresse ou de la prendre dans ses bras, comme elle l'espérait, il se contenta de déposer un chaste baiser sur son front.

— Je vois que tu peux te lever, dit-il.

Elle s'efforça de lui sourire.

—Je ne suis pas faite pour rester allongée toute la journée.

—Tiens. Je t'ai apporté ceci. Je ne sais pas s'ils te laisseront y goûter. Plus tard, peut-être...

Elle prit la grande boîte de chocolats qu'il lui tendait et la posa sur ses genoux d'un air absent.

— Merci, murmura-t-elle. Et merci pour les roses.

Puis, sans un mot, elle se tourna de nouveau vers la fenêtre.

Ils restèrent ainsi un long moment, immobiles et silencieux, tandis que la pluie dégoulinait le long des vitres du solarium, projetant une lumière irisée sur leurs visages. Enfin, David se passa une main dans les cheveux, et s'éclaircit la gorge avant de déclarer :

—Je viens de parler avec le Dr Avery. Tu vas pouvoir retrouver ton poste d'anesthésiste.

—C'est ce qu'il m'a dit. Je suppose que je dois également te remercier pour cela.

— Pardon ?

—N'es-tu pas intervenu auprès du conseil d'administration ?

— Oh, c'est vraiment peu de chose.

Il prit une profonde inspiration, avant de poursuivre avec une jovialité exagérée :

—Il est même question d'une augmentation de salaire, si je suis bien informé. J'imagine que cela doit te réjouir.

— Je ne sais pas. J'hésite.

— Vraiment ? Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

—J'ai beaucoup réfléchi depuis. A d'autres solutions, à d'autres endroits...

— Tu veux dire : ailleurs qu'au Mid Pac ?

—Je veux dire : loin de Hawaii... Je ne vois rien qui me retienne vraiment ici.

Un lourd silence s'établit soudain dans la pièce.

—Tu es certaine d'avoir bien pesé le pour et le contre ? demanda finalement David d'une voix tendue.

Elle ne répondit rien, se contentant de rester immobile dans son fauteuil.

Une infirmière se présenta dans l'encadrement de la porte.

—Docteur Chesney ? Etes-vous prête à regagner votre chambre ?

—Oui, acquiesça Kate. J'ai besoin de dormir un peu.

—C'est vrai que vous avez l'air épuisée, observa la jeune femme... Excusez-moi, monsieur, mais il est temps pour vous de partir.

— Non...

— Pardon ?

—Non, je ne partirai pas. Du moins, pas avant de m'être ridiculisé un peu plus auprès du Dr Chesney. En conséquence, je vous serais reconnaissant d'avoir l'amabilité de nous laisser seuls.

— Mais, monsieur...

— S'il vous plaît.

L'infirmière hésita, puis, comprenant qu'elle n'obtiendrait pas gain de cause, elle se retira sans insister.

Kate scruta le visage de David avec appréhension. Doucement, il se pencha sur elle et lui caressa la joue.

—Répète-moi ce que tu m'as dit il y a un instant, murmura-t-il. Que rien ne te retenait ici.

— C'est la vérité. Je...

— Pourquoi veux-tu partir, exactement ?

Kate eut beau garder le silence, David n'eut aucun mal à lire la réponse dans ses yeux. Il secoua la tête en soupirant.

— Seigneur ! Tu es d'une incommensurable lâcheté !

— Comment ? Je ne te...

—Rassure-toi, coupa-t-il en souriant. Je ne suis pas mieux. Pire, sans doute...

Se mettant à marcher de long en large, les mains enfoncées dans les poches, il enchaîna :

— Je n'avais pas l'intention d'aborder ce sujet aujourd'hui. Mais puisque tu viens de m'annoncer ton intention de partir, je n'ai plus le choix.

Il s'arrêta devant la fenêtre et contempla le ciel, devenu presque argenté. Perplexe, Kate l'observa en silence.

—Très bien, reprit-il avec un nouveau soupir. Puisque tu ne sembles pas décidée à parler, je vais commencer. Cela ne m'est pas facile, autant te l'avouer. Voilà : depuis la mort de Noah, je me suis toujours efforcé d'enfouir mes émotions au plus profond de moi-même. Et jusqu'à ces derniers jours, je pensais y être parvenu. Mais... je vous ai rencontrée, et... Mon Dieu ! Si seulement j'avais le talent de Decker pour composer des poèmes !

Il pivota lentement vers elle, un sourire timide sur les lèvres.

—Mais je n'ai pas encore dit ce que j'avais à te dire... Tu dois bien en avoir une petite idée, n'est-ce pas ?

— Lâche, murmura-t-elle en souriant.

David lui sourit en retour, puis s'approcha d'elle et plongeant son regard dans le sien, le visage empreint d'une soudaine gravité.

—Je t'aime, Kate. Plus que tout au monde. J'aime ton obstination, ta fierté, ton indépendance. Je me refusais jusqu'à présent à l'admettre, certain de n'avoir besoin de personne dans ma vie, mais j'ai enfin ouvert les yeux. Et l'idée que je puisse jamais cesser de t'aimer me paraît tout simplement inconcevable.

Kate en resta bouche bée, les mains serrées sur la boîte de chocolats, incapable de prononcer la moindre parole.

« Tout cela est-il réel ? » Avait-elle vraiment entendu David prononcer ces paroles ?

— Ce ne sera pas facile, tu sais, poursuivit-il.

— Qu'est-ce qui ne sera pas facile ?

— Vivre avec moi. Certains jours, tu auras envie de m'étrangler, de m'insulter, de faire n'importe quoi pour m'entendre te dire que je t'aime. Mais, crois-moi, si je ne prononce pas ces mots, cela ne signifiera pas pour autant que je ne les ressentirai pas. Voilà. Je t'ai livré le fond de mon cœur. Je... j'espère que tu m'as bien suivi, car je ne suis pas sûr de pouvoir répéter mon petit discours. Et j'ai oublié d'apporter mon magnétophone.

— J'ai bien entendu, répondit-elle.

—Alors ? Le verdict a-t-il été arrêté, ou le jury est-il encore en délibération ?

—Le jury se trouve dans un tel état de choc, avoua-t-elle, que je ne vois pour le ranimer qu'une seule solution : le bouche-à-bouche.

Lorsque leurs lèvres se séparèrent, des siècles plus tard, Kate eut l'impression que la pièce tournait autour d'elle. Des milliers d'étoiles scintillaient dans son esprit.

—Et maintenant, petite couarde, murmura-t-il, les lèvres à quelques millimètres des siennes, c'est ton tour.

— Je t'aime, dit-elle d'une voix faible.

— Voilà le verdict que j'espérais !

Elle crut un instant qu'il allait l'embrasser de nouveau, au lieu de quoi il s'écarta soudain, les sourcils froncés.

—Tu es toute pâle ! Peut-être devrions-nous appeler l'infirmière. Te donner un peu d'oxygène...

Kate lança alors avec ferveur les bras autour de son cou.

—Qui a besoin d'oxygène ? susurra-t-elle en lui offrant ses lèvres.